48643/A

SMITH, Godfrey

[Translation of articles from his 'Acta Germanica'.]

N.B. The contents list at end is not complete

42550

MÉMOIRES LITTÉRAIRES,

SUR DIFFÉRENS SUJETS de Physique, de Mathématique, de Chymie, de Médecine, de Géographie, d'Agriculture, d'Histoire naturelle, &c.

TRADUITS DE L'ANGLOIS,

Par M. EIDOUS.

A PARIS,
Chez ANDRÉ CAILLEAU, Libraire,
Rue S. Jacques, à S. André.

MDCCL.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PREFACE.

JE préſente au Public la Traduction de ce qu'il y a de plus curieux & de plus intéreſſant dans les Mémoires Littéraires publiez en différens endroits de l'Allemagne & du Nord ; & mon entrepriſe eſt ſuffiſamment juſtifiée par la variété des matiéres qu'ils renferment, la réputation qu'ils ont acquiſe chez les Savans, & l'ignorance où ſont la plûpart des Lecteurs de la

Langue dans laquelle plusieurs ont été écrits.

Cet Ouvrage renferme non-seulement les Mémoires qui ont été publiez par Volumes, mais encore plusieurs Dissertations Académiques qui n'ont paru que par feuilles détachées, & qui peut-être eussent été perduës pour les Savans, si l'on n'avoit pris soin de les rassembler. Je dois quelques-uns de ces Mémoires, entr'autres les Dissertations sur la Pierre Philosophale, le Camphre, l'Ambre & les Sels Métalliques à plusieurs Personnes de distinction, qui non contentes d'encourager mon travail, ont en-

core bien voulu me faire part des tréſors qu'elles poſſédoient.

Je n'ai retranché aucune des circonſtances eſſentielles à mon ſujet, ſi l'on en excepte les préambules, les Epîtres dédicatoires, les Complimens, &c. & je ſuis aſſuré que leurs Auteurs en agiroient de même s'ils publioient de nouveau leurs Ouvrages.

J'avois d'abord réſolu de ranger mes matiéres par Claſſes générales, mais j'ai eu des raiſons pour ne point le faire. Cependant pour prévenir toute objection ſur ce ſujet, j'ai joint à ce Livre une Table particuliere dans

laquelle les matiéres ſont diſpoſées par Claſſes & rangées par ordre Alphabétique. Peut-être la méthode que j'ai ſuivie ſera-t'elle plus du goût des Lecteurs qui aiment une variété *ſans Art.*

Je cite les noms des Auteurs tels qu'on les trouve ordinairement en Anglois, quant aux * autres, je les laiſſe en Latin, perſuadé que c'eſt la meilleure maniere de les faire connoître aux Savans.

Si le Public goûte ce premier Volume, je donnerai les autres inceſſamment, & j'oſe lui promettre qu'il ne les trouvera ni moins curieux ni moins inſtructifs.

* Il faut laiſſer les noms tels qu'ils ſont dans la langue du pays de ceux qui les portent; autrement on d'guiſe leurs noms, comme celui de Duchesne par *Quercetanus*, &c.

MÉMOIRES
LITTÉRAIRES

SUR DIFFERENS SUJETS
de Phyſique, de Mathématique, de Chymie, de Médecine, de Géographie, d'Agriculture, d'Hiſtoire naturelle, &c.

NOUVELLES EXPERIENCES
faites en Siléſie ſur les moyens d'augmenter ou de multiplier le Bled.

L'Agriculture perfectionnée.

ON ne s'eſt jamais ſi attaché à exalter les facultés des Végétaux, que depuis quelques années, & les expériences qu'on a faites pour améliorer, & ſurtout pour augmenter leur produit ſont ſi intéreſ-

ſantes, que j'ai cru rendre un ſervice conſidérable au Public de lui communiquer celle qu'on a faites à ce ſujet en Siléſie.

Premiere Expérience. Recueillez l'eau noire & ſale qui s'écoule du fumier qu'on laiſſe expoſé à l'air & à la pluye dans les Fermes, & conſervez la dans des foſſes creuſées tout auprès. Cette eau eſt la ſubſtance la plus pure du fumier, & fournit aux Végétaux une nourriture ſupérieure à tout ce qu'on peut imaginer, quoiqu'on la laiſſe ordinairement perdre. 2°. Ramaſſez de l'urine humaine, & laiſſez-là corrompre en la faiſant auparavant évaporer ſur le feu. 3°. Mêlez ces deux liqueurs enſemble, & mettez les en digetion ſur le feu dans un vaiſſeau de cuivre. 4°. Faites tremper le grain que vous voulez ſemer dans cette liqueur pendant quatre jours & quatre nuits & ſemez le enſuite : vous aurez une moiſſon des plus abondantes, & vous ne ſerez jamais obligés d'enfumer vos terres.

Si l'on met tremper un demi picotin de froment dans du ſang de taureau pendant deux fois vingt-quatre heures,& qu'on le ſeme après l'avoir laiſſé ſecher, on aura des épis extrêmement nourris. Seconde Expérience.

Le D. *Hermans* eſt l'Auteur de l'Expérience ſuivante. 1°. Prenez au tems de la ſemaille ſur chaque boiſſeau de froment, environ un demi picotin de bled meſure d'Angleterre, & faites en une bonne leſſive. 2°. Prenez un demi quarteron de fiente de brebis cuite avec la leſſive précédente, ou exprimée dedans. & 3°. Faites y diſſoudre trois ou quatre livres de ſalpêtre. 4°. Jettez dans cette liqueur un boiſſeau de froment nouveau & bien mondé, &. 5°. Laiſſez l'y tremper durant huit heures. 6°. Mettez le ſécher dans un grenier aëré & à l'abri du Soleil. 7°. Réïterez une ſeconde fois cette opération, & ſemez votre grain, vous le verrez pouſſer au bout de trois jours. Plus le ſol eſt maigre & ſa- Troiſiéme Expérience.

bloneux, & mieux l'expérience réuſſit; mais le grain doit être clair ſemé. Il n'eſt pas beſoin non plus de le fumer, ce qui rend cette méthode extrêmement avantageuſe dans les pays où le bétail eſt rare; ajoutez à cela qu'il faut moitié moins de bled, vû que chaque grain donne ſouvent juſqu'à dix ou douze épis & même plus.

Succès de cette Expérience.

Le ſuccès de cette méthode fut tel en 1715, qu'un boiſſeau de froment ſemé dans un mauvais terrain me donna 8 $\frac{3}{4}$, ce qui eſt une augmentation extraordinaire. Elle a cela d'avantageux encore qu'elle garantit le bled de la nielle, & de la moiſiſſure.

Liqueur propre à faciliter la végétation.

Le Mort eſt l'Auteur de la liqueur végétable ſuivante.

Quatriéme Expérience.

Prenez de la fleur de farine de froment & de ſemence de lin dont on a exprimé l'huile, 10 livres, de raclure de corne de cheval, 20 livres, de la cendre de bois, 40 livres, de la chaux vive, 10 livres, d'excrement humain deſſeché, 80

livres, du marc d'huile de lin, 15 livres, & autant d'urine qu'il en faut pour réduire le tout en consistance de gruau. Mettez tous ces ingrédiens ensemble dans un tonneau au mois d'Octobre, & laissez les reposer pendant l'Hyver en les remuant tous les jours avec un bâton jusqu'à ce qu'ils cessent de fermenter. Mettez une partie de cette composition sur 150 d'eau de pluie, recueillie au mois de Mars, & mettez y tremper votre grain. Cette Expérience est fort avantageuse; mais comme elle est extrêmement pénible, il faut mieux employer la suivante.

Cinquiéme Expérience.

Prenez 10 livres de sel gemme, & 5 livres de chaux vive, mettez les calciner dans un fourneau de terre glaise, & mêlez les ensuite avec du vieux fumier; laissez les reposer à couvert durant un Hyver & un Eté, en les arrosant de tems en tems avec de l'urine humaine. Prenez ensuite 20 livres de cette matiere, & 10 livres de cendre

ordinaire, & mêlez les enſemble dans un ſceau d'eau de pluye.

Succès de cette Expérience.

Un boiſſeau de froment qu'on avoit mis tremper dans la liqueur précédente, & qu'on avoit ſemé dans un terrain qui n'avoit point repoſé de trois années, en a donné cinq; un boiſſeau & demi d'avoine en a donné dix. Les graines potageres ne réuſſiſſent point en Siléſie, & ne réſiſtent pas long-tems au froid lorſqu'on les fait tremper de la maniere qu'on vient de dire; il vaut donc mieux les arroſer avec cette liqueur dès qu'elles commencent à pouſſer. On rend par-là les fruits plus beaux & plus ſavoureux, & les arbres infiniment plus fertiles; mais j'ai obſervé que lorſqu'on ceſſe de les arroſer l'année ſuivante, le fruit dégénere infailliblement.

Sixiéme Expérience.

Un terrain maigre, ſabloneux & ſtérile dans lequel on répandit de la potaſſe en 1715, donna la premiere année 18 boiſſeaux d'orge pour un qu'on y avoit ſemé; on y ſema du froment l'année ſui-

vante, & l'on eut une très-riche moiſſon. Les terrains ainſi préparés conſervent leur bonté durant pluſieurs années, & l'on ſe ſert aujourd'hui avantageuſement en Siléſie des cendres des ſavonnieres que l'on jettoit autrefois comme inutiles. Rien ne prouve mieux la vertu extraordinaire que poſſedent les parties putréfiées des animaux que la fameuſe liqueur de *Vallemont*, (*a*) qui eſt faite avec des os, de la raclure de peau, des cornes & des ſabots putréfiés. Les Habitans de Breſlaw ſe ſervent encore aujourd'hui avec ſuccès de la raclure de corne qu'on trouve chez les Faiſeurs de peignes. On peut voir dans les *Mélanges des Curieux de la Nature*, (*b*) & dans une Diſſertation imprimée à *Wittembereg* en 1695, ſous le titre de *Pane Lucrando* la maniere dont on peut faire croître

(*a*) Curioſitez de la Nature, pag. 157. ſuiv.

(b) *Dec.* 1. *Ann.* 2. *obſ.* 112. *pag.* 183. *ſeq.*

les grains avec l'eau qui s'écoule de la fiante des chevaux toute pure, ou en les ſemant avec de la paille hachée, auſſi-bien que l'utilité dont l'eau de la mer, ou les cendres des plantes mêlées avec du ſable de mer peuvent être en Angleterre pour cet effet.

On doit varier ces traitemens ſelon la différence des terrains.

On doit avoir égard dans toutes ces Expériences aux différentes qualités des terrains qu'on cultive; les uns ayant beſoin de principes ſalins, d'autre de principes ſulphureux & d'autres enfin de repos.

NOUVELLE METHODE

De guérir la Goute par le Sieur Conrad Barthold Behrens.

CETTE méthode de guérir la Goute a eu tout le ſuccès poſſible pendant pluſieurs années, & le fameux *Zimmermann*, Conſeiller Privé de l'Empereur, qui s'en eſt ſervi le premier, l'a rendue ſi fameuſe, que pluſieurs autres Grands hommes ſe ſont rendus à ſon exemple, & l'ont employée avec le même ſuccès, malgré l'ennui qui en eſt inſéparable. Elle conſiſte dans une décoction de *Gayac*, de *Sarſe-Pareille*, & de racine d'*Eſquine*, à laquelle on ajoute une certaine quantité de *Polypode & d'Hermodacte*; & l'on fait bouillir le tout dans deux fois autant d'eau que de vin. On boit cette décoction à grands traits, ſçavoir vingt-quatre livres dans l'eſpace de trois jours, & le

Remede pour la goute.

malade ne manque jamais de recouvrer la ſanté.

Spécifique dans cette maladie.

Cet effet qui eſt toujours le même malgré la différence des tempéramens & des circonſtances, m'a fait ranger * cette décoction au rang des ſpécifiques dont j'ai entrepris la défenſe contre les attentats de ceux qui révoquent leur efficacité en doute.

Maniere de le prendre & effet qu'il produit.

Cette méthode n'eſt cependant point nouvelle, car il y a environ 200 ans que les Médecins de Genes recommanderent à l'Empereur Charles V. la racine d'*Eſquine* comme un remede efficace contre la Goute, & depuis ce tems-là l'on s'eſt ſouvent ſervi des décoctions de ce bois dans cette maladie. Il faut cependant convenir que la maniere d'en uſer eſt tout a fait nouvelle; car l'on prenoit autrefois la premiere doſe de ces décoctions avant que de ſe lever, pour provoquer la ſueur, & la ſeconde à dîner &

* *Selecta Medica.*

à ſouper ; au lieu qu'après avoir fait lever mon malade à ſon ordinaire, je lui en donne un verre toutes les heures & même toutes les demi-heures, ſans en excepter les repas, ce qui lui cauſe une légere ſueur pendant les trois premiers jours, & quelquefois un écoulement copieux d'urine, avec un cours de ventre.

Le ſuccès de cette cure dépend de la péſanteur de la décoction, qui jointe aux vertus des remedes dont elle eſt impregnée, délaye & chaſſe de la maſſe du ſang les pointes ſalines qu'il contient, & qui venant à s'amaſſer autour des jointures, bleſſent le périoſte, les ligamens, les tendons & les nerfs ; elle eſt même beaucoup plus prompte & beaucoup plus ſure que par les teintures qu'on appelle communement antiarthriques, dont la doſe eſt ordinairement trop petite, & même que par les cathartiques ou les applications externes. Car quoique les cathartiques puiſſent quelquefois produire leurs effets, ainſi que l'a

Maniere dont il opére.

éprouvé un Gentilhomme à qui j'avois preſcrit des pilules purgatives, ils ont cela de déſavantageux, qu'ils ne ſont point propres à toutes ſortes de tempéramens, ſans compter qu'ils mettent le corps & le ſang dans une trop grande agitation, & qu'ils irritent les eſprits au point d'accroître la douleur, & de prolonger le paroxyſme. Les topiques externes ne réuſſiſſent pas toujours non plus, & je ne crois même pas cette méthode fort ſure, ſoit que l'on employe les repercuſſifs; car ceux-ci empêchent la nature d'agir, & fixent la matiere ſaline dans les jointures; ou les réſolutifs & les anodins, outre que leur effet eſt le même; car les *Tufs* ne viennent ſelon moi que de ce que la matiere ſaline n'a pu ſe diſſoudre, de ſorte qu'il vaut mieux ſe ſervir des décoctions des bois qui conviennent à toutes ſortes de tempéramens & de conſtitutions. On objecte à cette méthode. 1°. Que l'eſtomac ne peut que ſe trouver

affoibli d'une auſſi grande quantité de décoction. 2°. Qu'il n'eſt pas ſi aiſé de remédier à la foibleſſe de la partie affligée, qui dure quelquefois pluſieurs ſemaines. 3°. Qu'elle eſt quelquefois ſuivie d'une nouvelle rechûte. Les deux premieres objections ſont manifeſtement démenties par l'expérience; car je n'ai connu qu'un ſeul malade qui ait perdu l'appétit durant quelques ſemaines après avoir uſé de cette décoction; mais ce dégoût provenoit d'une cauſe qu'il ſeroit trop long de déduire ici, & il a bientôt ceſſé au moyen des ſtomachiques. A l'égard de l'afloibliſſement de la partie affectée, il ne ſçauroit être fort conſidérable, ſi les ſels peuvent être diſſous par la décoction avant qu'ils ayent le tems de l'afloiblir par leur ſéjour, ce qui ne manque jamais d'arriver lorſqu'on a ſoin d'en uſer dès le premier accès; autrement il n'eſt pas étonnant que la partie ſoit quelques ſemaines à reprendre ſon ton. Au reſte, je ne nie pas qu'il

ne puiſſe ſurvenir une rechûte ; mais il ne s'agit dans ce cas que de réitérer la décoction, & elle ne manque jamais de produire ſon effet, ainſi que j'ai eu occaſion de m'en convaincre l'année derniere ; car un malade de cette Ville qu'une goute vague avoit obligé de garder le lit pendant quelques ſemaines dès le commencement du Printems, ayant enfin ſurmonté la répugnance qu'il avoit pour mon remede, en uſa avec tout le ſuccès imaginable ; mais un accès violent de colere lui ayant cauſé quelques tems après une rechûte, avec des douleurs aigues dans les jointures, & des ſueurs nocturnes copieuſes, il réitéra le même remede & il lui dut ſa guériſon.

Ce remede convient à preſque tous les tempéramens.

Voyons maintenant ſi ce remede convient indiſtinctement à toutes ſortes de perſonnes : quant à moi je ſuis perſuadé qu'il ne demande pas moins de prudence que les autres, & qu'il eſt du devoir du Médecin d'en régler l'uſage ſur le tem-

pérament de ſon malade, & les autres circonſtances où il ſe trouve. Il doit ſurtout avoir égard à la force plus ou moins grande des viſceres, & cette précaution une fois obſervée, il peut le donner indifféremment à toutes ſortes de malades, même à ceux qui paroiſſent ſujets à la Conſomption, au Calcul, à la Cachéxie & au Scorbut, ainſi que je l'ai pratiqué moi-même avec ſuccès. Il n'y a même pas long-tems qu'un Gentilhomme ſujet aux hémorhoïdes, & qui avoit la goute aux mains prit par mon avis un grand verre de cette décoction, dont il continue à ſe ſervir depuis deux années avec ſuccès. J'en uſai ainſi pour chaſſer la douleur avant qu'elle eut le tems de ſe fixer dans la partie, ce qu'elle n'eut pas manqué de faire ſi j'euſſe commencé par arrêter le flux hémorhoïdal auquel il étoit ſujet, vu même qu'il pouvoit arriver qu'il s'arrêta de lui-même. Je penſai d'ailleurs que quand même cette décoction de-

vroit provoquer cet écoulement; il valoit beaucoup mieux en uſer pendant qu'il continuoit qu'après; & heureuſement l'uſage de ce remede n'influa en rien ſur les hémorhoïdes, elles ceſſerent même de fluer pendant un jour, & la goute ayant diſparu en moins de trois, je diſſipai les hémorhoïdes avec un Electuaire compoſé de drogues déterſives & aſtringentes.

SPECIFIQUE POUR LA PLEURESIE.

Par le Sieur Pierre de Caſtro.

Maniere de préparer ce ſpécifique.

PRENEZ des *Citrouilles*, ſuſpendez les quelques tems dans un lieu clos & à couvert du Soleil, coupez les par morceaux, ôtez en la pulpe, de maniere que l'écorce n'ait pas plus de l'épaiſſeur d'un écu. Prenez une livre de cette écorce, & trois livres d'huile d'olive de la plus vieille que vous pourrez trouver; car, eut-elle cent ans elle n'en vaudroit que mieux. Faites bouillir votre écorce dans cette huile juſqu'à ce qu'elle ait perdu toute ſon humidité; on connoîtra qu'elle eſt ſuffiſament cuite en trempant une paille dedans & l'allumant à la chandelle: car elle s'allumera ſans pétiller; ou bien en obſervant la couleur de l'écorce, car elle doit

paroître presque brûlée & comme réduite en charbon : retirez votre composition du feu, exprimez en l'huile, & prenez un pot de fer qui ait deux orifices, ou du moins un dans le cou par lequel l'huile puisse s'écouler ; faites le rougir, versez votre huile dedans par l'un des orifices & recevez la par l'autre dans un vaisseau, pour en oindre ensuite la partie malade.

Efficacité de ce remede.

Le sieur *Pierre de Castro* connu par ses succès dans la Pratique dans la Biscaye, & ensuite à Verone en Italie, aussi bien que par la qualité de premier Médecin du Duc de Mantouë, a guéri par ce moyen une infinité de Pleurétiques, dont le nombre est extrêmement grand en Italie, tant à cause du tempérament des Habitans, qu'à cause de la nature de l'Air & du Climat, & les a tirés des bras de la mort.

Comment on en a eu connoissance.

Ce Médecin étant mort il y a environ neuf ans à Mantouë, un habitant de Ferrare qui connoissoit l'efficacité de ce reméde, jugea

non-ſeulement à propos de le publier, mais même d'en envoyer des copies imprimées aux principaux Hôpitaux de l'Europe. On en imprima donc une à Ferrare en 1669 *chez Alphonſe & Jean-Baptiſte Mareſti*, & on l'envoya en 1670 à l'Hôpital de ſaint Mathias de Breſlau d'où elle m'a été communiquée dans les propres termes que voici.

Ayant éprouvé la vertu extraordinaire d'une huile avec laquelle on vient à bout de guérir la Pleuréſie au bout de quelques heures, & m'en étant ſervi durant pluſieurs années ſans qu'elle ait jamais manqué de produire ſon effet, au grand étonnement des Médecins qui en ont été témoins ; j'ai crû qu'il étoit de mon devoir & même de la charité de publier ce remède, auſſi bien que la maniere de l'appliquer & de le communiquer à tous les Hôpitaux de l'Italie & même de l'Europe.

Prenez des Citrouilles d'une

Autre maniere de préparer ce Spécifique.

groſſeur raiſonnable pour qu'elles ne ſoient ni trop dures ni d'une épaiſſeur à ne pouvoir point prendre l'huile ; ratiſſez les comme on fait les Raves, en obſervant de ne point les peler comme les Pommes ; mais ſeulement d'enlever cette pellicule mince qui les couvre & qui les fait paroître vertes ; coupez les enſuite par tranches de l'épaiſſeur d'un écu, ôtez en la pulpe ; peſez les & prenez la même quantité d'huile d'olive de la meilleure que vous pourrez trouver, car elle produira beaucoup plus d'effet. Mettez votre huile & vos pelures dans un poëlon de terre tout neuf & fort épais, pour les raiſons qu'on dira ci-après, & faites les bouillir ſur un feu de bois ou de charbon, en prenant garde qu'il n'y ait point de flamme, juſqu'à ce que les rouelles deviennent tout-à-fait ſechées & comme brûlées : retirez les avec une cuilliere ou une écumoire, & jettez les, car elles ſont tout-à-fait inutiles ; plongez dans votre huile

un morceau de fer rouge qui n'ait point encore ſervi juſqu'à dix-ſept ou dix-huit fois, en le faiſant rougir à chaque fois. Voici de la maniere dont je m'y ſuis pris. J'ai fait porter le poëlon avec l'huile qu'il contenoit chez un Forgeron, où après avoir fait rougir ſix morceaux de fer vierge un peu plus longs que la moitié de la paume de la main, je les ai éteints les uns après les autres dans l'huile, ce que j'ai répété trois fois, ce nombre ſuffiſant pour donner à l'huile la perfection requiſe.

Je n'en ai jamais préparé moins de huit ou dix livres, mais on peut en faire autant ou ſi peu qu'on veut, pourvû qu'on employe autant d'huile que d'écorce. Comme l'huile eſt ſujette à s'enflammer, à meſure qu'on plonge le fer dedans, on doit avoir un couvercle, pour pouvoir l'éteindre; & de peur que la flamme ainſi étouffée ne caſſe le poëlon, il faut, ainſi que j'ai dit ci-deſſus, le prendre très-épais, ou même avant que

d'y plonger le fer, le mettre dans un autre, pour ne point perdre l'huile au cas qu'il vienne à ſe caſſer. L'huile étant réfroidie on l'enferme dans une bouteille pour s'en ſervir au beſoin.

Maniere de ſe ſervir de cette huile.

Faite chauffer quelque peu de cette huile ſur une aſſiete au point que le malade puiſſe la ſouffrir, & oignez en la partie affligée. Prenez enſuite une vieille ſerviette ſale, pliez la en quatre, mettez-la par-deſſus après l'avoir fait chauffer, & arrêtez-la pour empêcher que l'huile ne coule de deſſus la partie malade; & comme la douleur ſe communique quelquefois à l'autre côté & change ſouvent de place, il faut oindre pareillement toutes les parties où elle ſe fera ſentir & les couvrir après de la maniere qu'on vient de dire. Que ſi le malade continue à ne point cracher, il faudra renouveller l'onction au bout de cinq heures, mais il eſt rare qu'on ſoit obligé d'en venir là, l'expérience ayant fait voir que l'abcès

créve au bout de quelques heures.

Cette recette a la même vertu que celle de *Caſtro* quoiqu'elle ne ſoit pas exactement la même ; & mérite d'avoir place dans les boutiques à cauſe de ſon efficacité extraordinaire. Remarque.

NOUVELLE METHODE

D'améliorer les Terres ſtériles, pierreuſes & ſablonneuſes.

On améliore les terres ſtériles en y ſemant du ſainfoin.

IL n'eſt point de meilleur moyen de fertiliſer les terres ſtériles, ſablonneuſes, pierreuſes & les pelouſes, qui ne portent ni foin ni aucune autre choſe pour l'uſage des hommes ou des animaux, que d'y ſemer du Sainfoin; car par ce moyen elles fourniſſent non-ſeulement une nourriture abondante & ſalutaire pour le bétail, mais elles deviennent encore propres à porter du bled. Cette méthode eſt devenue fort à la mode depuis les années 1676 & 1677 ſur-tout à *Neufchatel*, auſſi mérite-t-elle d'être ſuivie; car un gentilhomme dont la ferme fourniſſoit à peine de quoi entretenir une vache, vint à bout en y ſemant deux livres de Sainfoin, de

de pouvoir y en nourrir une vingtaine, & même d'en tirer un profit conſidérable. Elle s'eſt introduite depuis en Suiſſe, & l'on s'en eſt ſervi avec beaucoup de ſuccès à *Neufchatel*, dans les cantons de Berne & de Soleurre, dans le pays de Vaux, en Bourgogne & dans les contrées voiſines, & enfin en Allemagne, en Autriche, dans la Souabe, la Franconie, la Baviere, la Poméranie, & dans pluſieurs autres pays.

Maniere de ménager le ſainfoin.

On a publié depuis à Ratiſbone un Traité ſur ce ſujet dans lequel on ordonne de mêler le Sainfoin avec quelque peu d'avoine, & de le ſemer de la même maniere que le Chenevi, ſurtout dans les mois de *Mars* & d'*Avril* dans les terres en talu, baſſes, ſabloneuſes, pierreuſes & couvertes de mouſſe; mais non point dans les terres humides, argilleuſes, les prairies, les jardins ni les champs qui ne ſont point propres à porter du foin, au moyen de quoi il ſe leve une grande

quantité d'Avoine & de Sainfoin qui ſans aucune culture augmente tous les mois & tous les ans de façon, qu'on eſt diſpenſé pendant 15 à 20 ansde labourer & de ſemer. On mêle le Sainfoin avec de l'Avoine pour empêcher qu'il ne tombe trop dru, & qu'il ne croiſſe trop près à près. On ſe contente de couper l'Avoine la premiere année, & l'on remet à la ſuivante à couper le Sainfoin après que le grain eſt mur, au moyen dequoi il devient ſi épais, qu'on peut enſuite le faucher trois ou quatre fois par an. Il eſt beaucoup plus doux lorſqu'on le coupe dans ſa fleur; mais lorſqu'on a deſſein d'en garder la ſemence, il vaut mieux attendre qu'il ait atteint ſa maturité; il eſt vrai qu'il eſt alors plus dur, mais il en vaut mieux pour le bétail, & c'eſt alors le temps d'en tirer la ſemence. Lorſque le champ n'eſt plus propre à porter du Sainfoin, on peut y ſemer du bled, & il réuſſit d'autant mieux que le ſol ſe trouve engraiſſé par les racines que

le premier a laiſſées enterre. Le Saiſfoin fournit une nourriture excellente, ſur-tout pour les vaches, & augmente conſidérablement leur lait ; mais il eſt dangéreux d'en trop donner aux chevaux, car ils deviennent trop gras, & ont peine à ſe faire à leur nourriture ordinaire.

On voit par ce qui précéde que la méthode dont on a parlé n'eſt point fondée ſur la ſimple ſpéculation, mais ſur les avantages réels qu'on en a déja tiré dans les Cantons Suiſſes, & particulierement dans celui de Berne ; à quoi l'on peut ajoûter que *Joſeph de Feldic*, dans ſon *Oeconome Bohémien & Autrichien* (*a*) témoigne s'en être ſervi avec ſuccès dans la *Marche* & dans pluſieurs autres endroits.

(*a*) P. 154.

OR VÉGÉTABLE.

Par Phil. Jac. Sachs. à Lewenheimb.

Divers exemples de la végétation de l'Or.

PARMI les curiosités de la Nature & de l'Art qu'on garde dans le cabinet de l'Empereur, on voit un espéce d'Or végétable qui est sorti de terre en la forme de fil entortillé. Cet Or pur, appellé *Aurum Obryzum*, fut trouvé par un payſan dans la Riviere de *Tartza*, près du village du même nom à quatre mille de la ville d'*Epperies* dans la haute Hongrie; il pese demi once & deux gros, & est long environ d'une aune. Il est étonnant que les métaux se dépouillent de leur nature métallique, & sortent quelquefois de terre sous la même forme que les autres végétaux. *Fortunius Licetus* (*a*) rap-

(a) *Despontan. vivent. oslu. lib. 4. cap. 72.*

porte sur la foi d'Aristote, * que l'or végéte quelquefois lorsqu'on l'enfouit dans la terre, & après *Fulgosius*, qu'aux environs de Firmium dans la Pannonie, on a quelquefois trouvé des jets d'or dont on a fabriqué des espéces.

Voici quelques autres exemples qui serviront à confirmer ceux que je viens de rapporter. *Pierre le Martyr* (*b*) rapporte que dans l'Isle *Hispaniola* dans l'Amérique, où les mines d'or sont extrêmement abondantes, on trouve sur quelques montagnes des arbres parsemés de veines d'or, & que par-tout où ce métal trouve passage, il envoye depuis le bas de la montagne jusqu'au sommet des branches qui continuent à croître jusqu'à ce qu'elles rencontrent l'air, & qu'alors elles forment différens jets d'or. Pierre Mathieu (*c*) raconte aussi qu'on découvrit

Surtout dans les vignes.

* *Lib. de admirandis.*

(*b*) *In Reb. Oceanicis Decad. 3. l. 8. p. n 296.*

(*c*) Hist. de France, Tom. 2. l. 5. nar. 8. p. in 209.

en France en 1602 dans un vignoble ſitués auprès de *S. Martin de la Plaine* dans le territoire de Lyon, quelques mines d'or fort riches, dont on tira un Palmier d'or ſi parfaitement imité, qu'on le jugea digne d'être préſenté à Henri IV, & que ce prince fut extrêmement ſurpris de ce prodige. *Alexander ab Alexandro* (d), *Gaudentius Merula* (e) *Anton. Mizald* (f) & *Jean Baptiſte Porta* (g) aſſurent qu'on trouve aux environs du *Main* & du *Neckre* des vignes dont les jets & les feuilles ſont entremêlées d'or. La même choſe eſt arrivée il y a quelques années aux environs de *Dreſde* ſur l'*Elbe* où un vigneron arracha de terre un ſion d'or de quelques aunes qu'on trouva être de fin or. *Mathieu Held* vit en 1631 dans le Château de *Batak* près de *Tokay* dans la Hongrie qui eſt un pays

(d) *Lib.* 4. *Gen. dier. cap.* 9.
(e) *Coſmograph. lib.* 10. *cap.* 27.
(f) *Cent.* 2. *memoral.* §. 1.
(g) *Phytogn. lib* 2. *cap.* 6.

fort abondant en minéraux, des pepins de Raiſins parſemés de particules d'or fort dur, & c'eſt de lui que je tiens cette particularité. *Jean Zoachim Becher* (*h*) a vû dans la Hongrie une vigne plantée au-deſſus d'une veine d'or, dont le tronc étoit non-ſeulement parſemé de filets de même métal, mais dont les pepins contenoient encore quelques grains d'or pur. Le Sieur *Martin-Henri de Franckenſtein* m'a raconté qu'il avoit non-ſeulement en main quelques pépins de Raiſin des environs de *Tokay* qui contenoient des grains d'or, mais qu'un Gentilhomme Hongrois appellé *Walpotaxy* avoit un vigneron qui ayant vû ſortir de terre une eſpéce de matiere jaune, & ayant voulu l'arracher, s'apperçut qu'elle étoit profondement enracinée; mais qu'à la fin après bien de la peine il en tira un lingot d'or qu'un Orfévre à qui il le montra lui dit être de très-bon

(*h*) *Metallurg.* part. 1. c. 1. p. 2.

alloy. Il eut la même avanture quelque temps après, si bien qu'à la fin ce Gentilhomme fut obligé de lui intenter procès; mais l'affaire étant venue à la connoissance du Prince, il eut à plaider lui-même sur la possession de ce vignoble. *Franckenstein* assure qu'il n'est point d'habitans qui n'ait oui parler de cette affaire, & qu'il n'y avoit long-tems qu'un payſan des environs d'*Epperies* avoit arraché de terre en labourant quelques aunes de fil d'or.

Et dans les autres Végétaux.

La vigne n'est pas la seule qui donne de l'or, & *Joan. Chrysostom. Magnenus*(i) assure qu'on en rencontre dans les arbres qui croissent aux environs des mines de *Monomotapa*. On trouva il n'y a pas long-temps en Silésie sur les confins de la *Moravie* près d'*Oppavia* un filet d'or assez pesant, dont la racine tenoit en terre; & on en a depuis trouvé plusieurs autres dans le mê-

(i) Democrit. Rediv. p. 295.

me endroit ; & j'en ai vû moi-même un entre les mains du Baron de *Reisfewitz*.

Quelques Auteurs assurent que l'argent végete aussi bien que l'or, & *Oswald Grembs* (*k*) prétend que ce métal paroît souvent en forme de filets dans les mines. On voit à Naples dans le cabinet de *Ferdinand Imperati* un arbrisseau d'argent naturel tel qu'il est sorti de la mine. L'argent Végétable.

Les Auteurs ne s'accordent point sur la maniere dont se fait cette végétation. Quelques-uns prétendent que ces jets métalliques croissent de la même façon que les cornes des bêtes fauves ; que si l'or s'attache aux arbres tels que la vigne, cela vient de sa dureté, & de sa soupleſſe, aussi bien que de sa molleſſe naturelle & de la pétiteſſe du lieu à travers duquel il passe, & qui l'oblige à s'entortiller en sortant de la terre ; en un mot que les vignes & les autres arbres attirent par leurs Maniere dont se fait cette Végétation.

(*k*) *Arbor. homin. l.* 1, *c.* 5. *f.* 5. §. 18.

racines l'humeur métallique qui contient des particules d'or ; car les métaux s'engendrent d'une matiere fluide & à laquelle ils ſont redevable de leur flexibilité. *Kircher* (*l*) prétend que les plantes prennent la nature des métaux qui ſe trouvent dans les lieux où elles croiſſent, & qu'elles attirent la nourriture qui s'exhale de la vapeur métallique. *Jean Faber Lincæus* (*m*) prétend qu'il y a des *Zoophites*, c'eſt-à-dire, une eſpéce intermédiaire entre les animaux & les plantes, & que le fameux Prince *Cæſius* a découvert de même une ſemblable eſpéce entre les plantes & les minéraux dont il doit parler dans ſon Traité de *Metallophytis*.

(*l*) De Magnet. l. 3. p. 5. c. 3. p. 631.
(*m*) *In Not. ad Hiſt. Mexican. f.* 573.

OR CHIMIQUE

Ou Tranſmutation des Métaux imparfaits en Or. Par Phil. Jac. Sachs à Lewenheimb.

C'EST une queſtion agitée depuis long-temps ſi l'on peut produire par Art de l'or tout-à-fait ſemblable ou même ſupérieur à celui qu'on trouve dans les entrailles de la terre, ainſi que les Chymiſtes & les Adeptes le prétendent. Pluſieurs perſonnes tiennent pour la négative, & cela pour différentes raiſons, dont la plûpart ſont fondées ſur les impoſtures de ceux qui ſe vantent de poſſéder ce ſecret; car les uns après avoir fait fondre de l'or & de l'argent y trempent des bâtons pour qu'ils s'impregnent de ces métaux; d'autres y mettent du charbon pulvériſé; d'autres compoſent une encre d'or & d'argent

Argumens contre cette Tranſmutation tirés des impoſtures de ceux qui s'en mêlent.

avec laquelle ils marquent ſur le papier la matiere qu'on doit réduire ; d'autres au lieu de ſable ſaupoudrent l'écriture qu'ils ont faite avec de la chaux d'or ou d'argent ; d'autres ſe ſervent de fourneaux à deux fonds, & après avoir mis ces métaux dans celui d'en bas, ils le rompent dans le procédé pour ſurprendre par-là le ſpectateur : les uns ſe ſervent de bâtons creux qu'ils rempliſſent d'or ou d'argent ; les autres mêlent de l'or avec le charbon dont ils ſe ſervent, & en couvrent leurs creuſets ; d'autres plus adroits profitent de l'inadvertence des ſpectateurs pour y jetter de l'or & de l'argent ; quelques-uns ſe ſervent d'un amalgame d'or au lieu de Mercure ordinaire ; ſans compter une infinité d'autres méthodes que des impoſteurs ont imaginées, & qu'on peut voir dans *Crugnerus* (*a*) *Kircher* (*b*) & *Michel Maje-*

(*a*) *Informator. Chymicus. pag.* 53.
(*b*) *Mund. ſubter. lib.* 2. *ſect.* 2. *f.* 28.

rus (*c*), qui dans ſon examen des filouteries des Chymiſtes, rapporte plus de vingt-neuf autres impoſtures ſemblables.

Ceux qui nient la poſſibilité de la tranſmutation dont nous parlons ſe fondent ſur les contrariétés qu'on rencontre dans les Chymiſtes au ſujet de la matiere néceſſaire pour l'effectuer, les uns la cherchant dans le Soufre; les autres dans le Vitriol; les autres dans le Mercure fixé dans une maſſe d'Alun; les autres dans un Mercure extraordinaire, tel que celui que le Soleil répand dans le mois de Mars, & qu'on doit cueillir dans ſa maturité au mois d'Octobre, (*d*) & d'autres enfin dans des matieres plus communes. De-là vient que *Kircher* (*e*) prenant un milieu entre les deux extrêmités, n'a voulu ni nier la poſſibilité de cette tranſmutation,

Et des contrariétés qu'on rencontre ſur ce ſujet dans les Chimiſtes.

(*c*) *Examen fucorum pſeudo Chymicor.* p. 32. 38.
(*d*) *Fons Chymicus Philoſ.* p. 90.
(*e*) *Mund. ſubter. lib.* 2. *ſ.* 2. *c.* 1. *ſ.* 250.

ni assurer qu'elle se fasse de la maniere que les Chymistes le prétendent, de façon que l'or qui en résulte soit plus noble & plus pur que l'or naturel; quoiqu'il rejette absolument l'opération qui consiste dans la calcination, la séparation, l'union, la putréfaction, la coagulation, la nutrition, la sublimation, la fermentation, la circulation, & enfin, la projection des quatre Élémens. Ce sentiment de *Kircher* a été combattu avec beaucoup de chaleur par *Solomon de Blawenstein* (*f*) & *Valerianus Bonvicinus* (*g*); mais *Zwolffer* (*h*) a montré beaucoup plus de modération. D'autres au contraire soutiennent la possibilité de cette transmutation, & ont même voulu enseigner le moyen de l'effectuer. *Jean Dan. Mylius* (*i*) a donné un Catalogue des *Arabes*, des *Grecs*, des *Espagnols*, des *Italiens*, des *Fran-*

(*f*) *In interpellatione brevi ad Philosophos contra alchymisticum.* 1667. *Dita.*

(*g*) *In lance peripatetica.*

(*h*) *Mantiss.*

(*i*) *Tractat. iij. Basil. chym. præf. l.* 1.

çois, des *Anglois*, & des *Allemands*, qui l'ont crue poſſible ; & *P. Borellus* (*k*) celui de leurs écrits.

Faits qui favoriſent cette tranſmutation.

Je ne prétends point me porter pour arbitre dans cette diſpute, ni alléguer les témoignages des Siécles paſſés, non plus que les exemples de *Raymond-Lulle*, *d'Arnaud de Villeneuve*, de *Paracelſe*, de *Sendivogius*, *d'Anton. Bragadinus Vénitien*, de *Treviſanus*, de *Turſheiſerus*, & de pluſieurs autres, qu'on dit avoir poſſedé la Pierre Philoſophale ; d'autant plus qu'on a fait dans notre Siécle des expériences qui l'emportent ſur les raiſons contraires, & qui ſeront d'autant plus agréables au Lecteur, qu'elles ſont priſes dans des Auteurs dignes de foi.

Dan. Sennertus (*l*) prétend qu'on peut convertir les métaux imparfaits en or, ce qu'on ne ſauroit révoquer en doute après les expériences qu'on en a faites de nos jours ;

[*k*] *Bibliothec. chymic. Pariſ.* 1654. *Edit.* 12.
(*l*) *Nat. ſcientiæ. l.* 5. *cap.* 1.

car perſonne n'ignore ce qu'*Alexandre Seaton* Écoſſois a fait à *Cologne*, à *Bâle*, & ailleurs ; ſurquoi l'on peut voir l'hiſtoire de la tranſmutation des Métaux d'*Ewaldus de Hogelande* & les écrits d'*Andr. Libavius* dans leſquels cet Auteur ſoutient la poſſibilité de la tranſmutation.

Vouloir démentir les témoignages d'un ſi grand nombre d'excellens Perſonnages, dit *Cornelius Martinus* (*m*) d'Anvers, qui aſſurent ſolemnellement dans leurs écrits, avoir vû de leurs propres yeux, & non ſeulement touché de leurs mains, mais encore effectué eux-mêmes la tranſmutation d'un métal en un autre, ce ſeroit plutôt agir en imprudent qu'en Philoſophe. Cet Auteur ſoutenant un jour dans une diſpute publique l'impoſſibilité de la Pierre Philoſophale, un homme de la compagnie demanda qu'on lui apporta du plomb & du feu ; & jet-

(*m*) *Analyſ. Logic. cap.* 8.

tant en préſence de *Martinus* & de pluſieurs autres perſonnes une certaine teinture dans le métal qu'il venoit de fondre, il le convertit ſur le champ en or, ce qui obligea *Martinus* à retracter ſa premiere opinion (*n*).

Jean-Baptiſte Van-Helmont (*o*) prétend que la même choſe lui eſt arrivé. » Je ne puis m'empêcher, » dit-il, de croire l'exiſtence de la » Pierre Philoſophale, après avoir » fait moi-même la projection d'un » grain ſur pluſieurs milliers de » grains de Mercure chaud, au grand » étonnement de ceux qui étoient » préſens, leſquels reconnurent par » eux-même la vérité de ce que les » Auteurs promettent. La perſonne » qui me donna cet or, (il m'en » donna environ un demi grain » avec lequel j'en transformai neuf » onces, $\frac{3}{4}$ de Vif-argent) en avoit » pour le moins autant qu'il lui en

[*n*] *Zvvolff. Mantiſſ. ſpagyr. f.* 328. *col.* 2.
[*o*] *Tractat. arbor. vit. p.* 793.

» falloit pour en convertir 200, » 000# en or. » Il confirme la même choſe dans ſon Traité *de vitâ æternâ* * vers la fin, & plus amplement encore dans celui qui a pour titre *Demonſtratur theſis* (*p*).

Un Chymiſte envoya en 1648 un grain de poudre à l'Empereur *Ferdinand III.* qui étoit pour lors à Prague, avec lequel on convertit trois livres de Mercure en or (*q*). D'autres racontent l'hiſtoire avec plus d'exactitude. Le gentilhomme qui convertit du Mercure en or avec un grain de poudre en préſence de l'Empereur s'appelloit *Richthauſen*, & ce Prince le créa Baron de l'Empire avec le titre de *De Caos.* L'Empereur fit même, frapper avec cet or une médaille avec des Inſcriptions particulieres de chaque côté. On voyoit ſur l'un un jeune homme nud avec un Soleil en place de tête, qui s'appuyoit

* P. 743.

[*p*] §. 58. *ſeq. p. m.* 671. *Edit. Amſtel.*

[*q*] Harſdorffer *in ſpeculo hiſtor. hiſt.* 80.

de la main droite sur une Lyre, & qui tenoit de l'autre un caducée avec cette déviſe *Divina metamorphoſis exhibita Pragæ xv Jan.* 1648. *in præſ. S. Cæſ. Maj. Ferdin. III*; & sur le revers *raris hæc ut hominibus nota eſt ars, ita rarò in lucem prodit. Laudetur Deus in æternum, qui partem infinitæ ſuæ ſcientiæ abjectiſſimis ſuis creaturis communicat.*

Cette Médaille ayant été trouvée dans l'Etudiole de l'Empereur, *Leopold*, son successeur la donna à *Zwolffer* pour la faire battre en cuivre, comme celui-ci nous l'assure dans sa *Mantiſſa pharm. Spagyr.* (*r*) où l'on en voit la figure, aussi bien que dans l'*Oedipus Chymicus* de *Becher* (*ſ*) *Monconnys*, (*t*) nous apprend la maniere dont *De Caos* avoit eu cette poudre; & l'on doit ajoûter d'autant plus foi à son récit, qu'il tenoit cette particularité de l'Évêque de Mayence qui la lui raconta

[*r*] F. 329.
(*ſ*) P. 185.
[*t*] Voyag. Tom. 2. pag. 378.

en 1664 à la Diete de *Ratiſbone*.
» Un Gentilhomme de Prague,
» qu'on croit être le Comte de
» *Schlick*, avoit, dit-il, chez lui un
» nommé *la Buſardiere*, lequel étant
» tombé malade & ſur le point de
» mourir, écrivit à *De Caos* ſon
» ami de venir le joindre à Prague
» le plutôt qu'il pourroit, l'aſſurant
» qu'il avoit quelque choſe d'im-
» portant à lui communiquer. *De*
» *Caos* arriva quelques heures après
» la mort du malade & s'étant in-
» formé s'il n'avoit rien laiſſé, l'in-
» tendant lui montra une certaine
» poudre dont il l'avoit chargé,
» mais dont il ne put lui dire l'uſa-
» ge. *De Caos* fut aſſez adroit
» pour s'en emparer, & il s'en ſer-
» vit pour faire pluſieurs projec-
» tione, & entr'autres celle dont on
» a parlé, & au ſujet de laquelle
» l'Empereur fit frapper une Mé-
» daille ſur la tête de laquelle étoit
» l'emblême de Mercure, & ſur le
» revers l'an & le jour auquel elle
» avoit été frappée. » Il n'eſt pas

étonnant que *Monconnys* s'éloigne de *Zwolffer* dans la description qu'il donne de cette Médaille, car il ne l'avoit point vûe, au lieu que celui-ci l'avoit eue entre les mains, aussi mérite-t-il plus de croyance que l'autre.

Le même *Monconnys* (*u*) étant à *Ratisbonne* apprit du Comte *de* Par Chambellan du défunt Empereur, qu'un inconnu avoit présenté à ce Prince un peu de poudre au fond d'une boëte, laquelle ayant été mise dans une masse fondue de Mercure & d'argent en parties égales, donna sans que la boëte se brûla une teinture si forte, que lorsqu'on vint à rompre cette masse extraordinaire, on la trouva intérieuremenr parsemée d'un grand nombre de veines de couleur de sang, par où l'on jugea que la poudre étoit encore trop forte. On refondit donc cette masse après y avoir ajoûté la même quantité de matiere, & le

[*u*] *Ibid. p.* 371.

tout ſe convertir en un or beaucoup plus jaune que celui du titre de 24 carats. Cette perſonne tenoit cette poudre d'une autre, & ignoroit abſolument le ſecret de la préparer.

Ce Comte lui dit encore qu'un vieillard préſenta dans un autre temps à l'Empereur quelques grains d'une poudre dont il le pria de faire l'eſſai, en l'aſſurant qu'il la croyoit de quelque utilité. Ce prince lui ordonna de revenir au bout de trois jours, & comme il eut fait eſſayer ſa poudre, on trouva qu'elle avoit converti huit onces de Mercure en or. L'Empereur donna ordre d'arrêter cet homme, mais il s'étoit déja évadé & on ne l'a jamais revu depuis (*x*).

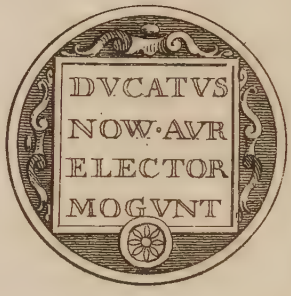
Strobelberger Apoticaire à *Ratiſbone*, raconta à *Monconnys* qu'un Marchand de Lubeck qui poſſedoit le ſecret de fixer & de convertir le plomb en or, avoit donné à *Gu-*

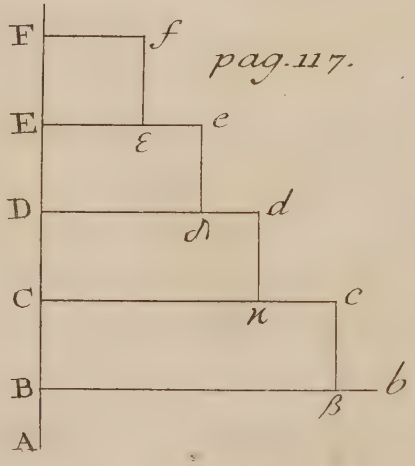
[*x*] Moncon. Voyag. Tom. 2. p. 371.

GVSTAV·ADOLPH·DG·SVEC·GOTH·VAND·REX

PR·FINL·DVX·ET MON·CAREL·DOM·II·1633

GEORG I·FRIDER·DG·ARCHIP·ET·P·WORM


DVCATVS
NOW·AVR
ELECTOR
MOGVNT


F
f
E
e
ε
D
d
δ
C
c
κ
B
b
β
A

pag. 117.

ſtave *Adolphe* Roi de Suede, une maſſe d'or du poids de cent livres, dont ce Prince fit frapper des ducats qui portoient d'un côté ſon effigie, & ſur le revers ſes armoiries avec les caracteres chymiques du Soufre & du Mercure de chaque côté. Ce même Apoticaire fit préſent à *Monconnys* d'une de ces piéces ; & l'aſſura que ce Marchand avoit laiſſé en mourant 17,000,000 d'écus (*y*) quoiqu'il eut abandonné le commerce depuis long-tems & qu'il n'y eut pas été fort heureux. Je tiens moi-même un de ces ducats de *Louis de Schonleben* qui porte les caracteres du Soufre & du Mercure, dont j'ai donné la figure, de même que de celui de l'Évêque de Mayence, non-ſeulement pour prouver la vérité de ce que j'ai avancé, mais encore pour que ceux entre les mains de qui ces eſpéces pourroient tomber puiſſent les diſtinguer ſans peine.

[*y*] *Id. ibid. p.* 381.

George-Frederic de Greiffenclau Archevêque de *Mayence* fit frapper des Ducats de Mercure converti en or, lesquels sont marqués du caractere de ce Minéral, ainsi qu'on peut le voir dans la figure, laquelle est prise sur celui que j'ai dans mon cabinet.

De Caos réïtera la projection qu'il avoit faite devant l'Empereur en présence de l'Archevêque de Mayence & de son Grand-Vicaire; & cela, comme l'Électeur le dit à *Monconnys*, avec toutes les précautions que les Philosophes ont coûtume d'employer dans ces sortes d'opérations. Il prit une petite pilule en forme de lentille préparée avec cette poudre & de la gomme Adragant pour lui donner plus de solidité, il l'enveloppa de cire, & l'ayant mise dans le fond du creuset, il mit par-dessus quatre onces de Mercure; & lui donna un feu de suppression qu'il entretint durant demie heure dans toute sa force; après quoi ayant ôté les charbons

il

il trouva l'or fondu, mais avec des rais extrêmement rouges, par où il jugea qu'il étoit trop généreux, c'eſt pourquoi il ſe réſolut de l'affoiblir avec quelque peu d'argent. L'Électeur lui-même en jetta quelques petits morceaux dans le creuſet ; & après que le tout fut fondu, on le verſa dans la Lingotiere, & l'on trouva une très-belle maſſe d'or mais tant ſoit peu âcre, ce que *De Caos* attribua à l'odeur du bronze qui ſe trouva dans la Lingotiere, aſſurant qu'il deviendroit plus doux après qu'il auroit été fondu à la Monnoye, ce qui arriva effectivement. Le Garde aſſura qu'il n'avoit jamais vû un or d'un ſi haut titre, & qu'il étoit au-deſſus de 24 carats, & l'Électeur en promit un morceau à *Monconnys* (*y*). *Becher* confirme la même choſe dans ſon *Oedipus Chymicus* (*z*). La perſonne, dit-il, qui donna la teinture en que-

[*y*] *Ibid. p.* 378.
[*z*] Liv. 7. 8. 6. p. 186.

ſtion à l'Empereur Ferdinand III, réïtera il y a dix ans la même opération à Mayence en préſence de l'Électeur & de pluſieurs autres perſonnes de diſtinction ſur une plus grande quantité de matiere, comme le Garde de la Monnoye qui fabriqua des ducats de cet or, peut en rendre témoignage.

Le même Électeur aſſura qu'il avoit vu tirer trois marcs d'or de deux livres de Mercure à l'aide d'un ſeul grain de poudre; & que comme on l'avoit trouvé d'une couleur trop haute au ſortir du creuſet, on y avoit ajoûté trois ou quatre gros d'argent qui s'étoient auſſi convertis en or. (*a*)

Jean-Frederic Helvetius rapporte dans un Traité intitulé *Vitulus Aureus* (*b*) qu'une perſonne inconnuë & aſſez mal habillée qui ſe diſoit native de la Nord-Hollande vint le trouver à la Haye le 27 Décembre

[*a*] Monconn. Voyag.
[*b*] *Cap. 3. p. 26. ſeq.*

1666, & lui donna gros comme un grain de navette d'une poudre, laquelle ayant été enveloppée de cire & jettée dans six gros de plomb fondu, les convertit entierement en or. *Borelius* Essayeur général des Monnoyes d'Hollande à qui il le donna, l'ayant examiné, trouva qu'il convertissoit toujours en or quelque portion de l'argent qu'il employoit pour l'essai.

M. *Murray*, dans une lettre à Monconnys (c) du 15 Août 1664, assure que le Prince *Rupert* avoit oui dire à l'Electeur de Mayence que la projection avoit été faite avec succès en sa présence; & que ce même Prince avoit donné en 1662 au Roi *Charles* un gros morceau d'or qui avoit été fait à *Inspruck* par la personne de qui l'Electeur tenoit la poudre. M. *Murray* a conté cette histoire en présence de *Monconnys*, ajoutant qu'il en avoit fait lui-même l'essai par l'ordre du Roi.

[c] Monconn. Voyag. Tom. 2. p. 70.

DESCRIPTION

D'une Fontaine brûlante & Médicinale qu'on trouve en Pologne, par Conradus premier Médecin de la Reine; avec l'explication de ce Phénoméne par M. Denis.

Fontaines brûlantes.

DE tous les phénoménes qu'on découvre dans certaines fontaines, il n'en eſt point de plus ſurprenant que la flamme que quelques-unes jettent, & qu'on nomme à cauſe de cela *Fontaines brûlantes*. Telle eſt celle de *Jupiter Dodonéen* en *Epire* dont *Pline* (*a*) & *Lucrece* (*b*) font mention ; & cette autre des environs de Grenoble en Dauphiné laquelle jette des flammes durant la nuit & dans les tems de brouillards, & qu'on appelle à cauſe de

[*a*] *Hiſt. Nat. lib.* 2. *c.* 3.
[*b*] *De rer. natur. lib.* 6.

cela la *Fontaine qui brûle.* On en trouve une toute pareille près de *Wigan* dans la Province de *Lancaſtre* dont on peut voir la Deſcription dans les *Tranſactions Philoſophiques* N°. 172.

Deſcription d'une Fontaine qu'on trouve dans une montagne de Pologne.

Ces fontaines ne ſont pas les ſeules de l'Europe, & l'on trouve dans le Palatinat de Cracovie dans la petite Pologne une montagne appellée la *Merveilleuſe* laquelle eſt couverte de Plantes aromatiques, de fleurs, de vieux chênes, de pins & ſapins, & qui parmi une infinité de ſources d'eau douce & ſalée, & un grand nombre de méteaux & de minéraux qu'elle contient, donne du côté du Midi une fontaine dont l'eau eſt extrêmement claire & remarquable par ſon bruit & ſon mouvement, qui augmente & diminue avec la Lune. On aſſure que le limon qu'elle dépoſe eſt excellent pour la galè, la goute invétérée, la paralyſie & autre maladies opiniâtres. Son eau eſt extrêmement odorante & balſami-

que, & a le gout du lait ; & outre la vertu qu'elle a de guérir les différentes maladies des chevaux, elle poſſede auſſi celle de purger le corps humain, tantôt par les ſelles & tantôt par les urines ; & bien qu'elle ne produiſe pas toujours ſon effet ſur le champ, elle ne laiſſe pas de procurer de la vigueur & de la gaiété à ceux qui en font uſage. Cette merveilleuſe propriété influe ſur les Peuples qui habitent aux environs, dont la plûpart ſont exempts de maladies, & vivent juſqu'à cent cinquante ans. On peut la tranſporter dans les pays lointains & même la garder long-tems ſans qu'elle perde rien de ſes vertus ; & elle donne par l'évaporation une eſpece de bitume noirâtre extrêmement ſalutaire dans les ulceres recens & invétérés. Elle ne ſe gele jamais dans ſon lit quelque violent que ſoit le froid, & ce qu'il y a de ſurprenant c'eſt qu'elle s'enflamme de même que l'eſprit de vin le plus ſubtil, lorſqu'on en approche un

flambleau, & la flamme ſe répand ſur ſa ſurface en forme de bulles, ce qui lui a fait donner le nom de feu follet *ignis fatuus*. Ce feu ne s'éteint jamais de lui-même, à moins qu'on ne le diſſipe en le fouétant avec du genet; & il y a environ 35 ans que les Habitans ayant négligé de l'éteindre, il gagna inſenſiblement ſous terre, s'attacha aux racines des arbres, & réduiſit en cendres tous les bois des environs, & ce ne fut qu'au bout de trois ans qu'on vint à bout de l'éteindre; auſſi a-t-on eu ſoin depuis ce tems de prépoſer des Gardes pour prevenir ces ſortes d'incendies. Cette eau perd une grande partie de ſa force en brulant, ne fut-ce que pour quelques heures, & il lui faut au moins quatorze jours pour la recouvrer. Et quoique cette flamme conſume le bois en très-peu de tems, elle n'échauffe pas ſeulement l'eau tant elle eſt ſubtile, & on la trouve auſſi froide que celle dont parle

Lucrece; elle ne s'allume plus lorſqu'elle eſt une fois hors de ſa ſource, & l'on peut l'enfermer dans des Vaiſſeaux ſans que le feu y prenne. On ignoroit autrefois que cette fontaine fut ſujette à s'enflammer, mais le feu s'y étant mis par hazard dans un tems de tonnerre, des Bucherons accoururent avec des branches d'arbres & l'éteignirent ſans peine en battant avec la ſurface de l'eau; on l'a quelquefois allumée depuis par curioſité avec un flambeau, & on l'a éteinte de la maniere qu'on vient de dire.

On explique les proprietés de cette Fontaine.

Voici la maniere dont M. *Denis* explique les proprietés de cette fontaine. Il prétend en premier lieu que ſon cours périodique qui répond au mouvement de la Lune, vient de ſa communication avec l'Océan dont le flux & le reflux dépendent des différentes phaſes de cet Aſtre. Que le conduit ſouterrain par lequel elle communique avec la mer eſt rempli en partie d'eau, & en partie d'air; au

moyen de quoi lorſque la mer vient à augmenter vers la pleine Lune, elle pouſſe néceſſairement l'air & les vapeurs enfermées vers la ſource de cette fontaine, & la rend par-conſéquent plus abondante ; & qu'aucontraire lorſqu'elle diminue dans le déclin de la Lune, elle entraine en ſe retirant l'air & les vapeurs qui peuvent ſe condenſer, & fait qu'elle donne une moindre quantité d'eau.

Il attribue les vertus médicinales de cette même fontaine à la grande quantité de ſoufre qu'elle contient, & dont cette montagne eſt pleine ; & dont les vapeurs étant beaucoup plus légeres que les particules acqueuſes, cauſent en s'échappant le bruit & le bouillonnement dont on a parlé, & lui donnent l'odeur qu'elle a ; tandis que les particules les plus groſſieres ſe précipitent au fond en forme de limon. Il prétend que le bitume qui reſte après l'évaporation de cette eau, eſt une eſpece de baume de ſoufre naturel pro-

Cauſe de ſes vertus Médicinales.

duit par le choc réciproque de l'eau & du ſoufre. Il attribue auſſi la propriété qu'elle a de s'enflammer aux vapeurs que le ſoufre envoye, aſſurant que la raiſon pour laquelle la flamme qui flote ſur ſa ſurface s'éteint lorſqu'on la bat avec des branches d'arbres, c'eſt que par ce moyen ces eſprits ou exhalaiſons ſulphureuſes s'envelopent de nouveau dans les particules acqueuſes dont elles tachoient de s'échaper. Au reſte l'eau perd une grande partie de ſes vertus après que ces particules ont été conſumées par la déflagration; & ſi elle ne s'enflamme point hors de ſa ſource, c'eſt que le petit nombre de particules ſulphureuſes qu'elle contient ſont enveloppées d'eau, & privées du mouvement & de l'impulſion qu'elles recevoient auparavant: que l'une & l'autre ſubſiſtant tandis qu'elle eſt dans ſa ſource, elle réſiſte à l'activité du froid avec autant de force que l'eſprit de vin le plus inflammable.

REFLEXIONS

Sur l'Origine des Nations, tirées de leur langage. Par G. G. L.

L'Hiſtoire ne nous apprenant rien de poſitif ſur l'origine de la plûpart des Nations, nous n'avons d'autre moyen de nous en inſtruire que celui de leur Langage dont il reſte toujours des traces dans les noms des Villes, Rivieres & des Forêts, quoiqu'elles ayent changé d'Habitans. Cependant quoiqu'un grand nombre de Villes & de Villages portent le nom de leurs Fondateurs, ſourtout en Allemagne, qui a été habitée plûtard que les autres contrées; il ne laiſſe pas d'y en avoir d'autres qui ont été nommées de leur ſituation, des denrées qu'elles produiſent, & de pluſieurs autres qualités qui rendent l'étymologie des anciens noms ex-

Origine & Antiquité des Nations, tirée de leur langage.

trêmement difficile. Les anciens noms appellatifs d'hommes, dont la plupart subsistent encore dans la *Frise*, nous conduisent pour ainsi dire dans les recoins les plus reculés du Langage qu'on parloit autrefois; car je pose pour axiome *que tous les noms que nous regardons aujourd'hui comme propres ont été un tems ou autre appellatifs*; autrement il seroit tout à fait impossible d'en rendre raison; d'où il suit que toute les fois qu'on n'entend point le nom d'une Riviere, d'un Bois, d'une Nation, d'une Ville, d'un Village, &c. on doit tenir pour certain qu'on s'est éloigné de l'ancien Langage, à proportion de la difficulté qu'on trouve à l'entendre. Comment sçauroit-on que les noms des Peuples d'Allemagne, par exemple, des *Franconiens*, des *Allemands*, des *Saxons*, des *Gots*, des *Vandales*, qui se terminent en *ric*, comme *Theodoric*, *Frederic*, expriment de la valeur & de la force, si *Venantius Fortunanus*, ne nous l'avoit appris par l'exem-

plé de celui de *Chilperic* ? Il arrive cependant pour l'ordinaire que les ſignifications anciennes & naturelles s'alterent ou s'obſcurciſſent ; car les langues ne dépendent d'aucune inſtitution humaine, ni d'aucune loi, mais elles naiſſent d'un certain inſtinct naturel qui porte les hommes à régler leurs ſons ſur les affections & les paſſions qu'ils reſſentent. J'en excepte les Langues artificielles comme eſt celle de l'Evêque *Wilkins*, que perſonne que lui & *Boyle* n'a jamais appriſe, ainſi que le dernier me l'a aſſuré : la Chinoiſe que *Golius* juge compétent dans ces ſortes de matieres, prétend être de ce nombre, & celle encore, ſi jamais il y en a eu de telle, que Dieu a enſeignée lui-même aux hommes. Au contraire, dans les langues qui ſe ſont formées ſucceſſivement, l'on s'eſt reglé pour le choix des mots ſur le rapport qu'ils avoient avec l'affection qui accompagnoit le ſentiment de la choſe, & c'eſt je crois de cette ſorte qu'*A*-

dam imposa des noms à tous les Etres.

Traces d'une Langue universelle dans les langues modernes, & comment elle est venue à se corrompre.

Quoiqu'il soit aisé de concevoir par ce qui précede, qu'il a du se former par la suite une infinité de mots particuliers chez les différentes Nations, sur-tout dans le temps où des hommes encore barbares & guidés par l'instinct, plutôt que par la raison, s'aviserent selon que l'occasion s'en offrit, de vouloir exprimer leurs passions par des sons articulés, qui varient suivant la nature de l'esprit & la constitution des organes de la parole, dont l'usage n'est pas également aisé à toutes les Nations; il est cependant bon de remarquer que nos langues modernes conservent encore les traces d'un certain langage, qui étoit autrefois répandu sur une très-grande partie de notre Continent; car il y a un grand nombre de mots dont l'usage s'étend depuis l'Océan Britannique jusqu'au *Japon*. Je ne citerai point celui de *Saccus* dont on se sert ordinairement pour prouver

ce que j'avance, à cauſe que je ne l'ai point ſuffiſamment examiné ; mais j'en rapporterai un autre qui étoit uſité chez les Anciens *Celtes*,* chez qui *Marca* déſigne un Cheval ; d'où *Pauſanias* nous apprend qu'ils appelloient *Trimarchia* un nombre de Cavaliers rangés ſur trois lignes. Le mot *Mare* ou *More* étoit en uſage chez les anciens *Teutons*, chez qui *Mareſchallus* déſignoit un Cavalier, & c'eſt dans ce ſens que les Allemands l'employent encore aujourd'hui. Les anciens *Tartares* qui conquirent la *Chine* employent auſſi le mot *Mar* dans ce ce ſens ; & celui de *Kan*, pour ſignifier un Potentat, un homme élevé en dignité, un Roi ; au lieu que *Chagan Can* déſigne un Prince chez les *Sarmates*, les *Huns*, les *Perſans*, les *Turcs*, les *Tartares* & les *Chinois* ; & en effet,

* Les anciens appelloient ainſi non-ſeulement les Gaulois, mais encore les Germains, les Cimbres, les Peuples des Iſles Britanniques, les Allobroges & beaucoup d'autres.

il faut une force plus qu'ordinaire pour prononcer la lettre initiale *K*, & pouſſer ſon haleine avec violence. Toutes les fois donc qu'on trouve le même mot ou un mot approchant chez les *Bretons*, les *Allemans*, les *Latins*, les *Grecs*, les *Sarmates*, les *Finlandois*, les *Tartares*, & *Arabes*, ce qui arrive aſſez ſouvent, on a lieu de le regarder comme un reſte d'une langue qui étoit autrefois commune à ces Peuples. Il faut donc ou que la meilleure partie de l'*Europe* & de l'*Aſie* ait formé autrefois un grand empire qui n'avoit qu'une même langue, ou, ce qui eſt plus conforme aux Livres ſacrés, que toutes les autres Nations n'ayent été que des Colonies d'une autre, ou des branches d'un même tronc, quoique ces traces d'affinité ſe ſoient peu à peu effacées chez les Colonies les plus anciennes : car il ſe forme aiſément des nouvelles langues du mélange & de la corruption des autres ; & j'ai autrefois connu une Dame Angloiſe

qui confondoit tellement le *François* & l'*Anglois* qu'on eut dit qu'elle parloit une nouvelle langue : il ne faut qu'une centaine de perſonnes comme celle-là pour forger un langage tout-à-fait nouveau pour la poſtérité, ainſi que cela eſt arrivé aux *Griſons*, dont la langue n'eſt qu'une corruption de l'*Italienne* & de la *Françoiſe*, comme celles-ci le ſont de la *Latine ;* & cette corruption augmente à la fin à un tel point, qu'on croit qu'il ne reſte abſolument aucune trace de la Langue originelle. Il n'eſt donc pas étonnant qu'on ne trouve aucune affinité entre les langues des contrées intérieures de l'Afrique & de l'Amérique & les nôtres.

Deux grandes branches de l'ancien Langage.

On peut aſſez proprement diviſer les langues dérivées de cet ancien langage univerſel dont on a parlé en deux, ſavoir la *Japetique*, ſi je puis me ſervir de cette expreſſion, & l'*Araméenne*. La premiere s'eſt étendue dans le *Nord*, ſous lequel je comprens toute l'Europe,

& la ſeconde dans le Midy. Que ſi l'on aſſigne les régions du Nord à *Japhet*, celles du Midy tomberont naturellement en partage à la poſterité de *Shem* & de *Cam*. Les Mythologiſtes eux-mêmes ont placé *Japhet* & ſon fils *Promethée*, auquel ils attribuent la formation de l'homme, près du Mont *Caucaſe* ; à l'égard des *Araméens* ou *Arimes*, ils ont été connus d'Homere ſous le nom de *Syriens*.

Etendue de la langue Arabe.

La Langue Arabe eſt la plus étendue de toutes les langues Méridionales ; car elle occupe la grande Peninſule compriſe entre la Mer rouge & le Golphe Perſique ; à quoi l'on peut ajoûter que les Langues voiſines, comme la *Syriaque*, la *Chaldaïque* & l'*Hebraïque* ont beaucoup de rapport avec elle. L'*Hébreu* n'eſt qu'un dialecte d'une langue plus étendue, & ne s'eſt conſervé que dans un petit nombre de monumens, ce qui ne doit point nous ſurprendre, vu qu'elle n'occupoit qu'une très-petite partie de la

Syrie. Cette langue s'eſt cependant mieux conſervée que les autres, & il n'eſt point de nation dont l'hiſtoire remonte auſſi haut que celle des Hébreux. On ne ſauroit douter que Carthage n'ait été bâtie par les *Pheniciens ; & Reineſius* & *Bochart* ont parfaitement éclairci la langue Punique (nous avons une ſcene entiere de Plaute écrite en cette langue) à l'aide de l'Hébreu & des autres langues qui y ont rapport.

On voit encore en examinant la Langue *Abyſſinienne*, que des Colonies Arabes, après avoir traverſé la Mer rouge, ont occupé la plus grande partie de l'Éthiopie Orientale, & en effet la Langue *Amharique* ne differe de l'*Éthiopique* ordinaire que par le dialecte. On aſſure que la plûpart des habitans de la Côte des Indes ont une langue fort approchante de l'Arabe, & que celle du *Malabar* s'étend juſques dans les Iſles ; ſurquoi l'on peut conſulter *Reland* dont l'ouvrage contient une infinité de choſes curieuſes. La Langue

Egyptienne, aujourd'hui appellé *Coptique*, differe beaucoup de l'*Arabe* & des autres qui en approchent ; & il y a toute apparence que c'étoit celle des anciens *Éthiopiens*, avant que les *Arabes* pénétrassent dans leur pays. La *Persane*, l'*Armenienne* & la *Georgienne* ne paroissent être qu'un mélange de celles des *Scythes* & des *Arimes*, car elles en approchent beaucoup ; c'est des anciens *Scythes* dont je parle, & je doute que leur posterité les entendit s'ils revenoient aujourd'hui au monde. Nous apprenons des Anciens que les *Parthes*, qui sont des vrais *Persans*, étoient originaires de la *Scythie*. Je ne trouve point autant de mots Allemands dans la langue *Persane* qu'*Elichmanus* a voulu le faire croire à *Saumaise* ; car à l'exception du mot *God*, elle n'a pas plus de rapport avec l'Allemand qu'avec le Grec & le Latin. *Acoluthus*, homme extrêmement versé dans les Langues Orientales, prétend que la Langue *Armenienne* a la même origine que

l'*Egyptienne*; il m'expliqua à *Berlin* les raiſons qu'il avoit de le croire ainſi : mais j'avoue qu'elles ne m'ont point ſatisfait. Les Anciens rapportent il eſt vrai que *Seſoſtris* laiſſa une Colonie d'Egyptiens à *Colchos*; mais je ne ſaurois dire ſi cela eſt vrai ou non. On doit principalement s'attacher aux langues qui ſont pour ainſi dire entierement ſéparées des autres ; car c'eſt-là l'unique moyen de découvrir les origines que l'on cherche.

On peut appeller tout ce qui eſt commun aux langues du Nord du nom de *Japetique*; c'eſt ce que j'appelle ordinairement *Celto-Scythique*; & je comprend ſous ce nom ce qui eſt commun aux Allemands & aux *Grecs* qui vivoient il y a long-temps; car tout ce que ces peuples ont emprunté depuis des *Gaulois* & des *Romains* au moyen du commerce & des lettres, n'a rien de commun avec le ſujet que je traite. Je comprends également ſous ce nom ce que les *Germains* ont de commun avec les

Ce qui eſt commun aux Langues du Nord, appellées *Japetique* & *Celto-Scythique*.

Sarmates, les *Finlandois*, & les *Tartares ;* car s'il eſt vrai que les Peuples de l'Europe ſoient venus de l'Orient, en ſuivant pour ainſi dire le cours du Soleil, il s'enſuivroit que des eſſains d'hommes ſortis de la *Scythie* après avoir paſſé le *Tanais* & l'*Iſter*, ſe jetterent partie dans l'Orient, ſavoir dans l'*Illyrie*, la *Pannonie* & l'*Allemagne*, d'où leur poſtérité s'avança par la ſuite vers l'*Italie*, la *Gaule* & l'*Eſpagne ;* & partie dans le Midi, ſavoir dans la *Thrace*, la *Macédoine* & la *Grece*, où arriverent dans la ſuite des Colonies de *Phenicie* & d'*Egypte ;* auſſi voit-on que les *Grecs* ont pris leurs lettres des *Phœniciens* & leurs cérémonies religieuſes des Egyptiens ; mais toûjours eſt-il vrai de dire que les *Grecs* doivent leur origine aux *Scythes*, de même que les *Italiens* la doivent aux *Celtes*.

On prouve que les *Celtes* ſont originaires de la *Scythe*.

J'entends ici par *Scythes* les anciens habitans de la Côte du *Pont Euxin* ; ſans m'arrêter aux noms qu'ils peuvent avoir aujourd'hui.

C'eſt-là qu'Homere a placé les *Cimmeriens*, qu'*Hérodote* diſtingue des *Scythes*. Le *Tanais*, le *Danaper*, le *Danaſter*, & le *Danube*, outre la *Duna* & la *Divina* ont reçu leurs noms d'une ſeule & même nation; & leur origine devient manifeſte par la maniere dont *Jornandes Gothus* les prononce; mais on a aujourd'hui peine à la reconnoître à cauſe de la contraction que ces mots ont ſoufferte par la ſuite: car ceux de *Dnieſter* & de *Dnieper*, conſervent à peine leur ancienne lettre radicale au commencement; ce qui paroît encore plus viſiblement dans ceux de *Nieſter* & de *Nieper*. Rien ne favoriſe plus l'origine que je donne aux *Celtes*, que certains termes uſités chez les anciens *Scythes* qu'*Hérodote* nous a conſervés, & qu'on explique parfaitement par le moyen de la langue *Celtique*, je veux dire, du *Latin* & de l'*Allemand*. Car *Aeorpata*, qui eſt un des noms des *Amazones*, ſignifie, ſuivant *Herodote* meurtriere d'hommes; *Aeor*

par la conformité qui ſe rencontre entre les langues de ces deux Peuples.

ſignifiant un homme, & *pata* tuer: De plus, les mots *battere*, *battuere* qui ſignifioient battre chez les anciens *Romains*, ſe ſont conſervés dans les langues dérivées du Latin; & l'on en trouve même quelques traces dans la langue Allemande; *patſchen* ſignifiant frapper avec quelque choſe de plat, par exemple, avec la plante du pied, la paume de la main, de l'eau, ou telle autre matiere qui cede; & étant dérivé du bruit dont cette action eſt ſuivie. On remarque la même conformité entre *vir*, *baro*, *herus*, *herr*, & *er*, qu'entre οἰνος & *vinum*.

Autres preuves de ce qu'on vient de dire.

On n'explique pas moins heureuſement le mot *Ariſmaſpi*; car, ſuivant le témoignage d'*Herodote*, il ſignifie *Borgne*. *Arima*, dit cet Auteur, ſignifie *un* chez les *Scythes*, & *ſpu* un œil; ce n'eſt pas que ce peuple fut borgne, mais à cauſe qu'il ne ſe ſervoit que d'un œil pour viſer. *Arim* ſignifie auſſi unité, ſolitude, beſoin; & c'eſt de-là qu'eſt venu l'*Eremus* des Grecs, & le

le *Arm* des Allemands; le premier ſignifie ſolitude, & le ſecond pauvreté. *Arim* qui ſignifioit un chez les Scythes, eſt aujourd'hui appellé *Erti* par les Georgiens : mais *Spehen ſpecere, ſpia, épier*, ſignifie chez les *Allemands*, les *Latins*, les *Italiens*, *François*, en un mot chez les *Celtes*, voir, d'où l'on voit la vraie ſignification du mot *Arimaſpus*. *Spehen* dans ſa ſignification originale ſignifie un regard perçant; car les Allemands employent *ſp* pour déſigner les actions & les inſtrumens pour pénétrer à travers de quelque choſe. *Herodote* dit avoir converſé avec un Prince Scythe, & il peut très-bien ſe faire que la curioſité l'ait conduit ſur les confins de la *Scythie*, car il aimoit extrêmement à voyager; auſſi mérite-t-il plus de foi qu'aucun autre Auteur. Au reſte, il n'eſt pas étonnant que nous ignorions aujourd'hui bien des particularités qui concernent les anciens *Scythes*, vu leur antiquité & l'ignorance où nous ſommes de leur langue. Je ne

hazarderai donc point mes conjectures sur le nom des *Xamolxis*, ni sur celui d'*Anacharsis*; mais je souhaiterois que quelqu'un voulût bien recueillir les termes *Scythes*, comme on a fait ceux des langues Gauloise, *Phrygienne* & *Egyptienne*. On en trouve quelques-unes dans *Hesychius*, mais il s'en faut beaucoup qu'ils suffisent à mon dessein.

Langues comprises sous la *Scythienne*.

Je comprend sous le nom de *Scythienne*, distinguée de la *Celtique*, la *Tartare*, l'*Esclavonne* & la *Finlandoise*, quoique ces trois-ci different beaucoup les unes des autres. Les *Turcs* ont été connus des Anciens, mais l'on n'a oui parler des *Tartares* que par les ravages qu'ils firent dans notre Continent sous la conduite de *Chingis-Cani*. Il est évident par la langue de ces deux Nations que les *Turcs* sont originaires de ces Contrées qu'habitent aujourd'hui les *Usbecks*, c'est-à-dire, des *Massagetes* ou de la partie de la *Scythie* qui confine avec la Perse, & que la langue de la *Crimée* a beaucoup

de rapport avec la Turcque. On dit même que les *Kalmuchs* (je crois que ce nom leur a été donné il n'y a pas long-tems par les *Ruſſiens*) les *Mogalli* (ce nom eſt fort ancien) parlent à peu près la même langue que les *Turcs*; & que les *Tartares* Orientaux qui conquirent la *Chine*, ont pluſieurs mots communs avec ceux-ci, ce que je tiens de *F. Bouvet* qui m'en a communiqué pluſieurs. J'ai des preuves certaines que les *Comaniens* ſont originaires de Turquie. Ils habitoient du tems de la premiere irruption des Tartares entre le *Tanais* & le *Danube*, d'où quelques-uns ſe réfugierent en *Hongrie* où ils ſont encore aujourd'hui, mais avec un langage bien different de celui qu'ils avoient anciennement.

Les *Sarmates* ont autrefois habité une grande partie de l'*Europe* & de l'*Aſie*, & leur domination n'eſt pas moins étendue aujourd'hui. *Herodote* a pris le nom de *Sarmate* dans ſa ſignification la plus

Les *Sarmates* répandus dans l'*Europe* & l'*Aſie*.

étroite; mais *Tacite* oppose les *Sarmates* aux *Germains* qui habitent dans le voisinage; par où l'on voit qu'il veut parler des Peuples qu'on a par la suite appellés *Sclavons*, sous lesquels je comprend les *Russiens*, les *Polonois*, les *Bohemiens*, les *Moraviens*, les *Bulgares*, les *Dalmatiens* d'aujourd'hui, les *Slabini*, & les autres qui habitent le long de la mer *Adriatique*, aussi bien que les *Vinidi* près de la mer *Baltique*, communément appellés *Wendi* (qu'on ne doit point confondre avec les Allemands,) & par *Jonandes*, *Antes*; & ceux encore qui après les *Migrations* des Nations d'Allemagne s'emparerent des Pays qu'elles venoient de quitter, & habiterent cet espace de Pays compris entre le *Mare-Barbarum* (c'est ainsi que les anciens l'appelloient,) & l'*Elbe*, & même jusqu'à *Salfeld* dans la *Thuringe*. On sçait que les *Vinidi* (dont il reste encore quelques-uns dans le *Lunebourg*, & un plus grand nombre dans la *Lusace* & la *Marck*)

ont depuis peu ſervi d'interpretes aux *Moſcovites ;* & *Sparwenfeldius Suedois*, homme extrêmement verſé dans les langues Orientales, m'a écrit que la langue qu'il avoit appriſe en *Moſcovie*, lui avoit beaucoup ſervi dans la *Carinthie* & la *Carniole*. *Jornandes* place les *Vinidæ*, Nation extrêmement nombreuſe, à peu près dans cette partie de la Pologne qui eſt au-delà du *Weiſſel ;* & les diviſe en *Anres* & *Slabini :* mais je crois que les *Antes* & les *Vinidæ* ou *Winidæ* ne different que par la maniere dont on prononce ces noms ; la lettre *W*, comme il arrive communement, étant quelquefois miſe devant, & quelquefois omiſe.

Je mets encore au nombre des *Sarmates* ou des *Sclavons* les *Huns* & les *Avares* qui habitent aujourd'hui la *Hongrie* anciennement appellée *Pannonie ;* car après que les *Goths*, les *Lombards*, les *Gepides* & les autres Peuples d'Allemagne s'avançant vers l'*Italie*, la *Rhetie* & l'*Autunois* eurent abandonné de gré

Les *Huns* & les *Avares* également *Sclavons*.

ou de force le Pays situé entre le *Danube* & les *Alpes ;* les *Slabini* prirent leur place, & ceux qui vinrent plus tard furent appellés *Avares :* & delà vient qu'aujourd'hui encore toute cette étendue de Pays est habitée par des *Sclavons ;* à l'exception de la contrée où les *Hongrois* (Peuple d'une autre origine) s'établirent; il paroît au reste par leur langage que dans la Hongrie même les *Rasciens*, les *Serviens*, les *Croates*, les *Ziculi* & la plupart des habitans de la haute-Hongrie sont *Sclavons* d'origine. Les *Huns* & les *Avares* Peuples de la *Pannonie* ne composoient qu'une seule Nation au tems de *Charlemagne*, & il y a eu un tems où les *Huns* ont été compris sous le nom d'*Avares*, & un autre ou ceux-ci l'ont été sous celui d'*Huns*. *Jonandes* fait mention de certaines Plaines sur le *Danaper* qui étoient connues avant ce tems-là sous le nom d'*Hunnivar* ; & *Simocatta* & quelques autres Auteurs Grecs, parlent des *Huns* & des *Ava-*

res ſous les noms d'*Hun* & de *Var*.

On a lieu de croire pour d'autres raiſons que les *Huns* ſont originaires de la *Sclavonie*, ou de la *Sarmatie*; & ſi quelques Auteurs Grecs déſignent les *Turcs* ſous le nom d'*Huns*, c'eſt en prenant ce mot dans ſa ſignification la plus étendue, pour ſignifier ce que nous appellons *Scythes*; & en effet ces Nations Barbares & éloignées ont été appellées du nom général de *Scythes* par les anciens, *Huns* & *Turcs* par les Auteurs du moyen âge & *Tartares*, par les modernes. On voit par l'Ambaſſade du Rheteur *Priſcus*, qu'on ne parloit que deux ſortes de langues à la Cour d'*Attila*, ſçavoir la *Gothique*, & l'*Hunnique*; & il eſt manifeſte, & même les noms de leurs Rois le montrent aſſez, que la langue *Gothique* eſt la même que l'*Allemande*; au lieu que ſi l'*Hunnique* n'étoit pas la même que la *Sarmatienne*, il s'enſuivroit qu'on auroit parlé une troiſiéme langue à la Cour de ce Prin-

Autres preuves de ce qu'on a avancé.

ce, vu qu'il étoit alors dans le cœur de la *Sclavonie*. Il paroît encore que le mot *Coni* ou *Chuni* signifie un cheval chez les *Sarmates*, d'où il suit que le nom d'*Huns* ne désigne que la même chose ; & les anciens nous apprennent en effet que ces Peuples étoient toujours à cheval en quoi les *Tartares* d'aujourd'hui les ont imités. *Jornandes* décrivant les funérailles d'*Attila*, fait mention d'une grande *Strawa*, c'est-à-dire, comme il l'explique lui-même, d'une fête magnifique ; & *Eccardus* Professeur à *Helmstad*, nous apprend que *Strawa* signifie encore aujourd'hui la même chose en *Pologne*. Plusieurs raisons me portent encore à croire que les *Cazari* qui habitoient autrefois le *Pont-Euxin* étoient originairement *Sclavons*.

Etendue considérable de la Nation *Finlandoise*.

Les *Finlandois* sont un des Peuples les plus considérables du Nord. *Tacite* les appelle *Fenni*, & nous les dépeint extrêmement grossiers & sauvages, telles à peu près que les *Lapons* & les *Samojedes*. *Schefferus*

nous a appris depuis long-tems, que les *Lapons* ont la même origine que les *Finlandois*, & *Jornandes* appelle *Sridi-Finni*, ceux que nous nommons aujourd'hui les *Lapons*, & cela à cauſe de leur extrême agilité; car *Schreiten* ſignifie courir à toutes jambes; mais ils s'étendoient bien avant dans l'Orient, comme il paroît par les *Hongrois* qui ont beaucoup d'affinité avec eux, que *Jornandes* dit être venus du fond de la *Scythie*, ou de la *Siberie*; & *Rubruckius* ayant été envoyé par S. *Louis* en *Tartarie*, apprit que l'*ancienne Hongrie* etoit alors appellée *Paſcatir*, ce que je crois être la même choſe que ce qu'on nomme aujourd'hui *Baſkiria* dans l'Empire du *Czar*. Au reſte, il n'eſt point de langue qui approche plus de l'*Hongroiſe* que la *Finlandoiſe*, ainſi que l'a fort bien obſervé *Comenius*. Mais *Fabricius*, Député du Commerce de *Suede* en Perſe étant arrivé, à ce que rapporte *Brennerus*, avec un jeune

Finlandois aux environs de la mer *Caſpienne* à peu de diſtance du *Volga*, fut fort ſurpris, lorſqu'il voulut payer ceux qui l'avoient voituré, de voir qu'ils nommoient leurs nombres de même que les *Finlandois*; & étant venu à parler avec eux, il entendit la plus grande partie de ce qu'ils lui dirent. Je ſuis donc perſuadé que tout le Pays compris entre l'Océan Septentrional & la mer *Caſpienne* n'étoit autrefois habité que par un ſeul Peuple, qui a enſuite été déſuni par les *Sclavons* ou les *Sarmates* qui ſont venus s'y établir. Peut-être même les *Eſtii*, les *Libones* & les autres Habitans de la Mer *Baltique*, qui ont une origine différente des *Sclavons*, ſont *Finlandois* d'origine, bien que ceux qui n'entendent point leur langue ayent peine à en convenir; & j'en dis autant des *Samoiedes*. Les *Hongrois* ſont originaires de la *Scythie Aſiatique*, & s'établirent dans la *Pannonie* dans le tems que les *Avares* déja affoiblis

par *Charlemagne* étoient hors d'état de leur réſiſter ; & de-là vient que la *Pannonie*, à la réſerve de cette contrée qui à cauſe de ſa ſituation Orientale eſt appellée *Oeſtereich* ou *Autriche*, & que *Charlemagne* a jointe à la *Germanie*, a pris le nom d'*Hongrie* de ſes nouveaux poſſeſſeurs ; & a reſté peuplée d'*Avares* ou d'*Eſclavons* & d'*Hongrois*. Ceux-ci ont été compris ſous le nom de *Turcs* par les Auteurs Grecs du bas Empire ; les *Turcs* ont été appellez *Perſans*, & les *Grecs* eux-mêmes *Romains*, pour conſerver un reſte d'apparence de l'ancien Empire.

Etenduë du Pays des *Celtes*.

Les *Celtes* occupoient anciennement preſque toute la partie de l'Europe qui s'étend depuis la *Schythie* juſqu'à la Méditerranée, l'Océan & le détroit de *Gibraltar* ; & il paroît qu'une partie des Peuples d'Allemagne s'étendoit juſqu'au *Tanais*, quoiqu'interrompuë par les *Winidæ* ou *Antes* ; il n'y a même pas long-temps qu'on a trouvé des reſtes des anciens *Germains* dans le

cœur de la *Crimée*, & peut-être même y en a-t'il encore aujourd'hui. Les *Germains* s'étant affoiblis par différentes *Migrations*, céderent aux *Eſclavons* toute la contrée juſqu'à l'*Elbe*; mais ils s'emparerent par la ſuite d'une bonne partie du pays juſqu'à la Mer *Baltique* & le *Weiſſel*. Les *Baſtarnæ* ſitués au-delà des Monts *Carpates*, faiſoient autrefois partie des Peuples d'Allemagne; mais je mets les *Daces* & les *Getes* au nombre des *Sarmates*. Les anciens *Illyriens* & *Pæoniens* étoient autrefois *Celtes*, je veux dire, *Germains* ou *Semi-Germains*, mais c'eſt à tort que l'on confond la langue *Eſclavone* avec l'*Illyrienne*, quoique les Eſclavons habitent l'*Illyrie* & toutes les contrées des environs; car leur *migration* n'eſt arrivée que fort tard. *Tite-Live* appelle les Peuples des *Alpes Semi-Germains*. Je mets encore au nombre des Germains tous les *Celtes* qui habitoient les pays ſitués au Nord & à l'Eſt du Rhin; car les

autres appartenoient aux Gaules, quoique les *Belges* fuſſent regardés comme originaires d'*Allemagne*. On s'apperçoit même en parcourant l'antiquité que les *Gaulois* ſont pour la plûpart deſcendus des *Germains*, & ceux-ci des *Scythes*, ainſi qu'on l'a déja dit ; quoique leur langage ſe ſoit ſucceſſivement alteré par la longueur du temps & les différentes *migrations* qu'ils ont faites.

Reſtes de l'ancien Gaulois dans l'Armorique & le *Welsh*.

Les reſtes de l'ancien *Gaulois* que *Pontanus*, *Cambden*, & d'autres ont ramaſſé, ne paroiſſent pas mieux que dans l'*Armorique* & le *Welsh*, dont *Boxhornius* nous a donné un vocabulaire dans ſes *Origines Gallicæ* ; & il me paroît par ce que j'en ai vû, que le *Welsh* vient pour la plus grande partie du *Germain* ; & ſi nous n'entendons pas aujourd'hui la plûpart des mots de cette langue, on doit s'en prendre aux fréquens changemens de temps, de lieux auſſi-bien qu'aux migrations qui ſont arrivées. Les Iſles ont

été peuplées par les habitans du Continent voisin. Les anciens *Bretons* sont descendus des *Gaulois* & des *Germains ;* les *Cymræi*, je veux dire les *Cambri* ou *Welshs*, des *Cimbres*, les Anglois, les *Saxons*, qui avoient succedé aux *Bretons* & aux *Cimbres ;* & comme les langues sont moins sujettes à changer dans les lieux inaccessibles que dans les autres, je croirois assez que les *Cymræi* ont un langage plus approchant de celui des anciens *Cimbres* que les Allemands d'aujourd'hui. L'*Irlandois* vient je crois de l'Anglois, aussi approche-t'il plus de la langue des anciens *Bretons*, je veux dire des Germains & des Gaulois, & par conséquent de celle des anciens *Celtes.*

L'Italie & l'Espagne peuplée par les Celtes.

Il y a toute apparence que l'*Italie* & l'*Espagne* ont été peuplées par les *Celtes*, c'est-à-dire par les *Germains* & les *Gaulois* qui traverserent les *Alpes* & les *Pyrenées* long-temps avant l'irruption des *Gaulois* dont parle *Tite-Live ;* c'est des

Aborigenes, dont je parle, c'eſt-à-dire, d'un Peuple beaucoup plus ancien que les Grecs, les Lydiens, les Phygiens, les *Phæniciens* & d'autres qui y vinrent par Mer : Car les migrations les plus anciennes ſe ſont faites par terre, & ce n'eſt que fort tard & dans des occaſions extraordinaires que des Peuples entiers ſe ſont embarqués ſur Mer, quoique *Tacite* prétende le contraire. Un grand nombre de Colonies Grecques s'établirent par la ſuite ſur les Côtes d'Italie ; & delà vient que le Latin eſt un mélange du *Celtique* & du *Grec*. Cette partie de l'*Italie* fut appellée par la ſuite, la *Gaule Ciſalpine*, & l'autre la Grande-Grece. Les *Latins*, les *Toſcans* & les Peuples du voiſinage s'établirent dans le milieu de l'*Italie*, & étendirent par la ſuite leurs conquêtes de part & d'autre. On entend aujourd'hui ſi peu l'ancien *Toſcan*, qu'on ne ſçait pas même lire les Inſcriptions qui nous reſtent en cette langue.

L'origine des Eſpagnols peu connuë.

On ne ſçait preſque rien de certain ſur l'origine des anciens Eſpagnols. *Reineſius*, dans ſon Traité *de Deo Endewellico* a donné quelque éclairciſſement ſur cette matiere. On trouve ſur quelques eſpéces monnoyées des fragmens de l'ancienne littérature Eſpagnole que le fameux *Laſtanoſa* a recueillis dans un ouvrage Eſpagnol, qui a été conſidérablement augmenté depuis par *Baryus*. C'eſt à tort qu'on prétend que ces caracteres ſont *Runiques*, vu que ceux-ci ſont beaucoup moins anciens ; & il paroît que ces monnoyes ont été frapées du temps de la République Romaine long-temps avant que les *Goths* pénétraſſent en Eſpagne. Il n'eſt pas moins difficile de découvrir l'origine des Peuples qui l'ont les premiers habitée. Les *Celtiberiens*, qui occupoient une grande partie de l'Eſpagne, ſont deſcendus des *Celtes*, mais fort tard à ce que je crois ; & il y a toute apparence que les anciens *Iberiens* deſcendoient eux-mê-

mes des *Celtes*, à l'exception peut-être des *Basques* & des Peuples voisins. Car la langue de ceux-ci differe extrêmement des autres langues de l'Europe, & on n'en connoît aucune qui lui ressemble. Dira-t'on que l'Espagne a été peuplée par une Colonie d'Africains long-temps avant l'arrivée des *Celtes*, & que les Basques sont un reste de ces anciens Peuples ? Je croirois bien plutôt que quelqu'autre Peuple dont la migration étoit antérieure à l'arrivée de celle dont les *Celtes* sont sortis, je veux dire des *Germains* & des *Gaulois*, s'empara non-seulement de l'Espagne, mais encore de l'*Aquitaine* & de toutes les contrées voisines ; d'autant que ce sentiment s'accorde avec les noms que les Rivieres conservent encore. *Cesar* distingue trois sortes de *Gaules*, sçavoir l'*Aquitanique*, la *Celtique* & la *Belgique*, par où il paroît que le nom de *Celtæ* est pris dans sa signification la plus étroite ;

& je croirois volontiers que c'étoit celui des Peuples de la *Gaule Celtique ;* mais que les Grecs qui s'établirent par la ſuite à *Marſeille* & ſur le *Danube* ayant obſervé une certaine conformité dans les mœurs & le langage de ces Peuples, ils s'en ſervirent pour déſigner tous les Peuples de l'Occident dont les anciens n'avoient eu juſqu'alors aucune connoiſſance. Car les Grecs appelloient autrefois les Peuples Occidentaux qu'ils ne connoiſſoient point, *Celtes*, ceux du Nord *Scythes*, les Orientaux *Indiens*, & ceux du Midi *Ethiopiens ;* dénommant les Peuples les plus éloignés des plus proches. *Hérodote* a même prouvé d'une maniere inconteſtable, malgré les contrariétés où il tombe quelquefois, que les *Scythes* malgré leur peu d'étendue, avoient donné leur nom aux Nations qui étoient dans leur voiſinage, & qu'ils n'étoient pas moins inconnus aux Grecs du temps d'Homere que les *Celtes*.

L'Allemagne donna par la ſuite les habitans à la *Scandivanie*, comme elle en avoit déja donné à la *Gaule* & à l'*Italie* ; & je ſuis parfaitement convaincu que les *Germains* paſſerent d'abord de la *Cherſonneſe-Cimbrique*, & des Côtes de la Mer *Baltique* dans le *Dannemarc*, & enſuite dans la *Scandivanie*, & qu'après avoir chaſſé les *Finno-Lappones*, qui l'habitoient, ils s'emparerent des meilleurs pays de la Côte. En effet, les langues *Danoiſe*, *Suédoiſe & Norvingienne*, ont le même rapport avec l'*Allemande*, que l'*Italien*, le *François* & l'*Eſpagnol* avec le *Latin* ; avec cette différence pourtant que ces derniers Peuples prirent leur langue de celui qui les avoit ſoumis, ce qui n'eſt point arrivé à ceux du Nord. Il n'eſt donc pas étonnant que les Peuples du Nord & du Midi de l'Allemagne, ne s'entendent point les uns les autres, vû qu'un Payſan d'*Autriche* ou de Baviere, n'entend point celui de *Weſtphalie* ou de la Hol-

La Scandivanie peuplée par les Germains.

lande. Il n'eſt même point d'*Allemand* qui puiſſe entendre ſans interpréte *Otfridus* Écrivain du temps de *Charlemagne*, & à plus forte raiſon *Ulphila* qui eſt beaucoup plus ancien. C'eſt ainſi que par la ſuite des temps & les changemens de lieux, les Dialectes & les Langues s'alterent au point de devenir méconnoiſſables ; au lieu que lorſque les mots ſont couchés par écrit, & qu'on a la commodité de les examiner, on n'a pas de peine à découvrir l'origine de la plûpart d'entre eux. Cette variation eſt beaucoup plus grande dans les Dialectes que dans les Langues ; & on ne peut trop louer *François Junius* de nous avoir laiſſé des recherches auſſi curieuſes ſur l'ancienne langue Allemande, que celle qu'on conſerve dans la Bibliothéque d'*Oxford*. Le Docteur *Hickes* animé par ſon exemple, a donné un tréſor de toutes les Langues du Nord, ſçavoir de la *Teutonique ;* & depuis Jean *Schilterus*, & *Gerard Maierus* ont travaillé

à éclaircir la Langue des anciens Germains.

Je n'ignore point que certains Savans du Nord ont regardé les *Goths*, tantôt comme un Peuple différent des *Germains*, & tantôt les Peuples d'Allemagne comme une Colonie des anciens *Goths* : Mais on ne ſçauroit nier que ceux-ci ne ſoient les mêmes que les Germains, ni démentir le témoignage de l'antiquité & l'évidence des faits, à moins que de ſurpaſſer en opiniâtreté *Prœterius* Auteur *Gothique*, qui fait les *Goths* originaires de la *Sarmatie*. On croiroit plus aiſément que les Germains ſont ſortis de la *Scandivanie*, s'ils étoient maîtres des contrées qui ſont aux environs de la Mer glaciale ; mais tant s'en faut que cela ſoit, puiſque tout le pays ſitué de part & d'autre du Golfe de *Bothnie* eſt habité par des Lappons, dont le langage differe entiérement de celui des *Suedois* & des Peuples de la *Norvege*. Je regarde donc les *Finlandois*

Les *Goths* deſcendus des *Germains*.

comme les vrais *Aborigenes* de cette grande Peninsule, que les Anciens ont appellée *Scandivanie* de sa partie la plus proche & la plus petite qu'on nomme aujourd'hui *Scania*, *Scandia* ou *Scandavia*. Il ne reste dans ces endroits aucun vestige de la Langue Germanique, si ce n'est sur les frontieres ; & il seroit aussi ridicule de faire les *Germains* originaires de ce pays-là, que de donner les *Arabes* & les *Syriens* pour les descendans des *Abyssiniens*, ou de faire dans quelques siécles d'ici la Ville de Londres une Colonie de *Boston* en Amérique.

Le mot de *Suediland* dénote aujourd'hui chez les *Suedois* une terre nouvellement défrichée, & dont on a brûlé les bois ; car *Sueden*, même chez les anciens *Germains* signifioit *brûler ;* d'où est venu *Sieden*, faire bouillir, & *Sud*, le Midi ou la Région la plus chaude. Mais ce pays avoit été défriché long-temps avant qu'il y eût d'Auteurs Romains, puisque *Tacite* lui-même fait mention

les *Suiones*, c'eſt-à-dire, des *Sue-lones* comme d'un Peuple floriſſant, & les fait confiner avec les *Suevi* qui ſont partie des Peuples d'Allemagne.

Je ſçai que les Peuples du Nord envoyerent des Colonies dans les Contrées Méridionales de l'Allemagne, mais ce ne fut que longtemps après: En effet, les *Cimbres*, les *Saxons*, les *Herules*, les *Vandales* & pluſieurs autres Nations ſont venues des Côtes de la Mer Baltiques; & *Procope* nous apprend que les ancêtres du Roi des *Herules* demeuroient dans la *Scandivanie*; & c'eſt delà que *Jornandes* fait venir les *Goths*. *Cluvier*, un des meilleurs Auteurs que nous ayions pour l'ancienne Géographie, place les *Goths* ſur le *Weiſſel*, & cela pour des raiſons qui ne ſont pas abſolument à mépriſer; mais ſon ſentiment a été combattu avec beaucoup plus de chaleur que de ſolidité, par *George Sternielmius*, ſavant Suédois, qui a travaillé de concert avec *Benoît*

Les *Goths* ſont-ils originaires de la *Scandivanie*.

Skyttius ſur l'harmonie des Langues. Je ne mépriſe point entiérement l'autorité de *Jornandes*, malgré les fautes qu'il commet quelquefois, ſur-tout en fait d'Antiquité, & les contrariétés dont il eſt plein. Il a ſuivi *Ablabius*, & *Caſſiodore* dont nous n'avons plus les écrits. Il fait donc venir les *Goths* de la *Scandivanie*, mais il les confond avec les *Getes*, qui ont habité les premiers les Côtes du *Pont Euxin*. Je comprend ſous le nom de Suéde, non-ſeulement la *Gothland* Orientale & Occidentale, mais encore la *Jutland*, les *Gothones* ſur le *Weiſſel*, que les Romains ont autrefois connu, & l'Iſle de *Gothland* : il peut donc ſe faire que le nom de *Gothones* ou de *Guttones* ait été commun un temps aux Peuples qui habitent les Côtes de la Mer *Baltique ;* & que celle-ci ait été appellée à cauſe de cela *Sinus Codanus*, c'eſt-à-dire *Gothiens*. Au reſte, bien qu'il ſoit indubitable que les anciens Germains de delà l'eau

ſont

ſont deſcendus des nôtres ; cela n'empêche pas qu'un nombre de braves gens venus de la *Scandivanie* ne puiſſent avoir fondé le Royaume des *Goths* en deçà de la Mer ; d'où il eſt arrivé que les Hiſtoriens ont confondu l'origine de leurs Princes & de leurs Chefs avec celle de la Nation même, comme ſi toute la Nation étoit ſortie des mêmes cantons, ou que la *Scandivanie* qui ſelon moi n'a jamais été fort peuplée, eut été la Pépiniere d'où tous ces Peuples ſont ſortis. Cette opinion ſe trouve conforme à celle de *Jornandes* (*a*), qui fait venir les *Goths* chez nous avec leur Roi *Berig* ſur trois Vaiſſeaux ſeulement ; & effectivement il y a toute apparence que dans les migrations des *Goths*, de même que dans celles des *Cimbres*, des *Francs* & des *Saxons*, le nombre des premiers venus s'accrut inſenſiblement par l'arrivée de ceux qui ſe joignirent à eux par la ſuite

(a) *Cap.* 14.

de gré ou de force. *Cluvier*, en cela d'accord avec *Jornandes*, prétend que les *Goths* s'avancerent peu-à-peu vers le *Pont Euxin*, après avoir quitté les environs du *Weiſſel*, mais il paroît que les *Baſtarnæ* & les autres *Germains* étoient établis dans cet endroit depuis très-long-temps.

Origine des Danois.

La migration des *Aſiatiques* en *Suéde* dont parlent les Mythologiſtes modernes de cette Nation, me paroît entierement fabuleuſe, ſurtout lorſque je conſidere l'éloignement des lieux & les difficultés d'un pareil voyage; & je croirois volontier que cette Hiſtoire a été inventée dans le temps que les *Scandivaniens* commencerent à ouir parler de l'Aſie. Il paroît cependant que les *Aſæ*, ou *Heroës* qui ſuivirent *Odin* ou *Wodan* ſont deſcendus des *Saxons* qui habitoient la *Cimbrie*, & chez qui *Wodan* lui-même avoit regné, du moins ſi l'on en croit les anciennes Annales des *Angles* qui ſont de beaucoup antérieurs

aux Hiſtoires que nous avons des Peuples du Nord ; par où l'on voit que les *Scandivaniens* après avoir reçû des Rois des mains de ces Peuples, leur en ont donné à leur tour dans un autre temps. Les Peuples du Nord ont changé *Wodan* qui étoit un nom étranger pour eux, en *Odin ;* car ils ont coûtume de retrancher l'W des mots Allemands. *Jornandes* fait venir les *Danes* ou *Dœni*, comme les appellent les Peuples voiſins, des *Cogeni ;* & bien qu'il les place dans la *Scanzia*, on peut y comprendre les *Jutæ* les plus avancés juſqu'au Cap de *Scagen ;* mais ayant par la ſuite abandonné la Riviere de *Dena*, ils furent appellés *Deni* & la Contrée qu'ils habiterent le *Denemvarcx ;* car la Riviere aujourd'hui appellée *Eidora*, d'*Eggidora*, à ce que diſent les Anciens, ou la *Porte du Fort*, ſert de limites à la *Jutland.* Ce même Auteur rapporte que les *Herules* ayant été chaſſés de leur pays par les *Danois*, ſe joignirent aux *Saxons*, & ſe mi-

rent à faire des courſes ſur les Romains ; & il y a tout lieu de croire qu'on a ſouvent confondu ces deux Peuples enſemble.

Origine des *Francs.*

Je ne m'étendrai pas beaucoup ſur les migrations des Peuples d'*Allemagne* dans les Provinces de l'Empire Romain, vû qu'elles ſont ſuffiſamment connues par l'Hiſtoire ; mais je ne puis m'empêcher d'apprendre au Lecteur, quelques particularités ſur ce ſujet, qu'il auroit peine à trouver ailleurs. Il eſt certain que ce petit nombre de *Suéves* qui ont conſervé leur ancien nom, ſe ſont mêlés avec les Allemands ; & je ſuis perſuadé que les *Boii* vinrent de la Bohême & du pays des *Marcomans* dans la *Baviere*, dans le temps que les *Vinidæ* étoient les plus puiſſans. Quelques Auteurs Modernes font venir les *Francs* de là *Troade* & des bords du *Pont Euxin*, & leur aſſignent une certaine Ville nommée *Sicambria*, comme s'ils avoient habité la *Pannonie*. Mais qui ne ſçait que c'eſt la cou-

tûme des Peuples qui commencent à ſe civiliſer de forger des Hiſtoires étranges & de s'attribuer une origine toute extraordinaire ! C'eſt delà que ſont venues, chez les François, les *Anglois*, les *Ecoſſois*, & les *Scandivaniens*, toutes ces Hiſtoires prodigieuſes que les Peuples du Nord appellent *Sagas*, c'eſt-à-dire des contes à dormir de bout. Quelques Auteurs François font venir les *Francs* d'une Colonie de Gaulois qu'ils ſuppoſent avoir autrefois paſſé en Allemagne ; mais comment ſçait-on que ces Peuples ſont venus de cette partie d'Allemagne dont les anciens Gaulois ſe rendirent maîtres ? Pour moi je ſuis perſuadé que les *Francs*, les *Vandales*, les *Goths* & les *Saxons* ſont originaires de la Mer *Baltique ;* qu'ils en ſortirent d'abord en petit nombre, & qu'ils s'accrurent par la ſuite au point de former une Nation puiſſante. On ſçait en effet qu'à l'occaſion de la guerre des *Marcomans* qui s'éleva ſous le régne de *Marc-*

Antonin, la plûpart des *Barbares* animés par l'eſpoir de ravager l'Italie & de s'enrichir de ſes dépouilles, abandonnerent leurs Pays, ce qui dépeupla les Contrées Septentrionales de l'Allemagne, & donna occaſion aux *Vinidi* de s'en emparer; & ſi celles du Midi furent plus tranquiles, c'eſt que l'union & la force des Peuples qui s'y étoient établis, les mettoit à couvert de toute invaſion. Les *Francs* s'établirent peu de temps après parmi les *Hermunduri* & les *Cheruſci*; d'où s'étant avancés vers le Rhin & dans le Pays des *Sigambri*, ils donnerent leur nom à la Contrée ſituée entre le *Main* & les *Bataves*: ils infeſterent auſſi les Côtes de la Gaule, & vinrent même à bout de la conquerir par la ſuite, & leur exemple fut bien-tôt ſuivi par les *Saxons*, qui s'emparerent des lieux qu'ils venoient d'abandonner.

Origine des *Saxons*.

Ptolomée eſt le premier qui ait placé les *Saxons* à l'entrée de la *Cherſonneſe Cimbrique*. *Tacite* place

les *Angles* à peu de distance delà, le nom de *Saxon* n'étant point connu de son temps, ou du moins n'ayant pas tant d'étendue qu'il en eut depuis, après que ces Peuples se furent joints aux *Chauci* & aux *Frisii*. Ils se firent connoître dans la suite par leurs Pyrateries, & firent plusieurs descentes dans les Gaules & l'Angleterre à dessein de les piller; & delà vient que les Côtes de ces deux Pays sont appellées dans la *Notitia Imperii*, *Saxoniques*, *Saxonicum*. Quelque temps avant que de s'établir en *Angleterre*, ils chassèrent les *Francs* de la *Hollande* & de la *Westphalie*; & par la suite les Royaumes des *Werini* & des *Thuringi*, qu'on nommoit autrefois *Cherusci* & *Hermunduri*, furent conquis, partie par les *Francs*, & partie par les *Saxons*. Ceux-ci s'emparerent aussi du Pays des *Werini*, à l'exception de la *Frise*, & de cette partie de la *Thuringe*, (elle a été longtemps appellée dans le *Diplome Northuringia*) située entre *l'Elbe* & les

Montagnes de *Hartz*. Une partie de ces *Saxons* s'étant joints aux *Lombards* pénétra dans l'Italie ; enfin ſous les Empereurs d'*Allemagne* une grande partie du Pays des *Wenidi* entre *l'Elbe* & le *Warta*, & même au-delà, fût ſoumiſe aux *Saxons*, & compoſa la principale partie de la *Haute Saxe*, les Colonies Germaniques & les naturels du Pays ayant pris nos mœurs & notre langue.

NOUVELLE MANIERE

De dessaler l'Eau de la Mer, tirée de la Collection de Breslaw, Juillet, An. 1715. Classe V. Art. 2. p. 94.

IL est certain généralement parlant, qu'on doit moins agir dans ce Procédé par voye de correction, comme on le pratiqua en 1713 avec l'eau somache de *Tonningen*, avec un mélange de Canelle, de Sucre, &c, que par voye de séparation. On peut voir dans les Transactions Philosophiques (*a*) & dans les Actes de *Leipsick* (*b*) la maniere dont *Hauton*, *Lister* & d'autres s'y sont pris pour dessaler l'eau de la Mer ; sçavoir par la distillation & la filtration : mais ç'a toûjours été sans succès, ces Méthodes étant trop

Différentes Méthodes de dessaler l'Eau de la Mer.

(*a*) N°. 67. p. 2048, 2050 & N°. 156. p. 493.

(*b*) Supplém. T. IV. Sect. 8. p. 364.

longues & trop dispendieuses, ainsi qu'on peut le voir dans une Lettre de M. *Boyle* sur ce sujet.

Méthode de M. *Reyher.*

On peut mettre au nombre des nouvelles Méthodes dont on s'est servi pour cet effet, celle de Monsieur *Reyer Professeur* en Droit à *Kiel*, qui consiste à faire congeler l'eau que l'on veut dessaler. Il fit le 6 de Février 1697 un trou dans la glace qui avoit un pied d'épaisseur dans le Port de *Kiel*, & il l'a trouva tout-à-fait douce, & l'eau qui étoit immédiatement au-dessous sans aucun goût somache, au lieu que celle qu'il fit tirer par le moyen d'un chalumeau à un pied & demi au-dessous de la glace l'étoit tant soit peu, mais cependant beaucoup moins qu'à cinq pied de profondeur, car quatre livres de celle-ci donnerent par l'évaporation une once & trois scrupules & demie de sel extrêmement âcre.

Méthode de Mr. *Walckort.*

Quoique la Méthode précédente ne soit d'aucune utilité dans les cli-

mats chauds, on peut cependant en imaginer une capable de produire un froid assez fort pour rendre l'eau de la Mer potable (*c*). L'on trouve dans les Transactions Philosophiques (*d*) la maniere de produire cette glace artificielle, & cette méthode, si tant est qu'elle soit possible, est la plus aisée & la plus expéditive. M. *Walkort* l'a tentée, au moyen d'une certaine pompe qui étant plongée dans la Mer donne sur le champ l'eau douce ; & cette invention est vraisemblablement fondée sur l'expérience rapportée par M. *Oldenburg* dans les *Transactions Philosophiques*. Elle consiste à plonger un Vaisseau de cire creux & bien fermé dans la Mer, l'eau s'adoucit en passant à travers & devient très-bonne à boire. Un Au-

(*c*) Voyez les Remarques d'Hambourg. Janv. An. 1699. --- *Paschii invent. nov. antiq.* c. 2. p. 661. 662.

(*d*) N°. 15. page 255. Act. Erud. Suppl. T. IV. §. 8. p. 363.

teur Anonyme en a imaginé une autre par le moyen de laquelle le ſel ſe précipite en forme de Limon, de maniere que l'eau reſte parfaitement deſſalée ; mais il ajoûte qu'elle eſt trop diſpendieuſe pour pouvoir être miſe en uſage.

QUELQUES INDICATIONS DU DELUGE UNIVERSEL EN SUEDE.

Par M. Emanuel Suedenborg.

Preuves du Déluge tirées des Pierres figurées, &c.

IL paroît clairement par les Pierres figurées, & les différens corps pétrifiés qu'on rencontre tous les jours que le Pays que nous habitons a été autrefois ſubmergé par la Mer.

On trouve près d'*Uddevalla* une haute Montagne dont une bonne partie n'eſt compoſée que de coquillages de différente eſpéce. On obſerve la même choſe dans une autre qui eſt auprès de *Stromſtad* laquelle eſt beaucoup plus haute & élevée de 70 verges au-deſſus de la ſurface de la Mer, auſſi bien que dans les Iſles de *Cornia* & de *Crouſthia*, d'où l'on tire de la Chaux

vive excellente pour l'usage du Pays.

Des différentes couches qu'on trouve en *Suéde*.

On trouve de même en *Suéde* différentes espéces de couches tant au-dessus qu'au dedans des Mines, & entr'autres dans une Mine de *Scanie* à peu de distance de *Landscron*, aussi bien que dans les ruines de certaines Montagnes & le penchant de quelques autres, comme *Kinnexuelle*, *Billingen* &c.

De l'apparence extérieure des Pays Septentrionaux.

Les marques du Déluge sont beaucoup plus apparentes dans les pays du Nord que dans ceux du Midi. On y trouve des cantons entiers remplis & comme pavés de pierres d'un poids & d'une grosseur extraordinaire ; & qui sont d'autant plus grosses & plus nombreuses que le Pays est plus éloigné de la Mer. Que des pierres d'une pésanteur extraordinaire puissent être entraînées & portées à une grande distance, c'est ce qui paroît par les réflexions hydrostatiques suivantes. 1°. La pésanteur d'une pierre comparée avec celle de l'eau, en suppoſant

On explique par les loix de l'hydrosta-

les masses égales, est comme 2 & $\frac{1}{2}$ à 1, elle est beaucoup moindre étant comparée avec l'eau salée. 2°. Elle perd environ la moitié de son poids dans l'eau, & n'en retient qu'1 & $\frac{1}{2}$. 3°. Delà vient que la pésanteur d'une pierre est moins sensible dans la Mer que dans l'air; car la pésanteur de l'eau est presqu'égale au reste de son poids, c'est-à-dire, que la pésanteur de la pierre dans l'eau est à celle-ci comme 1 & $\frac{1}{2}$ à 1, & dans l'air comme 2000 à 1 & même plus. 4°. Si donc les vagues agitent la Mer dans son fond avec autant de force que les tempêtes agitent l'Atmosphére dans l'endroit où il touche la terre; & qu'une colonne d'eau salée ait quelques cent verges de hauteur, le mouvement & la force des vagues au fond de la Mer, augmenteront en raison de la hauteur & des bases: D'où il suit qu'une vague continuée vers le fond de la Mer, aura plus de force à cause de sa hauteur, qu'elle n'en a vers sa surface.

tique la maniere dont les pierres les plus grosses peuvent être transportées d'un lieu dans un autre.

5°. Et par conſéquent la Mer peut avoir entraîné dans les premiers Siécles des pierres d'une groſſeur énorme qui s'étoient détachées d'elles-mêmes des montagnes, en avoir jonché la terre, & l'avoir même bouleverſée juſque dans le fond de ſes entrailles. 6°. De même que l'Atmoſphere emporte ordinairement des écorces, des feuilles, des plumes & pluſieurs autres corps un millier de fois plus légers, pourvû que l'air ſoit agité par quelque tempête, & cela d'autant plus haut que ces corps ſont plus légers : & cette force vient en partie de la hauteur de l'Atmoſphére, lequel étant agité communique par la péſanteur de ſa colonne la même force à la tempête, qu'une autre puiſſance en communique à de plus grand corps mis en mouvement. 7°. C'eſt ce qui paroît par les Digues qui ſont faites d'un double rang de poutres & de monceaux de pierres : car toutes les fois que l'eau croit de trois ou quatre verges, ce

qui eſt aſſez fréquent en Hyver, on voit qu'elle a aſſez de force pour bouleverſer ces Digues, & les entraîner avec les pierres à trois ou quatre cent pieds, ce qui vient également de ſa péſanteur. 8°. Delà vient que dans les cantons de la Suéde, les plus éloignés de la Mer, à *Orebro*, par exemple, qui eſt ſitué entre deux Mers, on trouve un plus grand nombre de fragmens que partout ailleurs; ce qui vient de ce que les vagues ont pû arriver juſques-là & non pas plus haut à cauſe des montagnes qu'elles ont rencontrées.

Cauſe de l'inégalité de la ſurface de la Terre.

Il ſuit de ce qui précéde que l'inégalité de la ſurface de la terre vient de l'Océan, & toutes celles de ſes parties qui ſont compoſées de limon, de coquillages, de ſable, de pierres & qui ſont inégales, à la fluctuation interne de la Mer: Delà 1°. Ce nombre infini de montagnes toutes différentes entr'elles; 2°. Ces différentes couches qui les compoſent; 3°. Ces chaînes de monta-

gnes composées de sable, & de pierres de différente grosseur qui s'étendent jusqu'à 8 ou 10 mille; 4°. La figure sphérique de ces petites pierres dont un grand nombre de montagnes sont composées, & qui paroissent avoir été faites au tour, ce qui vient du frottement mutuel qu'elles ont souffert tandis que la Mer les entraînoit. 5°. Ce qui confirme encore plus cette opinion, c'est que les chaînes de montagnes dont on vient de parler, s'étendent pour la plûpart du Nord au Sud, ce qui paroît avoir été occasionné par les vents d'Orient & d'Occident qui regnent continuellement sur l'Océan, & qui y régnoient selon toute apparence au temps du déluge lorsque ses rivages étoient submergés.

Toutes ces choses peuvent être arrivées dans un Déluge; mais de savoir si c'est dans celui de Noë, c'est ce qu'on peut révoquer en doute; & je me fonde sur ce que dans plusieurs endroits les Côtes

& les autres différentes parties des vaiſſeaux qu'on trouve aujourd'hui ſont élevées de 40 à 50 verges au-deſſus de la ſurface de la Mer ; & que dans les montagnes même on trouve des Ancres, des cables & un grand nombre d'autres choſes qui prouvent qu'il y avoit autrefois des Ports dans ces endroits. Au reſte, on ſçait à n'en pouvoir douter que la Mer Baltique baiſſe inſenſiblement du côté du Nord ; cette diminution va depuis 70 ans à 12 ou 15 pieds ; & l'on ſéme aujourd'hui dans des endroits, où l'on navigeoit & pêchoit il y a cent ans. On voit dans la *Bothnie Occidentale* des Villes qui dans l'eſpace d'un Siécle ſe ſont éloignées comme d'elles-même de quelques centaines de mille de la Mer. On aſſure que la même choſe eſt arrivée à *Upſal ;* ce qui prouve que tout ces changemens ne ſont point arrivés du temps du Déluge univerſel ; mais que les pays du Nord ont demeuré long-temps inondés après le Déluge, & ont été

habités à mesure que l'eau se retiroit. Au cas que ce que je viens de dire soit confirmé par les Expériences qu'on fait à *Lubeck*, nous serons en droit de soupçonner 1°. Que la pression horisontale de notre Continent est sujette à varier, ce qui ne peut manquer d'arriver s'il est vrai, comme on l'assure que la Mer soit plus basse vers les Pôles que vers l'Équateur. 2°. Et conséquemment que les distances ou Latitudes varient. 3°. Que certains Continents peuvent avoir été divisés jadis en différentes Isles, & s'être réunis par la suite à mesure que la Mer s'est retirée.

ESSAI PHYSICO-MATHÉMATIQUE.

Sur la maniere de trouver la hauteur de l'Atmosphere, par S. K.

SI la denſité de l'air eſt proportionnée à la force qui le comprime ; & qu'on prenne les hauteurs en Progreſſion arithmétique, les denſités ſeront en Progreſſion géométrique. Théorême.

Soient les hauteurs AB, AC, AD, Æ, &c. en Progreſſion arithmétique, au moyen de quoi les diſtances BC, CD, DE, &c. ſe trouvent égales ; ſoient menées les perpendiculaires Bb, Cc, Dd, Ee, &c, que je ſuppoſe reſpectivement proportionnelles aux denſités en B, C, D, E, &c ; & les autres c$^{\beta}$, d$^{\gamma}$, e$^{\delta}$, &c ſur celles-ci. Suppoſons que la denſité en F continue ſans changer Démonſtration. Fig. Pl. IV.

juſqu'en E, celle de E juſqu'à D, celle de D juſqu'à C & ainſi de ſuite ; il s'enſuivra que la quantité, & conſéquemment le poids de l'air compris entre F & E, E & D, D & C &c, ſera exprimé par les eſpaces FE ♭ f, ED ♪ ♭ e, DC ♈ d, &c ou par les droites Ff, Ee, Dd, &c leſquelles ſont reſpectivement proportionnelles aux eſpaces. Soit encore le poids ou la quantité d'air qui peſe ſur le point F exprimée par la quantité donnée P.

Comme la denſité de l'air eſt proportionnée à la force qui le comprime, par l'hypothéſe, & par conſéquent au poids de l'air qui eſt au-deſſus, il s'enſuit que Ff, Ee, Dd, Cc &c ſeront reſpectivement proportionnelles à P, P + Ff, P + Ff + Ee, P + Ff + Ee + Dd &c, & les différences des premieres ♭ e, ♪ d, ♈ c &c auſſi proportionnelles aux différences des dernieres Ff, Ee, Dd. Or comme les droites Ff, Ee, Dd &c ſont proportionnelles à leurs différences ♭ e, d ♪, ♈ c &c, il s'enſuit

qu'elles doivent être en proportion continue.

Supposons enfin que le nombre des lignes droites Bb, Cc, Dd, Ee, &c augmente, & qu'en même temps les distances BC, CD, DE &c diminuent à l'infini ; les droites Bb, Cc, Dd, Ee &c conserveront toûjours, la même proportion, au moyen de quoi les densités seront par l'hypothése proportionnelles à ces lignes droites.

Il suit de cette Proposition que la hauteur est proportionnelle au Logarithme de la densité ; & par conséquent, que connoissant les densités à deux hauteurs données, il sera facile de trouver la hauteur correspondante à telle autre densité qu'on voudra ; par exemple, si l'on prend une des densités données pour l'unité, & qu'après avoir cherché le Logarithme de l'autre, on fasse le raisonnement suivant : comme le Logarithme trouvé est à la différence des hauteurs données, de même le Logarithme d'une troisié- Corollaire.

me denſité quelconque eſt à la différence des hauteurs entre cette troiſiéme denſité & celle qu'on a priſe pour unité.

Scholie. Suivant ces principes & l'expérience faite le 24 Septembre 1722 avec un Baromêtre ſur la Tour de la Cathédrale d'Upſal, on a trouvé que la hauteur à laquelle la denſité correſpond, (laquelle eſt près de la terre comme 1 à 14,000) eſt de 7 mille & 14567 aunes Suédoiſes : En ſuppoſant donc que cette denſité ſoit la moindre que l'air puiſſe avoir, la hauteur trouvée ſera à peu près celle de l'Atmoſphere même.

DIS-

DISSERTATION

Sur la Pierre Philoſophale, par Henſing.

C'EST de tout temps qu'on a écrit ſur la Pierre Philoſophale, comme il paroît par les ouvrages d'*Olans Borrichius* contre *Urſinus*, *Kircher* & *Conringius*, & cette manie a tellement prévalu qu'on a publié depuis quelques années près de 8 à 10000 volumes ſur ce ſujet. Ceux qui ont la moindre connoiſſance de l'Hiſtoire ſavent qu'il n'eſt point d'homme, à prendre depuis le ſceptre juſqu'à la houlette, qui n'ait travaillé à la découvrir, & cette étude eſt devenue ſi à la mode, que le plus petit Chymiſte ſe mêle d'en raiſonner. On trouve cependant des gens qui regardent la Pierre Philoſophale comme une vraie chimere, & qui non contents d'en

La Pierre Philoſophale tentée dans tous les temps.

montrer l'impoſſibilité par des raiſons ſolides, vont juſqu'à traiter de fous ceux qui croyent ſon exiſtence. Le fameux Cardinal du Perron dit qu'il faut être fou pour chercher la Quadrature du Cercle, le Mouvement perpétuel & la Pierre Philoſophale.

Il eſt cependant bon de remarquer qu'un grand nombre de perſonnes qui ont honte de ſoutenir la poſſibilité de cette découverte, & qui ſe font une gloire de diffamer en public l'Alchymie, & ceux qui s'en mêlent, ne laiſſent pas de travailler eux-mêmes à convertir les métaux en or : C'eſt ce dont le Chancelier *Bacon* nous fournit un exemple remarquable ; car ce grand homme, qui témoigne tant de mépris pour la Chymie dans la plûpart de ſes écrits, ne laiſſoit pas en ſon particulier de cultiver cet Art avec tout le ſoin poſſible.

Il eſt certain que l'Alchymie étoit autrefois défendue en France ſous des peines très-ſeveres, ce-

pendant M. le Régent a voulu que les Membres de l'Académie qui s'appliquent à la Chymie, travaillaſſent de tout leur pouvoir à découvrir la Pierre Philoſophale. Perſonne n'ignore auſſi que l'Égliſe Romaine défendoit cet Art ſous des peines très-feveres, & cependant on n'y a jamais plus travaillé que dans les Cloîtres.

Deſſein de l'Auteur.

Il eſt arrivé de-là que les hommes ont donné dans les extrémités oppoſées, les uns jugeant trop favorablement de cet Art juſqu'à ſe rendre ridicules par leur ſotte crédulité, & les autres le mépriſant ſans connoiſſance de cauſe, & ſans s'arrêter aux raiſons qui ſemblent le favoriſer. Comme ce procédé eſt indigne d'un homme qui fait uſage de ſa raiſon, j'ai jugé à propos de publier ce que je penſe ſur ce ſujet, pour que le Lecteur puiſſe s'en former une juſte idée, & ſe garantir des malheurs où tant d'autres ſont tombés par leur ignorance & leur préſomption. Après avoir défini

ce que c'eſt que la Pierre Philoſophale, j'examinerai ſi elle eſt poſſible, & ce qu'on doit penſer des vertus qu'on lui attribue. Je rapporterai enſuite les raiſons qui ont empêché la plûpart de ceux qui la cherchent de la découvrir. Je parcourrai les différens procédés dont ſe ſont ſervis ceux qui s'adonnent à cette recherche, pour en montrer l'abſurdité & la folie. Enfin, j'examinerai s'il convient à tout le monde indifféremment de cultiver cet Art où tant d'autres ont fait naufrage.

Définition de la Pierre Philoſophale.

Pour ne point raiſonner ſur cette matiere, comme des aveugles en fait de couleur, il eſt d'abord néceſſaire de ſe former une juſte idée de ce qu'on appelle *Pierre* Philoſophale, pour pouvoir enſuite juger de ſa nature & de ſes différentes propriétés. Je la définis, *un corps artificiel compoſé avec du Mercure animé & parfaitement épuré & de l'or, l'un & l'autre tellement unis à l'aide d'un feu continu, qu'ils ne puiſſent*

jamais plus ſe ſéparer ; lequel pénétre en un inſtant les autres métaux, les fixe & les purifie au point de les convertir en or. Pour mettre le Lecteur plus au fait de cette matiere, je vais expliquer chaque membre de cette définition à part.

Je dis en premier lieu, que la Pierre Philoſophale eſt un *corps compoſé par Art :* Cet Art eſt aujourd'hui appellé *Chriſopœia*, mais par abus ; car, dit *Geber*, » Nous ne » faiſons point l'or, & nous ne faiſons que préparer les matériaux » dont la nature a beſoin pour donner à ce métal toute la pureté dont » il eſt ſuſceptible. » D'autres le nomment *Alchymie*, mais improprement auſſi ; cet Art n'ayant d'autre objet que de réſoudre les corps naturels pour les faire ſervir enſuite à différens uſages. Au contraire, les principes ou regles fondamentales de notre Art ſont appellés à juſte titre *Philoſophie Hermetique ;* l'Art lui-même *Art Hermetique*, & les Arti- Explication.

ſans qui ont actuellement trouvé la Pierre Philoſophale, *Philoſophes Adeptes*, ou ſimplement *Philoſophes* pour les diſtinguer des autres. Ces derniers ne travaillent à autre choſe qu'à purifier & unir, & n'ont d'autre objet que le centre ou l'ame du Mercure & de l'or. La production qui en réſulte eſt un corps merveilleux, *un ſéjour de lumiere*, *un corps fixe & inconſomptible*, *un ſoufre extrêmement fluide*, enfin *la ſemence de l'or*, *le remede des Hommes & des Métaux*. Ceux qui diſent avoir vû cette Pierre, un deſquels eſt *Frederic Gallus* dans ſon Voyage au déſert de *S. Michel*, nous la dépeignent extrêmement luiſante pendant la nuit, & de jour tranſparente & de couleur de ſang, ou même comme une poudre. D'autres aſſurent qu'elle eſt extrêmement péſante, & elle doit être telle en effet, vû les parties dont elle eſt compoſée; car on a vû ci-devant qu'elle eſt faite d'un Mercure ani-

mé, parfaitement épuré, & d'un or vivant; ce que je vais examiner un peu plus au long.

Il eſt d'abord fait mention de Mercure, ſur quoi il eſt bon d'obſerver que c'eſt un ancien Proverbe, *que le Mercure contient tout ce que le Sage peut deſirer.* Lorſqu'on demande aux Philoſophes quel eſt le Mercure dont ils veulent parler, & l'endroit où l'on peut le trouver; ils répondent d'une maniere ſi obſcure & ſi embrouillée qu'on ne ſçait à quoi s'en tenir. Ceux qui ont eu aſſez de patience pour concilier ces Philoſophes enſemble, & pour ſuivre la nature dans les différentes routes qu'elle tient, ont découvert les vérités ſuivantes, que je réduirai pour éviter toute prolixité aux axiômes ſuivans.

1. L'unique but de ceux qui cherchent la Pierre Philoſophale, eſt de faire de l'or, & de multiplier celui qu'ils ont déja. 2. Toute augmentation & génération d'une eſpéce ſe fait par une eſpéce ſem-

blable; un Lion engendre un Lion, & non un Éléphant; un Homme un Homme & non un Ours &c; l'orge ne produit point du froment, ni celui-ci de la navette. 3. Toute choſe ſuſceptible d'augmentation, doit avoir ſa propre ſemence; & chaque ſemence une matrice qui lui ſoit propre, à moins qu'on ne veuille qu'elle perde ſes propriétés, & qu'il n'en réſulte une production entiérement contraire à ſa nature. Sur ce principe, il n'eſt point de Laboureur aſſez ſtupide pour ſemer du grain ſur du marbre, ou de l'orge dans un marais; il commence au contraire par préparer ſon champ, après quoi il y ſéme le grain qu'il veut recueillir. Ne regarderoit-on pas comme fou celui qui ayant ſemé de la graine de Pavot, s'attendroit à recueillir du froment? 4. Une ſemence ne ſauroit produire du fruit qu'elle ne ſoit entiere & ſaine; ſes parties externes & internes ont enſuite beſoin d'être relâchées à l'aide d'une hu-

midité convenable & de devenir fluides ; il faut de plus une chaleur convenable pour mettre cette ſolution en mouvement ; il faut auſſi que l'air en approche autant qu'il eſt néceſſaire pour empêcher que la chaleur ne s'étouffe, & que la ſolution & la circulation des fluides ne ſoit interrompue. Delà vient que le bled ne ſauroit croître dans un terrain ſec, ni l'orge fleurir pendant l'Hyver ; on ne doit point non plus attendre du fruit ſous terre ni dans la machine Pneumatique. 5. L'humidité qui nourrit la ſemence ne lui donne aucune qualité particuliere, mais elle en reçoit d'elle ; & cette humidité doit contenir en elle-même les principes matériels dont la ſemence eſt compoſée, ſavoir une ſubſtance graſſe & nitreuſe : Delà vient que l'eau ſalée, vitriolique ou alumineuſe fait mourir les plantes. 6. Les ſemences des régnes animal & végétal, ne donnent jamais les fruits d'une autre ; l'Avoine, par exem-

ple, ne produit jamais un Lapin; ni la ſemence d'un Renard un Poirier. Et comme ces deux régnes ont chacun leur ſemence, leur matrice, leur maniere de croître & de vivre particuliere, & qu'aucun ne peut être produit d'une eſpéce différente de la ſienne, de même le régne minéral eſt-il tout-à-fait différent. Lors donc qu'en parlant de ce dernier, on fait mention de ſemence, de vie, de mort, de naiſſance, d'accroiſſement, de matrice, d'humidité, de chaleur, d'air & d'autres choſes ſemblables, cela doit s'entendre relativement à l'eſpéce & à la nature des minéraux dont il s'agit.

Cela ſuppoſé, les Philoſophes Hermétiques qui travaillent à multiplier l'or, doivent avoir 1°. de la ſemence d'or. 2°. Une liqueur convenable; 3°. une matrice commode; & obſerver les regles ſuivantes pour découvrir toutes ces choſes. 1°. L'or relativement à ſes qualités eſt la ſubſtance la plus fixe,

la plus pure & la plus péſante qu'on trouve dans les trois régnes ; relativement à ſa ſubſtance, un corps formé d'un Mercure très-fixe & très-pur, de Soufre & de Sel ; d'où il ſuit que ces principes à l'exception du troiſiéme, ne peuvent être ſéparés ni par art ni par nature.

Comme ſuivant l'ordre de la nature, la ſemence, ainſi qu'on l'a déja dit, doit être de même ſubſtance que ſon fruit ; de même, ſi l'on en croit les vrais Philoſophes, on ne doit point chercher la ſemence de l'or dans les ſubſtances conſomptibles, volatiles, végétables & animales, non plus que dans les matieres ſulphureuſes & arſénicales &c, mais dans l'or même. 2°. Comme l'or meurt dès qu'il eſt fondu, c'eſt-à-dire, devient incapable de croître, à cauſe qu'il n'a qu'autant d'humidité qu'il convient à ſon eſſence, ainſi qu'on l'a déja dit du bled, 3°. Il eſt néceſſaire pour pouvoir le convertir en une ſubſtance animée, de dévélopper

ſon humidité eſſentielle, & de l'augmenter en lui en ajoûtant d'autre tout-à-fait ſemblable. 4°. Cette humidité eſſentielle n'eſt autre que le Mercure fixé par le moyen du Soufre, & enveloppé dans des cellules pierreuſes, ſuivant la premiere régle. 5°. Le menſtrue de l'or n'eſt autre que le Mercure. 6°. On doit chercher ce Mercure dans le régne minéral, à l'excluſion des Végétaux & des animaux, & même l'y trouver.

Comme on peut s'égarer dans une pareille recherche, faute de guide, il eſt bon d'avoir toûjours devant les yeux les axiômes ſuivans que j'ai tirés des vrais Philoſophes. 1°. Notre menſtrue & notre eau, diſent-ils, eſt une liqueur métallique, péſante, luiſante, & ſéche, qui ne mouille jamais les mains. 2°. Notre eau a beaucoup d'affinité avec les métaux, delà vient qu'elle ſe mêle parfaitement avec eux, & ne s'en ſépare qu'avec beaucoup de peine. 3°. Notre eau, après qu'elle

eſt préparée, s'évapore entierement au feu, comme un eſprit volatil, ou bien elle y demeure tout-à-fait fixe. 4°. Notre eau étant mêlée en quantité convenable avec l'or & l'argent, les volatiliſe, & reſiſte avec eux à la violence du feu; & après avoir parcouru toute la nature, nous ne trouvons aucune liqueur qui poſſede les qualités qu'on vient de dire à un ſi haut point que le Mercure ou le vif-argent ordinaire. Nous voici retombés dans la même confuſion qu'auparavant, car tous les Philoſophes rejettent d'un commun accord le Mercure ordinaire, les uns voulant qu'on le cherche dans les corps, je veux dire, dans l'or & l'argent, & les autres dans les élémens, ce qui eſt cauſe qu'une infinité de perſonnes ſe ſont égarées. Voici quelques axiômes qui nous empêcheront de tomber dans le même malheur. 1°. Le célébre Auteur de *l'Arcanum Philoſophiæ Hermeticæ*, confirme l'opinion de *Geber* en ces

termes : » Celui qui regarde le Mer-
» cure ordinaire tel qu'il exiſte dans
» la nature & en ſubſtance, comme
» le vrai menſtrue de l'or, ſe trom-
» pe lui-même & jette les autres
» dans l'erreur : Mais celui qui re-
» jette abſolument le Mercure or-
» dinaire, agit contre la vérité. »
2°. Quiconque a aſſez de capacité pour tirer la ſubſtance la plus pure du Mercure, & pour la guérir de ſa lépre & de ſon hydropiſie, n'eſt pas éloigné de trouver notre Mercure. 3°. Celui qui peut augmenter autant qu'il faut le Soufre interne & inné du Mercure, ne tarde pas à trouver le moyen d'en ſéparer la vraye eau & le vrai menſtrue, le Soufre & le Mercure de l'or des enveloppes qui le couvrent, & de le rendre actif & vivant.

Telle eſt cette liqueur eſtimable à laquelle les Philoſophes ont donné tant de noms, à deſſein de ſurprendre les perſonnes indiſcrettes, & que j'ai appellées dans ma définition, *un Mercure animé & parfai-*

tement *épuré*. Le Lecteur doit me ſavoir d'autant plus gré de ma franchiſe, que je lui fais part d'une découverte qui m'a coûté des peines & des travaux infinis, & que je n'ai acquiſe que par la lecture de plus de quatre cens Auteurs.

Voyons maintenant, ce que les Philoſophes entendent par *Or vivant*. L'or commun, ainſi que je l'ai déja dit, eſt entierement paſſif & comme mort, outre qu'il eſt mêlé avec beaucoup d'impuretés étrangeres, & avec différentes choſes que les Artiſtes y ont ajoûtées en le travaillant, & qui en diminuent la beauté & la valeur. Delà vient que les Philoſophes rejettent l'or commun, & qu'ils cherchent à le purifier de tout alliage au moyen de l'Antimoine, ou des ſolutions, des précipitations, des cimentations, &c. qu'ils employent, après quoi ils le regardent comme la matiere immédiate dont on doit tirer le Soufre Philoſophique, avant que de pouvoir trouver la *Pierre* ou la

vraye ſemence d'or. Pour cet effet ils prennent un gros d'or purifié, & réduit en poudre, & le mêlant avec trois gros du Mercure Philoſophique dont on vient de parler, ils en compoſent une Amalgame extrêmement mol, je veux dire, une maſſe qui ſe laiſſe manier comme du beurre. Ils mettent cette maſſe dans une phiole de verre proportionnée, appellée *l'Oeuf Philoſophique* externe, lequel ſert effectivement au même uſage que la coque d'un œuf véritable; ils ferment enſuite la phiole de façon que l'air n'y puiſſe entrer; après quoi ils l'enferment dans un fourneau ſpacieux, & lui donnent pendant neuf mois la chaleur néceſſaire; au moyen de quoi l'or & le Mercure ſe volatiliſent, & ſe réduiſent, comme diſent les Philoſophes à leur *premiere matiere*. Les couleurs que ces ſubſtances prennent durant ce temps-là ſont ſi étonnantes, & cette copulation du Mercure & de l'or eſt accompagnée de tant de différentes

circonſtances, que les Philoſophes eux-mêmes ne ſavent comment les décrire ; mais à la fin l'or prend le deſſus & s'unit avec le Mercure, de façon qu'on ne peut plus l'en ſéparer. C'eſt-là la premiere révolution : mais il s'en faut de beaucoup que la Pierre ſoit faite. Le Soufre Philoſophique ſe forme le premier ; mais il ne ſert à autre choſe qu'à animer l'or, & à lui procurer beaucoup de ſang & de ſemence ; car ce Soufre étant mêlé avec l'or, c'eſt alors qu'il reçoit le Mercure Philoſophique : on le fait cuire de nouveau pendant ſept à neuf mois, au bout duquel temps on obtient cette Pierre Philoſophale ſi eſtimée, ou la vraye ſemence de l'or, laquelle ſe multiplie à l'infini. Voici maintenant le terrain que demande cette ſemence.

Un terrain pour être propre aux Végétaux, doit contenir une ſuffiſante quantité d'eau & de terre graſſe, ſaline & poreuſe, & cette eau, ce ſel & cette graiſſe, ſe con-

vertiſſent en bled là où l'on ſéme du bled, en froment où l'on ſéme du froment, &c. Ces mêmes principes ont une odeur agréable dans la Roſe, la Giroflée, l'Aſpic & le Narciſſe, & une odeur très-fétide dans la Juſquiame, l'Opium & *l'Aſſa-Fœtida;* en un mot, l'eau & la terre prennent la nature & les qualités des ſemences qu'on jette dans ſon ſein. De même les Phyloſophes ont leurs ſols particuliers pour leur ſemence d'or, dont la bonté eſt auſſi ſujette à varier que celle des terrains ordinaires; car tantôt c'eſt l'eau qui manque, tantôt la graiſſe & le ſel; les uns ſont trop ſablonneux, les autres trop pierreux, ainſi du reſte. Mais ils ont proprement ſix ſols qui ont chacun leur nature & leur mérite différent; ſavoir le Mercure, l'Argent, l'Étain, le Plomb, l'Antimoine & le Fer, qui eſt le pire de tous.

Chacun de ces métaux contient une certaine quantité d'humidité minérale, c'eſt-à-dire,

le Mercure, de graiſſe minérale, ou de Soufre métallique ; & ces ſubſtances ſont mêlées avec une plus ou moins grande quantité de matiere inflammable, terreſtre, pierreuſe ou vitrée. Delà dépend le mérite de chaque ſol métallique ; & c'eſt ce qui fait que quelques-uns, comme l'Étain, le Plomb, le Cuivre & le Fer ont beſoin d'être préparés & purifiés, ſi l'on veut que la ſemence d'or produiſe dans ſon temps une moiſſon abondante.

Au reſte, comme dans ce qu'on appelle projection, un grain de Pierre Philoſophale venant à fermenter, à ſe multiplier, tombe ſur mille ou dix mille parties de métal fondu, de même le Mercure & le Soufre des Métaux nourrit & fait croître la ſemence, en même temps que celle-ci leur fait acquérir la nature de l'or : mais tout ceci arrive dans un inſtant 1°. à cauſe que cette ſemence métallique eſt extrêmement pure, active & pénétrante ; 2°. à cauſe qu'elle n'eſt point or-

ganisée, mais composée de parties homogénes ; 3°. à cause que le tout se fait au feu, dont l'action est beaucoup plus prompte & plus vive que celle de l'air & de l'eau. On peut même par ce moyen préparer une semence d'argent, qui convertisse les corps susdits en sa propre nature. Enfin, on observera, que la méthode dont on vient de parler, est appellée par les Philosophes *Méthode séche ;* ils en ont une *humide*, mais qu'ils tiennent si secrette, qu'on ne peut s'en instruire par leurs écrits, aussi n'en dirai-je rien. Il me suffit pour le présent d'avoir appris au Lecteur ce que c'est que la Pierre Philosophale, & de l'avoir mis à même de s'assurer par lui-même de la possibilité de son existence & de la certitude de ses effets.

D'où vient que si peu de personnes l'ont découverte.

Voyons maintenant d'où vient que si peu de personnes ont découvert la Pierre Philosophale. Il faut pour acquérir la connoissance d'un Art ou d'une Science. 1°. Un maî-

re expérimenté, & qui agiſſe de
onne foi. 2°. Une longueur de
emps convenable. 3°. Une certai-
e diſpoſition de corps & d'eſprit.
°. Un travail prudent & aſſidu.
°. Des matériaux & des inſtru-
iens convenables. 6°. Un lieu
ommode. Il ſuffit que l'une ou
autre de ces circonſtances man-
ue, pour nous empêcher d'ex-
eller dans l'Art auquel nous nous
ommes adonnés.

Appliquons ce que je viens de
ire, au ſujet dont il s'agit. Il n'eſt
oint d'Art qui demande plus de
onnoiſſance & d'habileté que l'Art
Hermétique ; mais où trouver un
aître aſſez ſavant & aſſez honnête
omme pour nous aider dans nos
echerches ? Nous avons il eſt vrai
ſſez de livres, mais de quel ſecours
euvent-ils nous être ? En premier
eu, ils ſont extrêmement obſcurs,
z d'ailleurs il eſt rare qu'un Ar-
ſte ſe faſſe connoître par ſes écrits.
Mais la principale raiſon qui em-
êche qu'on ait des maîtres pour

l'Art Hermétique, c'eſt qu'on ne ſauroit ſe donner pour *Adepte* ſans courir riſque de perdre ſa liberté & ſa vie. On ne peut lire le ſort du fameux *Philalethe*, ſans s'étonner de la méchanceté des hommes ; bien plus, il ſuffit qu'un homme ſe mêle de Chymie, pour s'attirer mille perſécutions les unes plus cruelles que les autres. Au défaut de maîtres vivans, les amateurs de l'Art conſultent les morts ; mais ſans aucun ſuccès, vû qu'ils n'ont point l'intelligence néceſſaire pour en profiter. Car un diſciple *Hermétique* doit en premier lieu, être un bon Théologien, pour pouvoir ſe conduire envers Dieu & ſon prochain, d'une maniere à attirer ſur lui la bénédiction du Ciel. Il doit en ſecond lieu être parfaitement verſé dans la Morale, pour pouvoir renoncer à toute paſſion particuliere, & ne point ſe livrer aveuglément à tous ſes deſirs. Il doit enfin être bon Naturaliſte, & poſſéder à fond toutes les différentes parties de la

nyſique, connoître la compoſi-
on, les eſpéces, & les vertus de
us les corps, pour ne point en-
eprendre un travail infructueux;
être parfaitement verſé dans tout
: qui concerne la Chymie. On voit
ır ce caractére, qu'il n'eſt pas
onné à tout le monde de réuſſir
ans la Chymie, & qu'il s'en faut
eaucoup que tous ceux qui s'en
êlent ayent les qualités néceſſai-
s pour ſe diſtinguer.

On peut ajoûter à ce que je viens
e dire, que ceux qui s'adonnent
cet Art, n'y employent pas ordi-
airement tout le temps qu'il fau-
roit, la plûpart ſe croyant ſuffi-
mment inſtruits pour avoir par-
ouru un ou deux Auteurs; & com-
ne ils l'ont appris à la hâte, ils en-
reprennent le grand œuvre avec
ı même précipitation, d'où naiſ-
ent une infinité d'abſurdités qui les
xpoſent au mépris de tout le mon-
e. D'ailleurs ces ſortes de perſon-
es ont ſouvent aſſez bonne opi-
ion d'elles-mêmes, pour croire en-

tendre les Auteurs qui en ont écrit; malgré les contrariétés & les obscurités dont ils sont pleins, quoiqu'on ait souvent bien de la peine à comprendre ceux qui passent pour être les plus intelligibles. Je ne dirai rien ici de l'ignorance où l'on est, tant à l'égard de la matiere qu'on doit employer, que du régime qu'elle demande & du lieu où l'on doit opérer. Lorsque je fais attention à tout cela je croirois volontiers qu'il y a un esprit de vertige répandu parmi les chercheurs de la Pierre Philosophale, qui les induit dans un temps à choisir l'Antimoine, dans un autre le Nitre, ou telle autre chose semblable pour la matiere de cette Pierre; afin qu'ils la cherchent toûjours avec la même ardeur, & qu'après être parvenus au plus haut comble de leurs espérances, ils connoissent à la fin le néant de leur projet en les voyant renversées sans ressource. C'est-là la troisiéme chose que je me propose d'examiner. Ceux qui cultivent

vent l'Art Hermétique ſur des prin-
cipes oppoſés à ceux des vrais Phi-
oſophes, étoient autrefois appel-
és Sophiſtes, mais on les déſigne
ujourd'hui par le nom d'*Alchymi-
ſtes.*

Quelques Alchymiſtes ayant ob-
ſervé que le Mercure n'eſt point
un fluide ordinaire, & qu'il con-
ient quelque principe caché, ont
cherché à le fixer & à le convertir
ur le champ en or & en argent.
Mais qu'ils ont été ſurpris lorſqu'ils
ont vû ce Minéral ſe mocquer de
eurs vains efforts, briſer les vaiſ-
eaux dans leſquels ils l'avoient en-
ermé, & ſe diſſiper entierement en
umée. Il eſt vrai que lorſqu'on le
raite plus doucement, il perd ſa
luidité, & ſe convertit en poudre;
nais il reprend bien-tôt ſa forme
ordinaire, & redevient Mercure
comme auparavant.

Subſtances dans leſquelles on a cherché la Pierre Philoſophale.

D'autres perſuadés avec les Phi-
oſophes que le Mercure n'eſt bon
rien tant qu'il conſerve ſes impu-

retés & sa crudité, ont voulu le purifier avec du Sel, du Vinaigre, de la Lie, & autres choses semblables; ils l'ont aussi mêlé avec du Sel, du Nitre, du Sel Ammoniac & du Soufre; & l'ont sublimé jusqu'à dix ou vingt fois pour le moins: mais lorsqu'ils ont voulu le ressusciter, ils l'ont trouvé couvert d'une lépre qui a rendu tous leurs soins infructueux.

D'autres plus éclairés, s'étant apperçus que les Sels sont incapables de pénétrer les substances métalliques, & par conséquent de purifier radicalement le Mercure, ni encore moins d'y ajoûter le Soufre dont il a besoin; se sont jettés sur les métaux, & les ont mêlés, amalgamés, distillés, sublimés, cuits & calcinés avec le Mercure, mais sans venir à bout de leur dessein. Après avoir ainsi tourmenté le Mercure sans succès, & sans pouvoir venir à bout de le fixer, ils ont eu recours aux métaux, & ont

eſſayé de tirer une ſubſtance mercurielle & un Mercure fluide de l'or, de l'Argent, du Plomb, de l'Étain & du Fer, mais leur entrepriſe n'a pas eu une meilleure réuſſite.

Ils ont crû enſuite qu'ils y réuſſiroient mieux par le moyen de l'ame ou du ſoufre d'or qui ſe trouve dans les autres métaux, & là-deſſus ils les ont cimentés, calcinés & diſſous avec l'eau forte, l'eau Régale, & l'huile de Vitriol; ils ont auſſi cherché à les volatiliſer avec des eſprits acides & urineux, & d'en tirer des extraits avec les *Aceta radicata* & autres choſes ſemblables. Ils ſe ſont auſſi rompu la tête au ſujet du *Manteau d'écarlate de Baſile Valentin*, comme ils l'appellent, mais tous leurs projets ſe ſont évanouis en fumée, & de pluſieurs milliers de Chymiſtes qui s'en ſont mêlés, il n'y en a pas un qui y ait réuſſi. Eſt-il poſſible en effet, que l'or & l'argent ſe dépouillent de leur eſſence, & que les autres métaux don-

nent ce qu'ils n'ont pas ? Cette folle idée a fait naître ces procédés particuliers qui ont ſi ſouvent ruiné ceux qui s'en ſont mêlés.

Au reſte, nos Sophiſtes ayant oui dire aux Philoſophes que leur or & leur argent ſont animés, qu'ils conſervent leur *eſprit*, & qu'ils n'ont jamais été en fuſion ; ils ſont deſcendus dans les mines pour en tirer leur miniere, & ſe ſont ſervis de mille différentes ſortes de filets pour attrapper l'oiſeau d'*Hermes* ; ils ont même employé pluſieurs procédés très-dangereux dont ils n'ont retiré qu'un arſenic ſublimé, une eau ſulphureuſe, ou même une poudre ſaline ; & lorſqu'ils ont crû être au bout de leur projet, ils ont vû à leur grand chagrin qu'il étoit entierement évanoui. S'étant apperçus enſuite que les métaux ſont étroitement enveloppés dans leurs mines, ils ont eu recours aux Sels & aux Minéraux, s'imaginant qu'ils y trouveroient le Soufre & le Mer-

cure d'or : moins ils ont vû avec étonnement que l'Arſenic, l'Antimoine & le Mercure affectoient leurs opérateurs, & leur donnoient des maladies au lieu d'or. Comme le Sel ordinaire fait l'office d'un excellent baume de vie dans le Corps humain, ils l'ont crû propre pour la Pierre Philoſophale ; & comme le Nitre a une force extraordinaire dans les mélanges ſulphureux, ſurtout dans la poudre à Canon, ils ſe ſont imaginés qu'il leur ouvriroit la porte de la Nature. Ils ſe ſont encore ſervis du Vitriol, dans l'eſpérance d'y trouver ce Soufre & ce Mercure d'or qu'ils cherchoient avec tant d'ardeur, ne pouvant comprendre qu'un minéral auſſi propre pour teindre leur fût inutile pour cet effet.

Je ne doute point que le Lecteur ne ſoit ſurpris des folies que je viens de rapporter, mais en voici d'autres bien pires. L'homme, diſent-ils, eſt un petit monde en lui-mê-

me, & composé comme le grand de quatre élémens ; & là-dessus ils ont espéré trouver en lui un trésor : mais ne sçachant où ils devoient le chercher, ils se sont attachés à son sang, son poil, son urine, ses excrémens, ses os, sa moëlle, &c.

Helwigh a crû & voulu faire croire aux autres qu'il l'avoit trouvé dans l'essence de la salive, & il l'a désigné sous le nom de *visaliena testæ*, l'Anagrame de *l'essentia salivæ*. Quelques-uns assurent que la terre est la matrice qui reçoit les influences du Ciel, & par conséquent qu'on y trouve l'esprit universel, ou l'ame du monde, *l'Archæus* en forme de *coagulum*. Ils ont donc tiré des bols des terres glaisses des champs qui n'avoient jamais été défrichés, & les ont exposées plusieurs mois aux rayons du Soleil, de la Lune & des Étoiles ; ils les ont ensuite lessivées ou distillées, & en ont tiré leur Nitre ou Salpêtre d'Hollande.

D'autres ont cherché ces trésors

dans l'air, & ſe ſont ſervis de Sels calcinés pour tirer de la roſée, de la grêle, de la neige, de la pluye de Mars & des rayons du Soleil, cet eſprit du Monde ſi vanté : mais tout cela n'a ſervi à rien. Les Artiſtes en ont tiré des huiles, du ſel, de l'eau & de la terre, ſans pouvoir en faire aucun uſage.

Ce ſont-là les grandes folies, & je pourrois en citer une infinité d'autres moins conſidérables, mais il eſt temps de finir.

On répond à quelques queſtions.

Il me reſte maintenant à répondre aux trois queſtions ſuivantes. On demande 1°. S'il convient à tout le monde de ſe mêler de l'Art Hermétique ? 2°. Quelles ſont les qualités que doivent avoir ceux qui y veulent réuſſir ? 3°. A quoi l'on peut reconnoître ceux qui prétendent y exceller, ou qui veulent le montrer ? Quant à la premiere queſtion, je tiens abſolument pour la négative ; car bien qu'on ſoit aſſuré que les vrais principes de la

Pierre Philoſophale réſident dans le Mercure & l'or, il ne laiſſe pas d'y avoir encore pluſieurs difficultés à ſurmonter : Du moins, les Philoſophes nous aſſurent que perſonne n'a encore indiqué clairement la vraye préparation du Mercure ; & qui plus eſt, qu'on ne peut l'enſeigner ſans encourir le courroux du Ciel ; & que ſuppoſé qu'on vienne à la découvrir, ce ne peut être que par inſpiration ou par le ſecours d'un Adepte ſous le ſceau d'un ſecret inviolable. Il ne ſuffit même pas d'obtenir ce Mercure Philoſophique, il faut encore ſavoir quel fourneau employer, le poids de l'or fixe & volatile, & ſurmonter pluſieurs autres difficultés capables de dégoûter la plûpart de ceux qui s'appliquent à cette recherche, à moins d'avoir la patience de *Pontanus*, ou de ſe promettre une auſſi longue vie que le Tréviſan.

J'ai répondu ci-deſſus à la ſeconde queſtion ; & à l'égard de la

troiſiéme, ſavoir, à quoi l'on peut connoître celui qui poſſede ce ſecret, on pourra lui faire les queſtions ſuivantes; 1°. S'il prépare ſon Magiſtere avec du Mercure ſeul, ou bien avec du Vif-argent & de l'or? S'il en faut plus d'une drachme, ou demi-once au plus? 2°. S'il peut avec un fourneau & une cucurbite calciner, ſublimer, précipiter, diſſoudre & coaguler, ſans être obligé de les ouvrir ni de les changer de place? Si la matiere qui eſt dans le vaiſſeau eſt noire ou blanche? Et ce que ſignifie cette maxime qu'il faut ſavoir faire de l'argent avant de pouvoir faire de l'or. Que s'il répond pertinemment à toutes ces choſes, on peut l'en croire ſur ſa parole, autrement c'eſt un impoſteur. Mais comme il peut avoir appris toutes ces choſes par les Livres, il ne reſte plus qu'à ſavoir s'il eſt pauvre ou riche, car s'il eſt dans le beſoin, on doit être aſſuré qu'il n'eſt point Adepte; &

il fera ſes Expériences à vos dépens, ou il vous dupera avant que vous ayiez eu le temps de vous en appercevoir. Il eſt par conſéquent de la prudence de ſe tenir ſur ſes gardes.

MÉMOIRE

Sur les Sirenes, les Tritons & autres Monſtres Marins, par Thomas Bartholin.

IL parut dans l'Été de 1669 près du Port de Copenhague, une Sirene, laquelle fut vûe d'un grand nombre de perſonnes, qui rapporterent fidélement ce dont elles avoient été témoin, ſans s'accorder cependant ſur la couleur de ſes cheveux, que les unes dirent être rouges & les autres noirs. Elles aſſurerent toutes qu'elle avoit un viſage humain ſans barbe, & une queuë fourchuë, en cela différente de celle dont j'ai donné la diſſection *, & dont je garde encore quelques os : car la queuë de celle-

Sirene vûe dans le Port de Copenhague.

* *Hiſtoriæ rariores.*

ci n'étoit qu'une masse de chair informe, ainsi que je l'ai représentée (*a*), ce qui vient peut-être de la différence de l'âge ou du sexe ; elle tenoit d'ailleurs du Veau-Marin. La différence apparente de leurs cheveux, dépend vraisemblablement de la différente situation de leur corps, & de la différente incidence des rayons solaires.

Les Animaux Marins sont très-nombreux & extrêmement variés.

Comme la Mer a infiniment plus d'étendue que la Terre, aussi renferme-t'elle un plus grand nombre d'habitans de différente espéce que celle-ci, d'où il suit que les animaux aquatiques doivent être infiniment plus variés, & ressembler souvent à des choses tout-à-fait différentes ; aussi en voit-on qui ressemblent aux corps célestes, & qu'on appelle à cause de cela des *Lunes* ou des *Étoiles*.

On rencontre vers l'Équateur des Poissons volans qui s'élancent dans l'air & viennent retomber dans les

(*a*) Cent. 2. Hist. 11.

Vaiſſeaux : on trouve auſſi dans la Mer des Faucons & des Hirondelles, & une infinité d'arbres & d'arbriſſeaux qui tirent leurs noms des Plantes dont elles imitent la figure, comme des *Orties*, & des *Paſtenaques* : d'autres reſſemblent à certaines choſes artificielles, par exemple à des roues, à des épées, à des ſcies, à des aiguilles, &c. La Mer produit encore des animaux analogues aux Lions, aux Vaches, aux Chevaux, aux Chiens, aux Rhinoceros, aux Loups, aux Bœufs & aux Veaux : pourquoi donc n'en produiroit-elle point de ſemblables à l'homme ? Ne voit-on pas ſur terre des Animaux qui nous reſſemblent par leur figure & leurs geſtes, comme des Singes & des Sauvages, & une infinité d'autres dont il eſt parlé dans les Relations des Voyageurs ? Ceux qui ont oui parler de l'*Ourang ou tang* qu'on envoya d'*Angola* à Fréderic-Henri Prince d'Orange, dont *Tulpius* (*b*) a don-

(*b*) Liv. 3. obſ. 56. pag. 275.

né la figure & la deſcription ; & de cette femme ſauvage dont parle *Bontius* (*c*), qui ſe cachoit le viſage avec les mains, qui pleuroit, ſoupiroit, & imitoit pluſieurs autres actions humaines, à l'exception de la parole, ne ſeront point ſurpris que l'Océan ſi fertile en prodiges, produiſe la plûpart des Animaux que l'on range ordinairement ſous la Claſſe des Veaux-Marins.

On prouve l'exiſtence des Poiſſons qui ont la figure humaine & qu'on appelle Tritons.

Les Anciens appelloient les Poiſſons qui ont la figure humaine des *Tritons*. (*d*) *Alexander ab Alexandro* (*e*) aſſure qu'on en a vû un en Eſpagne & en Épire ; & *Schottus* (*f*) en cite un grand nombre d'autres, dont il eſt parlé dans différens Auteurs. (*g*) *Geſner* (*h*) nous a donné

(*c*) *Lib.* 5. *hiſtor. Inor. medic. cap.* 32.
(*d*) Pline. l. 7. Pauſan. liv. 9.
(*e*) *Lib.* 3. *Gen. D. cap.* 8.
(*f*) *Phyſica Curioſa. lib.* 3. *cap.* 3. § 362. *& ſeq.*
(*g*) Majol. dier. canic. colloq. 9. p. 349. Nierenberg *lib.* 5. *hiſt. nat. cap.* 14. *Scalig. Exerc.* 326. §. IV.
(*h*) *Hiſt. animal. marin. ord.* 12. *de cetis. f.* 174.

là description d'un Triton, qu'il appelle un Moine marin, à cause qu'il en avoit la ressemblance, aussi bien que d'un autre qui avoit une mître d'évêque. Mais les Auteurs ne s'accordent point dans la description qu'ils en donnent, les uns leur donnant une queue de Poisson, & les autres des pieds humains. Tel étoit celui que les Conseillers de Dannemarc rencontrerent en 1619 en revenant de Norvege à Copenhague. Il ressembloit parfaitement à un homme, il avoit des pieds & une longue barbe, & portoit une botte d'herbe sous le bras ; mais comme on l'eut pris à l'aide d'un morceau de jambon attaché à une ligne, il menaça l'équipage, à ce que rapporte Jean-Philippe Abelinus (*i*), de couler le vaisseau à fond, si on ne le lâchoit, ce qui fut cause qu'on lui permit de se replonger dans la Mer. La parole dont ce Monstre étoit doué, & les prédictions qu'il

(*i*) Théatr. Europ. Tom. 1. f. m. 321.

fit à l'équipage, donnent lieu de croire que c'étoit plutôt un Démon qu'un véritable *Triton*.

Poiſſons qui reſſemblent à la femme appellez *Sirenes*, & certitnde de leur exiſtence.

On appelle les Poiſſons qui tiennent de la femme des *Sirenes*, & on ne doit pas croire que ce qu'on en dit ſoit tout-à-fait fabuleux, quoique ce qu'on rapporte de leur chant ne mérite aucune croyance. *Alexander ab Alexandro* (*k*) & *Schottus* (*l*) parlent d'une *Sirene* qui fut vûe par *Theodore Gaza* ſur les Côtes du Peloponneſe ; le ſecond diſtingue les *Nereïdes* des *Sirenes*, & ne met au rang des premieres que celles qui ont des pieds humains, comme celle dont *Johnſton* (*m*) nous a donné la deſcription. On prit en 1403 dans un Lac d'Hollande une Sirene que la Mer y avoit jettée ; elle ſe laiſſa habiller, elle mangea du Pain & but du Lait & apprit à filer, mais on ne put jamais venir

(*k*) *Lib.* 3. *Gen. D. cap* 8.
(*l*) L. A. c. 4. p. 466.
(*m*) Thaumatograph. claſſ. 10. *cap.* 5. §. 9.

à bout de la faire parler : celle qu'on prit en Dannemarc, & qui ſuivant Bartholin, (*n*) filoit, parloit & prédiſoit l'avenir, étoit vraiſemblablement un Démon. On trouve des *Sirenes* dont l'extrémité inférieure eſt terminée par une queue, & qui reſſemblent par le haut en tout ou en partie à une femme. Telle étoit celle que le Capitaine *Smith* apperçut en 1614 dans la nouvelle Angleterre, & dont *J. Louis Godofredus* (*o*) & *George Stengelius*, nous ont donné l'Hiſtoire (*p*). Ce Capitaine ſe promenant à une longueur de pique de la Mer apperçut une fort belle Sirene qui venoit à lui en nageant : elle avoit les yeux, le nez, les oreilles, les joues, la bouche, le cou, le front, en un mot tout l'air d'une jeune femme extrêmement belle ; des cheveux d'un

(*n*) Cent 2. hiſt. rar. 11. p. 185.

(*o*) *Hiſ. antipodum. part.* 1. *f.* 121. 193.

[*p*] *Tract. de Monſtris. Cap.* 2. §. 8. *p. m.* 58.

bleu d'azur lui flotoient sur les épaules, mais du nombril en bas elle ne différoit en rien d'un Poisson. Quelques Auteurs nous dépeignent cependant les Sirenes d'une maniere un peu différente, & ne les font pas aussi exactement semblables aux femmes par le haut. *Bartholin* (*q*) rapporte sur la foi de *Bernardin Gennarus* (*r*), que dans la Riviere de *Cuama* près du Cap de Bonne Espérance, on trouve des Sirenes qui du milieu du corps en haut ont une figure humaine, la tête ronde & immédiatement attachée à la poitrine, sans cou, & exactement semblables aux femmes par leurs oreilles, leurs yeux, leurs levres & leurs dents, & que lorsqu'on presse leurs mamelles il en sort du Lait. *Kircher* (*s*) rapporte qu'en certains temps de l'année on pêche dans les Mers Orientales des

(*q*) L. A. p. 189.
(*r*) *Lib.* 1. *cap.* 9.
(*s*) *Ars magnet. Lib.* 3. *Part.* 6. *cap.* 2. *§.* 6. *Edit. Rom.*

Poiſſons qui ont la figure humaine ; & ſi l'on en croit *Didacus Bobadilla*, on en prend auſſi aux *Vaſſayas* & aux environs des Philippines, que les Eſpagnols appellent *Pêche Muger*, & les habitans *Duyon*. Il les dépeint avec une tête ronde & conigue au tronc, avec un nez différent du nôtre, entierement ſemblables aux femmes, quant aux autres parties, la poitrine couverte d'une peau extrêmement blanche, avec les mamelles fermes comme celles les jeunes femmes, & des bras propres à nager, mais ſans avant-bras, ni mains, ni jointures.

Le Triton dont *Monconnys* (*t*) dit avoir vû la peau à *Torre*, Ville ſituée ſur la Côte de la Mer rouge, eſt exactement conforme aux deſcriptions précédentes ; voici comme il en parle. « Ces Tritons ſont » de la groſſeur d'un Chameau, & » on les prend dans la Mer rouge. » Ils ont la tête d'un Bœuf, la queue

Peau d'un Triton conſervée à *Torre*.

[*t*] Voyag. d'Egypt. Tom. I. p. 252.

» d'un Poiſſon, & la partie ſupé-
» rieure du corps comme celle d'un
» homme ou plûtôt d'une femme,
» car ils ont les deux ſexes. Ils ont
» la poitrine, les bras & les mains
» comme un homme, à la réſerve
» que leurs doigts ſont faits comme
» une patte d'Oye, ou l'aîle d'une
» Chauveſouris, à ce que diſent
» ceux qui en ont vû; mais j'ai vû
» moi-même une de ces mains dont
» les doigts étoient ſéparés les uns
» des autres.» Ce même Auteur dit avoir vû dans le même endroit une peau de Sirene de dix pieds de long, beaucoup plus épaiſſe que le cuir d'un bufle, & plus dure que du bois, dont on fait des boucliers à l'épreuve du mouſquet & des ſemelles de ſouliers qui durent trois ans.

Autre Peau dans le même endroit.

Chriſtophle Furerus de Heimendorf (*u*) vit en 1565 dans la même Ville la peau d'une Sirene avec les tétons

[*u*] *Itiner. Terr. Sanctæ.* pag. m. 122.

& le nombril, mais ſans bras ni
ête, & terminée par une queue de
Poiſſon ; à quoi eſt conforme la
Sirene diſſéquée par *Pierre Paw*,
Profeſſeur à Leyde, & dont on
rouve la deſcription dans Bartho-
in. (*w*) On voit dans le tréſor de
'Empereur à Prague, une main de
Sirene, & une autre à Rome dans
e Cabinet de Corvini. *Kircher* nie
a la vérité, que ce Poiſſon ait un
avant-bras & des mains ; mais *Mon-*
onnys (*x*) & *Bartholin* lui don-
nent un rayon & un coude extrê-
nement courts pour pouvoir na-
ger plus aiſément, car ils ont à
peine quatre travers de doigt de
ong, & des épaules fort étroites.
Petrus Petrejus de Eleſunda (*y*) pré-
end qu'on trouve auſſi des Sirenes
dans les Rivieres ; & qu'au-delà
de la Province de *Lucomoria*, qui
eſt ſur les confins de la Moſco-

(w) Cent. 2. hiſt. rar. 11.
(*x*) Voyag. p. 189.
(*y*) Hiſt. Moſcowit. pag. 88.

vie, on pêche dans la Riviere de *Tachni* des Poiſſons tout-à-fait ſemblables aux hommes, à la réſerve de la parole & de la raiſon, & qui ſont très-bons à manger.

MOYEN

e rendre la Parole & l'Ouie aux Muets & aux Sourds, par Pierre de Caſtro. Avec des Obſervations ſur ce ſujet, par Philip. Jac. Sachs de Lewenheimb.

Muets auxquels on a rendu l'uſage de la parole.

ON a vû en Eſpagne un grand nombre de perſonnes de très-onne maiſon, qui étant devenues uettes dès leur enfance, ſoit par n défaut naturel ou par accident, omme par le bruit des Carroſſes, u celui de l'Artillerie, (car ces auſes peuvent rendre un enfant uet,) n'ont pas laiſſé dans la ſuite e prononcer leurs paroles diſtin-tement; & qui ſans être guéries de eur ſurdité, ont été aſſez heureu-es pour recouvrer l'uſage de la arole. De ce nombre ont été le fils u Duc de Savoye, le Marquis de *riego* & celui *del Freſno*, frere du

Connétable de Caſtille, qui étant nez muets, ne laiſſent pas de parler aujourd'hui facilement ſans héſiter, à la réſerve que leur ſurdité continue toûjours. Je pourrois citer pluſieurs autres perſonnes qui ont été guéries de ce défaut par *Emanuel Ramire de Carione*, dont j'ai appris le ſecret, partie dans les entretiens que j'ai eus avec lui, & partie par l'étude & la méditation; & dont je me ſuis toûjours parfaitement bien trouvé (*a*) Cette cure, qu'il a toûjours eu très-grand ſoin de tenir ſecrette, demande beaucoup d'application, de dextérité & de patience; & de *Caſtro* nous aſſure avoir rendu par ce moyen l'ouie & la parole à un enfant de *Vergana* dans la *Biſcaye*, qui étoit ſourd & muet de naiſſance, & cela au bout de deux mois.

Moyen d'effectuer cette cure.

On doit d'abord purger le malade ſelon ſon tempérament, & lui

[*a*] *Petr. à Caſtro in Tract. de Coloſtro. cap. 3. p. 18.*

donner

donner enſuite un Cathartique particulier compoſé avec de l'Ellébore noir, ou bien lui en donner l'extrait en forme de Pilules, ou bien prendre un gros de la racine, & lui en faire boire la décoction. L'Auteur prend trois onces de cette décoction, & y met infuſer durant une nuit deux gros d'Agaric, ajoûtant à la colature deux onces de *Syr. de Epithym.* La tête ayant été purgée une ou deux fois par ce remede, ſelon l'exigence des cas, on la raſera de la largeur de la main à l'endroit de la future coronale, & on l'oindra pluſieurs fois avec le liniment ſuivant. ℞. d'Eau-de-vie, trois onces, de Salpêtre, ou de Nitre purifié, deux dragmes; d'huile d'Amande amere, une once. Faites bouillir le tout enſemble juſqu'à ce que les eſprits du Vin ſoient diſſipés, ajoûtez-y une once d'eau de Nénuphar, mêlez avec une ſpatule & faites-en un liniment dont vous oindrez la tête du malade une fois par jour, ſur-tout lorſ-

qu'il s'ira coucher ; & le matin après lui avoir nettoyé tous les conduits du cerveau, comme les oreilles, le nez & le palais, & lui avoir fait mâcher un grain de Maſtic, ou un morceau de Régliſſe, ou ce qui vaut mieux, une paſtille de Jus de Régliſſe, de Maſtic, d'Ambre & de Muſc, & l'avoir peigné pluſieurs fois avec un peigne d'yvoire, & lui avoir bien lavé le viſage, on lui parlera à l'endroit du crâne qu'on a raſé ; & on ſera ſurpris de voir que les muets & les ſourds entendent la voix diſtinctement, bien que leurs oreilles ſoient abſolument bouchées. Au cas qu'il ne ſçache point lire, on le fera commencer par l'Alphabet, & on lui en répétera les lettres juſqu'à ce qu'il puiſſe les prononcer de lui-même ; ce qu'on réiterera pendant pluſieurs jours, juſqu'à ce qu'il ſoit en état de paſſer aux mots ; on aura ſoin ſur-tout de lui montrer les différentes choſes qui ſervent au ménage, & de lui en apprendre le nom en même

temps, pour qu'ils lui reſtent dans la mémoire. Il faut encore lui parler très-ſouvent, pour l'accoûtumer à lier ſes mots enſemble. Les quinze premiers jours ne lui ſervent qu'à retenir les noms : mais la choſe lui devient inſenſiblement plus aiſée, & l'on ne peut voir ſans étonnement le deſir qu'il a de proferer de nouveaux mots.

Obſervations ſur ce ſujet.

On eſt généralement perſuadé que les perſonnes muettes de naiſſance ſont auſſi privées de l'ouie ; cependant *Dominique Panarolle* (*b*) a vû un enfant de douze ans qui bien que muet de naiſſance, ne laiſſoit pas d'entendre parfaitement le bruit qu'on faiſoit ; & qui toutes les fois qu'on l'appelloit par derriere, ne manquoit jamais de tourner la tête.

Panarolle attribue cette indiſpoſition à la léſion des nerfs qui ſervent à la parole auſſi-bien qu'à leur mauvaiſe conformation, laquelle

(*b*) Pencecoſt. 4. Obſ. 17. p. 121.

empêchoit le nerf auditif de s'inférer ailleurs que dans l'oreille ; ce qui joint à son étourderie, le mettoit hors d'état de pouvoir rien apprendre. On remarque cependant que la plûpart des personnes muettes sont ordinairement sourdes, ce que les Médecins attribuent.

Causes de la surdité.

1°. A la réunion des branches du nerf de la cinquiéme paire, dont la grosse s'insere ordinairement dans l'oreille, & la petite dans la Langue & le *Larynx* (*c*).

2°. D'autres attribuent ce défaut à un petit conduit cartilagineux, qui aboutit du tympan à la bouche & au palais, & par le moyen duquel l'air passe & repasse librement de la bouche à l'oreille, & de celle-ci à la bouche, sur-tout si ce conduit est naturellement grand (*d*). C'est vraisemblablement à cette conformation que l'on doit attribuer ce que *Beubesius* a raconté à

(*c*) Camerar. Cent. 8. *Memorabil. Med.* §. 82.

(*d*) Vessing. Sytagm. Anat. c. 16.

Paul Marguardus Schlegelius, ſavoir qu'il connoiſſoit une femme ſourde, qui toutes les fois qu'on vouloit lui parler, mettoit le petit bout d'un cornet dans ſa bouche, & prioit ceux avec qui elle avoit affaire de lui parler par l'autre, au moyen de quoi elle entendoit tout ce qu'on lui diſoit. J'ai trouvé ce cas rapporté dans les Manuſcrits *de Schlegelius*, & ſon explication dans *Jerôme Welſelius* (*e*). C'eſt, dit-il, par le moyen de ce canal que le ſon d'un inſtrument à corde qu'on tient entre les dents, & qu'on touche avec les doigts, ſe communique à l'oreille (*f*); & Laz Riviere (*g*) aſſure qu'à l'aide du même conduit, encore que les deux oreilles ſoient bouchées, ſi l'on tient des inſtrumens de Muſique entre les dents, & qu'on les touche avec les doigts, on les entend beaucoup plus diſtinctement qu'à l'ordinaire. De même

[*e*] Epiſagmat. Obſ. 24. p. 16.
[*f*] Camerar. cent. 2. mêm. §. 71.
[*g*] L. 3. prax. c. 1. p. 187.

ſi l'on eſt ſur un grand chemin, & qu'on veuille ouir marcher ceux qui viennent, il ne faut que ficher une épée en terre, & la tenir par la garde avec les dents.

3°. D'autres enfin, prétendent que les muets & les ſourds de naiſſance ne ſont tels qu'à cauſe qu'ils ne peuvent ouir ce que les autres diſent, ni par conſéquent concevoir ni exprimer les mots dont ils ſe ſervent; car les enfans n'apprennent à parler que par le commerce qu'ils ont avec leurs ſemblables; ce qui eſt une opinion pour laquelle *Franc. Mer. Helmont* (*h*) incline beaucoup. Les perſonnes muettes ne ſont pour la plûpart que ſourdes, car elles ont l'uſage de la voix, de la langue & des machoires, & ſi elles ne parlent point, ce n'eſt qu'à cauſe que les organes de l'ouie étant viciés, elles ne peuvent ouir ce que les autres diſent, ni former par conſéquent les ſons dont on ſe

[*h*] *In Aphabet. Natural.*

ſert pour s'exprimer. En effet, *Pierre Pontius*, Moine Bénédictin n'employoit d'autre méthode pour faire parler les muets que celle-ci ; il leur apprenoit d'abord à écrire les noms des différens objets qui s'offroient à leur vûe, après quoi il leur montroit les choſes que déſignoient les caractéres dont ils s'étoient ſervis ; & *François Vallois* (*i*) aſſure que cette méthode avoit tout le ſuccès poſſible.

Principes ſur leſquels cette méthode eſt fondée.

Fran. Mercur. Helmont (*k*) nous a découvert la méthode dont on peut ſe ſervir, pour procurer l'uſage de la parole aux muets & aux ſourds, malgré le ſoin qu'on avoit eu de la tenir ſecrette, & elle eſt fondée ſur les principes ſuivans.

1°. La plûpart des perſonnes ſourdes ont l'eſprit extrêmement pénétrant, de ſorte qu'on ne ſauroit parler devant eux des affaires qui les regardent, qu'ils n'entendent ſur le

[*i*] *In Philoſ. ſacra.* c. 3. p. 57.
[k] L. A. colloq. 1.

champ ce dont il s'agit, de même que s'ils liſoient les paroles dont on ſe ſert, & cela en obſervant le mouvement des lévres de ceux qui parlent, ainſi qu'on le verra par les Hiſtoires ſuivantes.

2°. On leur apprend à lire de même qu'aux autres hommes, ſavoir, en employant d'abord de gros caractéres, & paſſant enſuite aux plus petits & même aux abréviations, qu'ils conçoivent aiſément, quoique certaines choſes ne ſe trouvent expliquées qu'à la fin. De même les perſonnes ſourdes obſervent exactement ceux qui demandent quelque choſe, & acquérant une connoiſſance plus particuliere de leurs langues, de leurs lévres, de leurs joues, de leurs mentons, de leurs gorges, &c. auſſi-bien que des différens mouvemens & changemens qui y arrivent, ils s'en ſervent en guiſe de gros caractéres pour deviner la penſée de ceux qui parlent, & après s'y être bien habitués, ils ſemblent s'attacher à leurs

mouvemens les plus ordinaires, si bien qu'ils parviennent à pénétrer leurs pensées par les premiers commencemens de ces sortes de mouvemens, encore qu'ils n'ayent point encore achevé de s'expliquer, surtout lorsqu'ils s'en sont une fois fait une habitude. On voit donc que les sourds entendent ce qu'on leur dit à l'aide des différens mouvemens de la langue de ceux avec lesquels ils ont à faire, & qu'ils s'en servent comme ils feroient des caractéres pour comprendre leur véritable signification.

3°. *Helmont* prétend que dès qu'ils ont une fois compris les mots qu'on employe pour s'exprimer, ils ne tardent pas à savoir lire, surtout lorsque les lettres ont la même figure que celle qu'ils y ont remarquée lorsque la langue les formoit, & qu'on peut même les accoûtumer à parler, en leur montrant devant un miroir à imiter ces mêmes mouvemens avec leur bouche, &

à les animer à l'aide de leur haleine.

4°. Ce même Auteur prétend (*l*) que cette méthode réuſſit beaucoup mieux dans les Langues Orientales, parce que les Peuples qui s'en ſervent ayant beaucoup plus de feu que les autres, ils parlent avec la bouche plus ouverte, au moyen dequoi il eſt plus aiſé d'obſerver les différens mouvemens de leur Langue; au lieu que les Anglois & les autres Peuples du Nord ouvrent très-peu la bouche, & ne remuent preſque pas les lévres.

Exemples du ſuccès de cette méthode.

Helmont (*m*) dit avoir mis un Muſicien au bout de trois ſemaines, en état de répondre aux demandes qu'il lui faiſoit, en lui parlant lentement & avec la bouche ouverte, de maniere qu'il apprit peu de temps après l'Hébreu de lui-même. Ce qu'*Helmont* avoit fait à l'égard

[*l*] L. A. p. 3.
[*m*] L. A. p. 5.

de l'Hébreu, le Docteur *Wallis* d'*Oxford* vient de l'effectuer depuis quelques années à l'égard de l'Anglois, ayant rendu la parole à des personnes sourdes & muettes, ainsi que le rapporte *Olaus Borrichius* dans une Lettre écrite de Londres à *Bartholin*, & datée du 10 Août 1663. (*n*) « J'ai vû, dit-il, chez le Docteur *Wallis* un jeune Gentilhomme qui étant devenu sourd à l'âge de cinq ans, & muet environ six mois après, avoit passé jusqu'à l'âge de vingt ans sans pouvoir dire un seul mot. Le Docteur *Wallis* s'est chargé de lui rendre la parole, & pour cet effet, il écrit sur un papier les Lettres & les Syllabes, & les répétant lui-même, il fait imiter au jeune homme tous les différens mouvemens qu'il fait lui-même. Ses soins n'ont pas été infructueux, car il a mis son disciple en état de prononcer certaines choses très-dis-

[*n*] Cent. IV. Epist. 92. p. 527.

» tinctement, quoique ſa ſurdité » continue toûjours. » *Monconnys* (*o*) rapporte encore, que s'étant trouvé à *Oxford* au mois de Juin de l'année 1663, il vit chez le Docteur *Wallis* un jeune Gentilhomme ſourd & muet, à qui ce Docteur avoit appris à lire tout comme les autres, avec cette différence qu'il ne prononçoit qu'une Syllabe à la fois; & que c'étoit le ſecond à qui ce Docteur avoit rendu ce ſervice. Le Docteur *Holder* vient de publier une Diſſertation ſur les Lettres, dans laquelle il fait voir comment on peut apprendre à parler aux muets & aux ſourds. On la trouve dans les Tranſactions Philoſophiques de la Société Royale de Londres (*p*).

Les ſourds & les muets apprennent à parler en obſervant le mouvement des lévres de

On a vû des perſonnes ſourdes faire par inſtinct ce que ceux dont on vient de parler ont fait avec le ſecours d'un maître, & qui ſans

[*o*] Voyag. d'Angl. Tom. II. p. 50.
[*p*] P. Num. 47. p. 958.

être guéries de leur surdité ont appris à parler en observant les mouvemens des lévres de ceux qu'ils fréquentoient. *Borellus* (*q*) rapporte qu'un Matelot qui étoit devenu sourd dès l'âge de cinq ans à l'occasion d'une violente maladie, & qui avoit de la peine à parler, ne laissoit pas d'entendre tout ce que les autres disoient, quoiqu'ils ne fissent que marmoter, & répondoit fort juste à toutes les questions qu'on lui faisoit. *Nicolas Tulpius* (*r*) fait aussi mention d'un nommé *Simeon Dietericus* Hollandois, lequel étant devenu sourd pour être tombé de la Tour de *Purmerndan*, ne laissoit pas d'entendre ce qu'on disoit au simple mouvement des lévres de ceux qui parloient, & cela à proportion de la facilité avec laquelle ils remuoient leurs lévres. Un Notaire de *Saltzborn* en *Silesie* étant devenu sourd ensuite de la petite Vé-

ceux qu'ils fréquentent.

[*q*] Cent. IV. Obs. 33.
[*r*] Liv. 4. c. 18.

role, suivit le penchant qu'il avoit pour les Mathématiques, & apprit de lui-même à peindre & à mêler ses couleurs. Il entendoit beaucoup mieux ceux qui chuchetoient que ceux qui parloient à haute voix, & cela en examinant le mouvement de la langue & des lévres des personnes avec lesquelles il s'entretenoit, & répondoit pertinemment aux questions qu'on lui faisoit.

Instrument pour remédier à la surdité.

On a imaginé un excellent instrument pour la commodité de ceux qui ne sont point tout-à-fait sourds; & l'on rapporte que *Jean Baptiste Lallius Nursinus* Jurisconsulte & Poëte, ayant commencé à devenir sourd à l'âge de 40 ans, il remédia efficacement à ce défaut au moyen d'un petit tuyau d'argent qu'il appliquoit à son oreille, & à travers duquel on lui parloit (*f*). Les Espagnols en ont imaginé un pareil qu'ils appellent *Sarbatana*,

[*f*] *Nicii Pinacothec. part.* 1. *imagin.* 73. *p. m.* 181. *Edit. Colon.*

& qu'ils portent avec eux dans le beſoin comme les autres font les lunettes. On prétend qu'il eſt fait en forme d'un entonnoir, dont ils mettent le bout dans leur oreille, de maniere que la plus grande ouverture eſt tournée du côté de celui qui parle.

Inſtrument pour ceux qui *bégayent.*

Le hazard a auſſi fait découvrir un inſtrument très-commode pour ceux qui bégayent; & l'art l'a perfectionné à l'occaſion d'un homme, qui ayant eu une partie de la langue coupée, avoit de la peine à parler diſtinctement. Voici la deſcription qu'en donne *Paré* (*t*): il conſiſte dans un morceau de bois arrondi qu'on place entre les inciſeurs, de maniere qu'il ne déborde point les lévres; & dont on applique la partie inférieure & la plus mince ſur le ligament membraneux, qui eſt ſitué au-deſſous de la langue. Il eſt quelque peu cavé en dedans, & il ſuffit de le bien pla-

[t] *Chirurg. Lib.* 22. *cap.* 5. *f.* 489.

cer dans la bouche pour parler distinctement & d'une maniere à être entendu de tout le monde. Je connois un fort sçavant homme, qui apprit à un jeune Gentilhomme de la Maison de *Falckenhain* en *Silesie*, à parler distinctement au bout de quelques mois ; car ayant observé la nature des Langues Orientales, & combien la diversité des lettres qui les composent, & dont les unes sont gutturales, d'autres labiales, d'autres dentales, & d'autres linguales, est propre à varier les mouvemens des organes de la parole, non-seulement il apprit à son disciple à exécuter ces différens mouvemens, mais il l'y habitua lui-même en dirigeant sa langue & ses lévres, jusqu'à ce qu'il sçut exprimer parfaitement ses mots. Un habitant de *Saumur* en France, ayant perdu la langue par la petite Vérole, ne laissa pas de parler avec beaucoup de facilité ; il est vrai, qu'il avoit peine à prononcer quel-

ques lettres, mais pour celles qui n'ont pas beſoin du mouvement de la langue, & qu'on prononce de la gorge, comme l'A, ou avec les lévres comme le B, il y avoit peu de perſonnes qui les prononçât mieux que lui (*u*). *Jacques Roland* Chirurgien à *Saumur* publia à ce ſujet un Ouvrage intitulé *Agloſſoſtomographia*, ou la bouche qui parle ſans langue, dans lequel il rapporte un cas extraordinaire arrivé dans le *Bas Poitou*, où un homme ayant perdu toute la langue à l'âge de cinq ans par la petite Vérole, ne laiſſoit pas de parler, de cracher, de goûter, de mâcher & d'avaler au grand étonnement de tout le monde.

Des Gaſtriloques & de leurs impoſtures.

On voit des perſonnes qui ſe diſent muettes, & qui reparent ce défaut en parlant du ventre, ce qui leur a fait donner le nom

[*u*] Thom. Bartholin, cent. 2. hiſt. rar. 22.

de *Gaſtriloques* ou de *Ventriloques*. Voici comment le Chevalier *Digby* en parle (*w*). « Les *Ventriloques* » perſuadent aux ignorans qu'ils » ne parlent du ventre que par » l'entremiſe du Démon ; mais ils » ont le ſecret de retenir leur ha- » leine, de façon que leurs paroles » ne ſemblent point venir d'eux, » mais de quelque choſe qui eſt » au-dedans d'eux, de ſorte, que » ceux qui n'y prennent pas garde, » s'imaginent qu'elles viennent de » fort loin. » *Jean Walæus* autrefois Profeſſeur à *Leyde* dit avoir vû un de ces *Gaſtriloques* en France [*x*]. *Franc. Mercurius Helmont* [*y*] prétend que cela ſe fait par le moyen de l'*Epiglotte*, qui eſt ſituée à l'entrée de la Trachée-Artere en guiſe de ſoupape, en ti-

[w] *De Nat. Corp. Tr.* 1. *c.* 28. *p.* 319.

[*x*] Alb. Kyperus, *in Inſtitut. Phyſic. Lib.* 10. *cap* 2. *th.* 12. §. 2.

[*y*] *Alph. Hæbraicum. cap.* 3. *p.* 22.

rant ſon haleine en dedans & fermant la bouche, de maniere que la voix ne puiſſe ſe manifeſter au dehors. C'eſt ce qu'il dit avoir appris de quelques-uns de ces impoſteurs qui ſe mêlent de prophétiſer.

NOUVELLE ESPÉCE DE LAMPE.

Par Jean-Chriſtophle Sturmius.

Planche 2. Fig. 1. 2.

CETTE nouvelle eſpéce de Lampe, eſt compoſée de deux Parties, ſavoir de la Lampe même A, dont le bec B ſert à recevoir la mêche, & d'un petit vaiſſeau C, qui fournit de l'huile à la Lampe, & lui ſert en même temps de couvercle. Ce vaiſſeau eſt fermé par-deſſus & percé au bas de pluſieurs petits trous; on ſoude dans le milieu un tuyau E, DF qui ne s'éleve dans le vaiſſeau que juſqu'au point E, & dont la partie inférieure F, pénétre environ de trois lignes dans le couvercle de la Lampe, lequel eſt percé de quatre grands trous. L'orifice du tuyau doit être exactement paralelle au couver-

fig. 2.

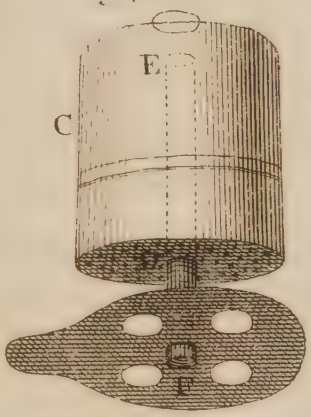


fig. 1.

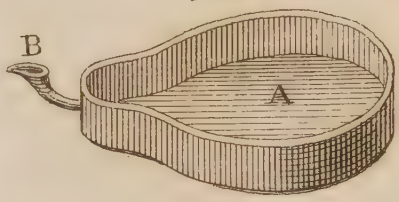


fig. 4.

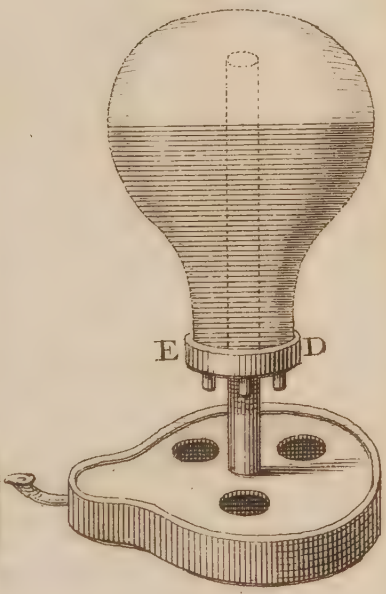
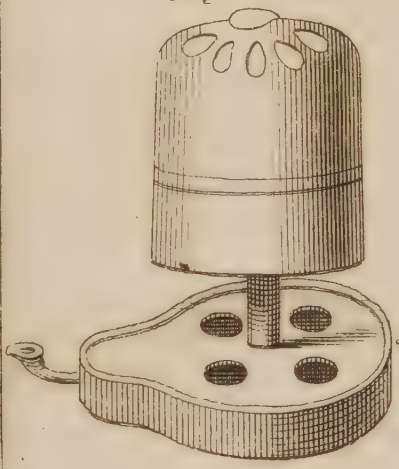


fig. 3.



cle. On verſe l'huile dans le vaiſſeau par l'orifice F, après l'avoir renverſé ſans deſſus deſſous juſqu'à ce qu'il ſoit plein, & le bouchant avec le doigt, on le remet dans ſa premiere ſituation, & on l'arrête avec des crochets, comme on voit dans la Fig. 3. La conſtruction de cette Lampe eſt extrêmement ſimple & a cela de commode.

Obſervations.

1°. Que l'huile ne ſauroit couler par les ouvertures pratiquées au fond D du vaiſſeau, tant qu'on empêche l'air d'y entrer en bouchant l'orifice inférieur avec le doigt.

2°. On n'a pas plutôt retiré le doigt, que l'huile étant chaſſée par petits filets à travers les ouvertures du fond par l'air qui s'inſinue par le tuyau F, s'amaſſe dans la cavité interne de la Lampe, juſqu'à ce qu'elle touche l'orifice F.

3°. Le tuyau étant ainſi bouché par l'huile, l'air n'a plus la liberté de s'inſinuer dans le vaiſſeau, au moyen de quoi l'huile ceſſe de couler, & ſe conſume enſuite inſen-

ſiblement à meſure que la mêche brûle.

4°. Dès que la ſurface de l'huile ne touche plus l'orifice inférieur F du tuyau, l'air ne trouvant plus rien qui l'arrête s'inſinue par les ouvertures du couvercle dans le tuyau, & ſe portant vers le haut du vaiſſeau, en fait deſcendre autant d'huile qu'il faut pour boucher l'ouverture inférieure du tuyau; & cette circulation continue juſqu'à ce que l'huile du vaiſſeau C ſoit entierement conſumée. Cette Lampe a cela de particulier qu'on peut en renouveller l'huile toutes les fois qu'on veut, ſans qu'elle s'éteigne.

5°. Comme il n'entre qu'une petite portion d'air à la fois dans le vaiſſeau à cauſe du peu d'huile qui ſe conſume, & que celle-ci ne deſcend que goutte à goutte, on peut ſe diſpenſer de faire une auſſi grande quantité d'ouvertures, & ſe contenter de trois qui répondent exactement aux trous du couvercle, & diminuer par conſéquent la capa-

ité de la Lampe inférieure. On ourra même ſubſtituer au vaiſſeau upérieur une bouteille de verre u'on ſoudera avec l'anneau DE, & lui donner une groſſeur capable le fournir de l'huile pendant plu- Fig. 4. ieurs mois de ſuite. La Lampe en iera plus propre, & l'on aura le moyen d'obſerver plus aiſément la liminution de la liqueur qu'elle contient.

REMÉDE

Pour l'Atrophie de l'Oeil ; avec des Observations ſur ce ſujet, par Joach. Georg. Elſnerus.

Reméde pour l'Atrophie de l'Oeil.

L'ATROPHIE de l'Œil eſt cauſée par le défaut du ſuc nourricier, ou par la trop grande diſſipation des eſprits. Cette maladie eſt très-rare & très-difficile à guérir, & l'on ne ſçauroit y remédier par les médicamens internes, mais il faut néceſſairement recourir à quelque liqueur ſpécifique, laquelle étant verſée dans cet organe, répare inſenſiblement l'humidité qu'il a perdue. Cette méthode m'a parfaitement réuſſi à l'égard d'un jeune homme qui étoit naturellement ſec, & qui s'étoit attiré une Atrophie par le trop grand uſage des femmes, auſſi-bien que par les provocatifs dont il s'étoit ſervi pour ſeconder

conder ſa paſſion ; car le globe de ſon œil paroiſſoit avoir diminué, outre qu'il étoit affecté d'une ſéchereſſe accompagnée de rougeur & de douleur. Il vint me conſulter ſur ſon mal, & par bonheur pour lui, je m'aviſai de me ſervir d'un Reméde humectant & adouciſſant que j'avois découvert depuis quelques ſemaines en diſſéquant l'œil d'une Bécaſſe ; car ayant enfoncé mon Biſtouri un peu trop avant, j'en fis ſortir l'humeur aqueuſe que je verſai dans mon œil, par où j'appaiſai la douleur & la ſéchereſſe que j'y avois attirée par une lecture trop aſſidue. Je conſeillai donc au malade d'employer le même Reméde, & de ne vivre que de Poulets cuits avec de la Chicorée blanche, mais ſur-tout de s'abſtenir des femmes, auſſi-bien que des Remédes & des alimens capables de l'échauffer. Cette méthode eut tout le ſuccès dont je m'étois flaté ; car ſa vûe ſe fortifia en peu de temps, & ſes yeux recouvrerent la

nourriture qu'ils avoient perdue.

On observera 1°. qu'il n'est pas absolument nécessaire d'employer l'humeur aqueuse de la Bécasse, mais qu'on peut également se servir de celle des autres Animaux, principalement de ceux qui ont la vûe perçante.

2°. Je mets cette composition naturelle au-dessus des liqueurs chimiques les plus rares.

3°. Ceux qui sont à même de recueillir cette humeur des yeux des Animaux, peuvent se flater de posséder un remède admirable pour la maladie dont nous parlons. Il s'agit seulement de la conserver en la mêlant avec des choses capables d'augmenter sa vertu, ou même, si on le juge à propos, avec d'autres spécifiques propres à la rendre plus efficace.

4°. Puisque nous en sommes sur l'article des yeux & des liqueurs propres à guérir leurs maladies, il ne sera pas hors de propos d'examiner si celle dont on a parlé,

peut être de quelque utilité dans les cas où les humeurs de cet organe ſont abſolument viciées & épuiſées. On ne ſauroit douter du rétabliſſement de l'humeur aqueuſe, après les exemples que *Galien* (*d*), *Coiter* (*e*), *Benevenius* (*f*) & *Schenkius* (*g*) en ont rapporté. Puis donc que la nature eſt capable d'effectuer ce rétabliſſement d'elle-même, il s'enſuit qu'elle le procurera encore plus promptement à l'aide de la liqueur dont on a parlé ci-deſſus.

Au reſte, je ne doute pas qu'elle ne puiſſe également ſervir à rétablir l'humeur vitrée, ſur-tout ſi l'on a ſoin de l'appliquer journellement avec une liqueur de même nature; vû que *Duncan Liddel* fameux Médecin, a autrefois rétabli l'humeur vitrée avec du blanc d'œuf, ce qui ne me ſurprend au-

(*d*) L. 1. *de Sympt. Cauſ. cap.* 2.
(*e*) *In Obſ. Anat. Chir.*
(*f*) *Cap.* 74. *de Abd.*
(*g*) *In Obſ. Medicis, Cap.* 22.

cunement, à cauſe que ces deux ſubſtances ſont entierement analogues, & que la derniere poſſede une qualité vulnéraire capable de conſolider les tuniques, & par conſéquent de reproduire l'humeur qui a été diſſipée. *Henri ab Heer* (*h*) dit avoir rétabli ces deux humeurs, je veux dire l'aqueuſe & la vitrée, dans un coq & une jeune femme, avec du ſuc de Reine des Prez cueilli au mois de Mai. Je ne ſaurois dire ſi elle eſt également propre à rétablir l'humeur cryſtalline; car tous ceux qui ſe ſont mêlés juſqu'à préſent de cette cure, paroiſſent douter de ſon ſuccès; à l'exception d'un petit nombre que leur génie & leur travail a mis en état de régénérer toutes les humeurs de l'œil, & de rétablir la vûe dans toute ſa vigueur, en verſant dans cette organe du ſuc d'Éclaire. *Gaſpard Schottus* (*i*) aſſure que l'expérience

(*h*) *Obſ. Spad.* 4.
(*i*) *In tech. Curios Lib.* 11, *mirabil. Miſcellan.*

en a été faite à Prague par un Anglois en préſence du Docteur *Marcus ;* mais il y a plus, *François-Joſeph Burrhi a écrit* il y a environ un an une Lettre à *Thomas Bartholin*, dans laquelle il lui apprend le ſecret de rétablir les humeurs de l'œil après les avoir faites ſortir, l'aſſurant qu'il a éprouvé lui-même la certitude de cette découverte. Voici ce que *Thomas Bartholin* écrit à *Philip. Jac. Sachs à Lewenheimb* dans une Lettre du 30 Septembre 1669. » Je » ne doute point que vous n'ayiez » oui parler du ſecret qu'on a trou- » vé de rétablir toutes les humeurs » de l'œil, mais peut-être l'ignore- » rois-je moi-même, ſi le fameux » *Burrhi* n'avoit eu la bonté de m'en » informer. On l'a éprouvé ſur une » Oye; & quoique la playe fut des » plus profondes, il n'a pas laiſſé » de réuſſir comme on s'en étoit » flatté. » On voit par-là qu'il n'eſt point impoſſible de rétablir l'humeur cryſtalline ; mais je doute qu'on puiſſe y réuſſir lorſqu'elle s'eſt

écoulée par accident; car il ne ſauroit y avoir de playe ſans quelque violence, & dans ce cas il eſt impoſſible que le nerf optique, les fibres qui en ſortent ou les tuniques qui l'enveloppent ne ſoient offenſées, ce qui met le malade hors d'état de recouvrer la vûe, même dans le cas où cette léſion auroit été procurée à deſſein.

MANIERE

De remédier aiſément & à peu de frais à la Gangrene, par Thomas Bartholin, avec des Obſervations ſur ce ſujet, par Philip. Jac. Sachs à Lewenheimb.

Reméde pour la Gangrene.

IL régna dernierement dans ce Pays une eſpéce de Rougeole ſi maligne, qu'une jeune fille qui en fut attaquée, en eût le viſage gangrené & les lévres preſqu'entiérement emportées; mais je vins heureuſement à bout d'y remédier avec de l'eau de Mer dans laquelle j'avois fait bouillir un peu d'Abſinthe, & je me ſuis depuis ſervi de ce Reméde avec le même ſuccès.

Obſervations.

Il n'eſt perſonne qui ignore la variété infinie des Remédes ſimples; la *Grece* avoit les ſiens, & la *Mauritanie* n'en fourniſſoit pas une moindre quantité: mais, comme

dit *Rombæus* (*a*), nous en avons pluſieurs qui étoient tout-à-fait inconnus aux Anciens, & l'on ne ſçauroit croire combien nous en tirons des Indes & des Iſles qui ſont au voiſinage. On a cependant raiſon de préférer ceux de ſon Pays aux autres, car outre qu'ils s'accordent mieux avec notre tempérament, on s'épargne la peine d'aller chercher bien loin ce qu'on trouve chez ſoi en auſſi grande quantité qu'on veut. C'eſt-là du moins le ſentiment de *Libavius* (*b*), & il n'eſt pas le ſeul qui penſe de même, car *Beverovicius* Médecin de *Dort*, a publié à Leyde en 1614 un excellent Traité intitulé, de *Αυταρκεια Bataviæ S. Introductionem ad Medicinam indigenam*, dans lequel il prouve que chaque Peuple a tout ce qui lui eſt néceſſaire, & qu'il n'eſt point de maladie pour laquelle on ne trouve un Reméde chez ſoi. En

[*a*] Epiſt. 28. p. 98.
[*b*] Epiſt. ad Schuitz 44. p. 125 *In eiſtá Hornung.*

effet, la Nature ne faisant rien d'inutile, & ne manquant en rien de tout ce qui est nécessaire, pourquoi auroit-elle traité plus favorablement les Orientaux que tous les autres Peuples de l'Univers. Il faut effectivement convenir que les Remédes du Pays ont bien plus d'efficacité & de rapport à la constitution des Habitans, que ceux qu'on va chercher bien loin, sans compter qu'ils sont moins sujets à être alterés, & qu'on les a à bien moins de frais. *Primerose* (*c*) a pris aussi en main la défense des Remédes simples, & *Pline* (*d*) n'hésite point à préférer les Remédes du Pays aux Exoriques : « La Nature, dit-il, ne » demande que des Remédes faciles » à trouver & tels que la terre les » produit ; mais l'avarice en a fait » imaginer une infinité d'autres qui » ne tirent leur métite que de l'im- » posture de ceux qui en font les

(*c*) *Error. in Medic. L. 4. C. 7.*
(*d*) *L. 24. C. 7. It. L. 22. C. 24.*

» Auteurs, de maniere que l'on tra-
» fique aujourd'hui de la vie des
» hommes comme l'on feroit d'une
» marchandiſe. »

Le fameux *Bartholin* avoit écrit ſur le même ſujet, un Livre intitulé *Medicina Danica inquilinis Remediis proprios morbos ſanans*; mais malheureuſement pour le Public, ce Livre a péri dans l'incendie de 1670. Voici comme il en parle dans ſon Traité *de incend. Bibilioth. p.* 69.
» Je me propoſois d'être utile au
» Peuple plûtôt qu'aux Savans,
» quoique je n'ignoraſſe point que
» les Apoticaires m'en ſçauroient
» mauvais gré. Dieu a créé pour
» chaque maladie des Remédes
» dont il eſt au pouvoir d'un cha-
» cun de ſe ſervir, ſans qu'il ſoit
» beſoin de recourir aux Apoti-
» caires ou aux Médecins, ni de
» faire de grandes dépenſes. J'ai
» guéri moi-même une Paralyſie
» du côté gauche, avec de l'eſprit
» de Malt dans lequel j'avois fait
» bouillir des Roſes de Provins;

» des Pleuréſies épidémiques avec
» une ſimple décoction d'orge ; des
» Scorbuts avec une décoction de
» Creſſon d'eau dans de la vieille
» Biere, & des Hydropiſies avec
» les feuilles les plus tendres du
» Sureau. »

OBSERVATIONS

Et Expériences Chymiques, par Olaus Borrichius.

La vraye Teinture d'Argent n'eſt point bleue. Obſ. 68.

RIEN n'a été plus commun pendant un très-long-temps que la teinture d'argent, cependant ſi l'on examine la choſe avec attention, on ne trouvera rien de plus incertain; car cette couleur bleue qui plaît ſi fort à l'œil n'eſt point naturelle, & ne vient que des ſubſtances qu'on a mêlées avec ce métal, car l'argent le plus pur ne donne rien de tel. Cette erreur provient de ce qu'on a crû juſqu'ici que l'argent après la fulmination, comme on l'appelle, ou après qu'il a reçû ſon éclat dans la coupelle, ne contient plus rien d'impur ni d'hétérogéne, en quoi l'on ſe trompe; car il conſerve toûjours quelques légeres féculences, dont il a peine à ſe

dépouiller après plusieurs fusions réïterées ; mais lorsqu'il en est une fois débarrassé, il ne teint jamais ni en bleu ni en verd l'esprit de Nitre, le sel Ammoniac, l'urine distillée, ni les liqueurs acides ni salées ; & lorsqu'il leur communique quelqu'une de ces couleurs, c'est une preuve qu'il n'est pas bien épuré, car il suffit qu'il contienne quelques grains de Cuivre pour teindre plusieurs onces de liqueur, & tromper par-là les personnes qui ignorent cette circonstance. J'ai chez moi de l'argent purifié par la fulmination qui ne teint jamais les esprits acides & salins en bleu ; on ne doit même pas regarder comme une vraye teinture d'argent celle qui est préparée avec des lames d'argent & des fleurs de Soufre, vû qu'il reste souvent quelques particules de Cuivre dans ces lames, & dans ces fleurs. *Zwelfer* (*a*) n'a pas ignoré cette particularité, car

(*a*) Mantiss. Spagyr.

il conseille, au cas que la teinture d'argent perde sa couleur bleue, d'ajoûter à l'essence qui reste quelque peu de Sel animal volatil, afin de la lui rendre. Mais ce sel ne sauroit jamais communiquer une pareille couleur lorsque l'argent est parfaitement épuré, comme il paroît par celui que j'ai en main, & qui a tous les caractéres de l'argent le plus parfait. La teinture même du *Lapis Lazuli*, ne vient que des particules de Cuivre enfermées dans sa masse, ainsi que les Chymistes le savent fort bien ; & j'ai connu plusieurs personnes qui pour avoir pris une trop forte dose de ces teintures ont été saisies de vomissemens très-violens, ce qui ne paroîtra point surprenant à ceux qui savent que ces sortes de teintures sont produites par le Cuivre & le Vitriol qu'il contient.

Fondre le Régule d'Antimoine sans feu. Obs. 70.

Prenez quatre onces de Régule d'Antimoine, réduisez-les dans un mortier de verre ou de Marbre en poudre impalpable, car c'est de là que

dépend le ſuccès de l'expérience ; mettez cette poudre à part dans un papier bien net ; nettoyez votre mortier pour y piler douze onces de ſublimé ; mêlez ces deux poudres en gros ſur un papier avec un bâton de bois de Chêne ou de Hêtre, & mettez les dans une petite phiole quarrée qui ait le col étroit, & continuez de les preſſer fortement avec le bout le plus gros de votre bâton, juſqu'à ce que leur ſurface reſte parfaitement unie. Cette poudre ſe maintient froide quoiqu'on la preſſe pendant un quart d'heure ; mais ſi l'on continue la preſſion un quart d'heure de plus, la maſſe cede tout-à-coup, & le bâton s'enfonce juſqu'au fond du vaiſſeau. Il s'éleve ſur le champ des fumées épaiſſes, la phiole s'échauffe, la matiere s'enfle, écume, fermente, ſort du vaiſſeau, & répand une odeur extrêmement déſagréable ; il faut promptement la porter ſur une fenêtre, pour pou-

voir obſerver avec plus de ſureté l'iſſue de cette expérience.

Faire que deux eſprits froids au toucher s'enflamment après avoir été mêlés enſemble. Obſ 71.

Prenez quatre onces d'eſprit de Térébenthine de Veniſe nouvellement tiré, mais réfroidi ; mettez le dans une groſſe phiole, & verſez deſſus ſix onces de bonne eau forte, agitez le vaiſſeau, & mettez le à l'air ; découvrez-le au bout d'un quart d'heure, l'eſprit de Térébentine excité par les particules acides de l'eau forte commencera à fermenter, jettera de gros tourbillons de fumée & une flamme vive qui brûleroit ſi on ne s'en garantiſſoit. Il eſt bon d'obſerver que cette expérience réuſſit beaucoup mieux en Été qu'en Hyver, & qu'il eſt inutile de la tenter à moins que les eſprits ne ſoient récents, ce qui prouve que toutes les liqueurs récemment diſtillées contiennent des particules ignées, qu'il eſt bon de laiſſer éteindre en les gardant quelque temps avant de les faire ſervir aux uſages de la Médecine, ſur-tout en qualité

de réfrigérans. Je ne doute même pas que la ſubſtance la plus ſubtile du feu, ou des particules oléagineuſes & ſalines extrêmement agitées qui ſortent du bois & du charbon ne pénétrent dans la plûpart des vaiſſeaux chimiques, quelque bien fermés qu'ils ſoient, & ne faſſent quelque impreſſion ſur les matieres qu'ils contiennent.

Faire que la flamme paſſe à travers les pores d'un vaiſſeau de verre ſans le caſſer. Obſ. 72.

Après avoir mêlé 6 gros de fleurs de Soufre, avec une once de Nitre des Indes, j'ai mis ce mêlange dans une retorte de verre dont le col étoit extrêmement long, & j'y ai adopté un récipient, ſans le trop preſſer de peur qu'elle ne caſſa. Je l'ai miſe pendant ſix heures au bain de ſable, en pouſſant le feu ſucceſſivement juſqu'au plus haut dégré, & lorſque le ſable a été fortement échauffé, j'ai apperçu dans la retorte une petite flamme bleue, laquelle a été immédiatement ſuivie d'une autre qui a rempli, toute la capacité du vaiſſeau & qui eſt ſortie dehors d'elle-même. J'ai viſité le vaiſſeau après

qu'elle a été éteinte pour voir s'il n'étoit point caſſé, & n'y ai trouvé aucune felure, mais il contenoit encore beaucoup de Soufre ſublimé & inflammable, parce que la flamme qui ſortoit avec impétuoſité par une petite ouverture qui avoit reſté à l'extrêmité du bec de la cucurbite s'étoit éteinte avant que d'avoir pû conſumer le tout. Cette expérience ne manque jamais de réuſſir, & je crois qu'elle peut ſervir à expliquer la nature du verre & du feu.

DE LA SITUATION

De la Scythie du temps d'Hérodote, par T. S. Bayerus.

Temps auquel les Grecs ont eu connoiſſance des Scythes.

ONOMACRITUS & *Eſchyle* ſont les premiers de tous les Grecs, dont les Ouvrages nous reſtent, qui ayent parlé des *Scythes* après l'arrivée d'*Anacharſis* en Gréce. *Anacharſis*, ſi l'on en croit Hérodote, étoit fils de *Gnurus*, & frere de *Saulius* Roi des Scythes: *Gnurus* étoit fils de *Lycus*, & celui-ci de *Spargapithis*; quoique Lucien, dans le Livre intitulé le *Scythe* ou l'Étranger appelle ſon pere *Daucetus* & non *Gnurus*, & cela ſur je ne ſçai quel fondement. *Diogene Laërce* appelle ſon frere *Caduides.* Il vint à *Athénes*, ſuivant *Soſicrates* de *Rhodes*, & l'αναγραφη Ολυμπια, la premiere année de la quarante-huitiéme Olympiade, *Eucrates* étant pour

lors Archonte. Dix-ſept ans après les *Scythes* perdirent leur ſouveraineté en *Aſie* & eurent à ſoutenir chez eux la Guerre *Servile*, & delà vient je crois que de toutes les affaires des *Scythes* dont les Auteurs Grecs ont parlé, il n'y en a point de plus fameuſe que celle de leur derniere guerre civile dont ils avoient oui parler à *Anacharſis*. La mere de ce Philoſophe étoit Grecque, ou, ſuivant *Diogene Laerce*, il parloit Grec lui-même, en quoi certes il mérite bien plus de croyance que Lucien & les Epîtres qu'on attribue à *Anacharſis*, qui veulent qu'il n'ait ſçu d'autre Langue que celle de ſon Pays. Il paroît cependant qu'on a ignoré juſqu'ici la vraye ſituation de la *Scythie*; & il peut très-bien ſe faire qu'*Anaximandre* de *Milet*, qui avoit alors environ 20 ans, eut connu *Anacharſis* à Athénes, ou dans quelqu'autre Ville de Grece. Il eſt le premier, ſuivant *Agathemarus* (*a*),

(*a*) P. 1. Ed. Hudſon.

qui ait dreſſé des Cartes Géographiques, & il y a toute apparence que c'eſt de lui qu'*Onomacritus* emprunta ſon Hiſtoire, lorſqu'il publia en la LXV. Olympiade ſon Voyage des *Orgonautes* à Athénes ſous le nom d'*Orphée*. *Pindare* dit-il eſt vrai, qu'*Abaris*, que quelques-uns diſent être *Scythe*, & d'autres *Hyperboréen*, vint à *Athénes* vers le temps de *Crœſus*; mais il paroît avoir eu *Anacharſis* en vûe, & effectivement celui-ci vint à *Athénes* environ dans ce temps-là. Je ne doute même pas qu'*Euſebe* & Saint *Jerôme* ne ſe ſoient fondés là-deſſus, lorſqu'ils avancent qu'*Abaris* vint de *Scythie* en Grece la deuxiéme année de la cinquante-quatriéme Olympiade & au commencement du régne de *Créſus*. *Hippoſtrate* prétend qu'il vint en Grece en la troiſiéme Olympiade : d'autres cités par *Harpocration* veulent qu'il n'y ſoit venu qu'en la vingt-uniéme; mais *Firmicus Maternus*, de la maniere dont *Joſeph Scaliger* & *Mauſ-*

ſacus l'ont corrigé, le fait vivre du temps de la Guerre de Troye : mais les *Scythes* n'ont pû être connus dans ce temps-là ; & j'aime mieux croire avec *Hérodote*, *Harpocration* & le Scholiaſte ſur les Chevaliers d'*Ariſtophane*, que c'eſt d'*Abaris* l'Hyperboréen, dont il eſt parlé, & le faire deſcendre des Colonies Grecques qui s'étoient établies dans le *Pont* ; en effet, je ſuis perſuadé que les *Hyperboréens* envoyoient ſacrifier à *Delos* & à *Athénes*, ainſi que je le prouverai dans une autre Diſſertation, à moins qu'on n'aime mieux s'en rapporter à Hérodote (*b*), qui regarde ce qu'on dit d'*Abaris* comme une fable. Au reſte, il ne paroît pas qu'aucun *Scythe* ait pû accompagner *Anacharſis* en Gréce, puiſqu'on rapporte que ſon frere indigné du zéle qu'il témoignoit pour les Religions étrangéres, le perça d'une fléche tandis qu'il aſſiſtoit à un ſacrifice grec. Je n'i-

(*b*) Melpomene.

nore pas cependant que d'autres uteurs le font vivre juſqu'à cent ns. On trouve dans *Onomacritus* lusieurs contes ridicules au ſujet es pays & des Nations dont il par-, qu'il peut avoir puiſé dans *Ana-imandre* ou dans quelqu'autre Au-ur, quoiqu'il y en ait d'autres ſur ſquels on peut faire plus de fond, mme plus conformes au récit Hérodote; par exemple, ce qu'il t raconte du Voyage de ſes héros ns les Contrées Méridionales du *ont*, eſt conforme à la vérité, & on n'a pas de peine à reconnoître s noms des lieux dont il parle; ais lorſqu'il les fait voyager à l'O-ent & à l'Occident de cette Con-ée, on ne ſçait plus où placer les *mazones* ni les *Tauri*. Il prétend ue le *Thermodon*, le *Phaſis* & le *anais* tirent leur ſource de l'*Ara-s*, & on peut lui pardonner cette éprife en faveur de l'éloignement s temps & des lieux; mais on ne uroit avoir la même indulgence our lui dans ce qu'il dit du Nord,

car il confond toutes choſes & pla-
ce à l'aventure les Peuples dont il
pouvoit avoir oui parler. Mais il ne
s'eſt jamais mépris plus lourdement
que dans l'endroit où il joint le *Pa-
lus Mœotide* avec l'Océan Septen-
trional par l'entremiſe d'un canal
contigu. C'eſt-là qu'il place les *Pa-
ſti*, les *Arctei*, les *Lælii* & les *Scy-
thes ;* il fait voyager les *Argonautes*
à travers le Pays des *Tauri*, des *Hy-
perboréens*, des *Nomades*, des *Caſpii*,
des *Riphæi*, juſqu'à l'Océan *Hyper-
boréen*, juſque chez les *Macrobii* &
les *Cimmeriens* qui vivent continuel-
lement dans les ténébres entre les
Monts *Riphéens* & *Caſpiens*, & en-
ſuite en *Irlande* & juſqu'aux colom-
nes d'Hercule, & cela dans l'eſ-
pace de quelques jours, comme s'il
avoit pris à tâche de rendre ſon hi-
ſtoire ridicule. Cette maniere groſ-
ſiere dont *Onomacritus* compoſe ſon
Hiſtoire, prouve ſon ignorance,
& fait voir qu'il ne connoiſſoit au-
tre choſe que le nom de *Scythes*,
& de quelques Nations voiſines.
On

On doit donc bien ſe garder de citer cet Auteur comme un guide exact dans ces Contrées, comme quelques Savans l'ont déja fait, à moins qu'on ne veuille entretenir le Lecteur de contes ridicules, & lui donner pour des vérités des choſes qu'il a entierement ignorées. Ceux qui ont écrit après lui ſur le même ſujet, ont fait voyager les *Argonautes* chez des Nations qui exiſtoient de leur temps dans les Pays dont ils parlent, quoiqu'elles n'y euſſent point été autrefois; & c'eſt à quoi l'on doit faire d'autant plus d'attention, que les Savans dont j'ai parlé pour avoir voulu concilier les contrariétés qu'ils ont apperçûes dans *Onomacritus*, & les autres Hiſtoriens des *Argonautes*, ſont tombés dans une confuſion dont il eſt impoſſible de ſe tirer.

Eſchyle (*a*), en cela d'accord avec *Onomacritus*, place les *Scythes* Opinion d'Eſchyle au ſujet de la ſituation des Scythes.

(*a*) Promethée lié.

au-delà du *Palus Mœotide* & dans des déſerts affreux qu'il fait confiner avec l'Océan où le premier ſe jette : il a auſſi connu les *Chalybes*, les *Amazones* & les embouchures du *Palus Mœotide*.

Tems auquel la Scythie a commencé à être connue.

Cette ignorance où l'on étoit de la ſituation de la *Scythie* ſubſiſta juſqu'au temps de l'Expédition de *Darius ;* car l'on apprit alors par l'entremiſe des *Ioniens* & des autres Grecs qui étoient dans ſon armée des choſes dont on n'avoit jamais oui parler juſqu'alors. *Darius* envoya entr'autres un nommé *Scylax Caryadenſis* pour reconnoître la Côte, & nous avons encore aujourd'hui ſon *Periple.* Il décrit la Côte du *Pont-Euxin* & quelques autres endroits de cette Contrée, beaucoup plus exactement qu'*Onomacritus* & *Herodote.* Ce dernier a ſçû que *Scylax* avoit été envoyé par *Darius Hyſtaſpes* pour reconnoître les Côtes de l'*Aſie*, mais il a ignoré qu'il avoit auſſi parcouru celles

de l'*Europe* & de la *Scythie*. *Denis d'Halicarnaſſe* (*b*) rapporte que *Scylax* dédia ſon *Periple* de l'*Europe* & de la *Scythie* à *Darius*, du moins à ce que dit l'Auteur inconnu de l'éloge de *Scylax*, qu'*Hoeſchelius* a publié. Au reſte, ſoit qu'il ait parcouru ces Côtes par l'ordre de *Darius*, ou de ſon propre chef, ou qu'il n'ait fait que rapporter ce qu'il avoit appris des autres Voyageurs, (car *Caryanda* ſa patrie étoit contigue à la *Carie* dont les Habitans étoient célébres par leurs Voyages (*c*), rien n'eſt plus certain que ſon *Periple* a été fait dans ce temps-là. Je n'ignore point que M. *Dodwell*, que je reſpecte infiniment, fait ce *Scylax* beaucoup moins ancien qu'*Herodote*; mais il paroît s'être entierement oublié dans cette diſpute; car, dit-il, il y a certaines choſes dans *Scylax* qui regardent des temps moins éloignez:

(*b*) *Lib.* 1. *de Alexandria.*
(*c*) *Lib.* 1. *Cap.* 171.

j'avoue que cela eſt vrai, mais M. *Dodwell* prétend lui-même que quelques-unes de ces choſes ont rapport à la 111e Olympiade, d'autres à la 116e, & d'autres enfin à la 135, ce qui fait un intervale de 96 années. Mais on trouve dans *Scylax* des marques d'une antiquité beaucoup plus reculée, & c'eſt ce que M. *Dodwell* a reconnu lui-même dans pluſieurs cas, & entr'autres dans celui où *Scylax* appelle *Tyr* une Iſle, au lieu qu'elle devint une Péninſule après l'Expédition d'*Alexandre* en *Perſe*; d'où il ſuit qu'il eſt beaucoup antérieur à cette guerre: Il paroît d'ailleurs que *Scylax* a écrit dans un temps ou les Côtes d'Afrique, d'Aſie étoient beaucoup plus connues que celles d'*Italie*, de la Gaule & d'Eſpagne; & delà vient qu'il ne parle que des *Volſques*, des *Campaniens*, & des *Samnites*, ſans dire un ſeul mot de *Rome*, ce qui prouve que les Grecs n'avoient point encore oui parler de cette Ville. Je ſuis donc per-

fuadé que tout ce qu'on trouve dans cet Auteur qui a rapport à d'autres temps, y a été ajoûté par les Copiſtes, & a paſſé enſuite dans le texte, ce qui eſt pareillement arrivé à d'autres Auteurs de la même Claſſe. Les *Atheniens* furent ſi curieux par la ſuite de connoître ces Contrées, que leurs Philoſophes s'enrretenoient des jours entiers dans la place avec ceux qui venoient du *Phaſe* ou du *Boriſthene* pour en apprendre des nouvelles (*d*); & c'eſt delà que ſont venues toutes ces Hiſtoires étranges au ſujet des *Scythes*, au nombre deſquelles *Mauſſacus* met avec aſſez de raiſon celle de l'*Abaris* d'*Heraclides*.

Herodote, en cela bien différent de l'Auteur que je viens de citer, a recueilli preſque toutes les fables répandues chez les *Olbitæ* & les autres habitans du Pont, dans la perſuaſion qu'elles renferment ſouvent des vérités; mais on peut dire en même temps à ſa louange qu'il n'a

Maniere dont Hérodote a recueilli les matériaux de ſon Hiſtoire, & étendue qu'il donne à la Scythie.

(*d*) Ariſtote dans Athenée.

rien négligé pour démêler la vérité du menſonge dans tous les récits qu'on lui a fait. Je vais donc tâcher de découvrir par ſon moyen qu'elle étoit la ſituation de la *Scythie* du temps de l'Expédition de *Darius*, car ces Peuples habitoient tout le Pays compris entre le *Boryſthene* & le *Tanais*. Ils avoient ce dernier fleuve au Midi, mais on ne trouvoit aucun *Scythe* ſur le rivage oppoſé, à l'exception des rebelles ou de ceux qui avoient été bannis de leur Pays, ou chaſſez des bords du *Tanais* vers l'Orient. *Herodote* nous apprend qu'il y a dix journées de marche depuis le *Danube* juſqu'au *Boriſthene*, & autant depuis celui-ci juſqu'au *Palus Mœotide*. Il en met 20 depuis l'Orient juſqu'à l'Occident de la *Scythie*, & autant depuis le *Pont* juſqu'aux *Melanchlæni* qui confinent, à la *Scythie* du côté du Nord. Il fait la journée de 200 Stades, & c'eſt en cela que conſiſte la plus grande difficulté, vû qu'on ignore la vraye

valeur du *Stade* : Mais voici, je crois un moyen d'approcher le plus près qu'il eſt poſſible de la vérité. *Eratoſthene*, au rapport de *Strabon*, aſſigne 700 Stades à chaque dégré de l'Équateur ; mais *Ptolomée* ſe borne à 500, en quoi il a été ſuivi de la plûpart des Anciens. Le *Stade* d'*Herodote* eſt le même que celui de *Ptolomée*, ainſi qu'il eſt aiſé de s'en convaincre en comparant les meſures d'*Hérodote* avec les Tables de M. *de Lile*, dont je me ſuis ſervi pour déterminer l'étendue des Pays dont il parle.

	Meſures d'Herodote.
Étendue du Pont-Euxin dans l'endroit le plus large.	3200 Stades
Embouchure du *Pont* ou du *Boſphore*.	4
Depuis l'embouchure du Pont juſqu'à la Propontide.	120
Largeur de la Propontide.	500
Longueur.	1400

Pour me conformer maintenant aux mesures précédentes d'Herodote, je donnerai à chaque dégré de Longitude 347 Stades de 600 pied chacune, ou 208200 pieds. Voici sur ces principes l'étendue de la Scythie.

	Jours,	Stades,	Degr.	Pieds
Du *Danube* au Boryſtene.	10,	2000,	5,	159000
Du Boryſtene au Palus Mœotide.	10,	2000,	5,	159000
De l'Orient à l'Occident de la Scythie.	20,	4000,	11,	109800
Du Pont aux Melanchlœni, ou au Nord.	20,	4000,	11,	109800

Les deux premieres Mesures d'*Herodote* ne sont pas fort éloignées de la vérité, si l'on voyage depuis le *Danube* jusqu'au *Boryſthene* en suivant la Côte ; & delà vient que le *Palus Mœotide* est aussi également éloigné du *Boryſtene* ; car la route est interrompue des deux côtés par la Côte ; au lieu que dans la *Scythie*, qui est un Pays de plaine où il n'y a ni bois ni chaînes de Montagnes, la route est plus droite. Il se présente ici une difficulté, & elle consiste en ce qu'*Herodote* dit qu'il y a vingt jours de marche de l'Orient à l'Occident de la *Scythie*. Mais *Herodote* explique fort bien sa pensée lorsqu'il renferme la *Scythie* entre les *Agathyrsi*, les *Neuri*, les *Androphagi* & les *Melanchlæni* : & c'est ce qu'on doit toûjours avoir en vûe pour accorder ces choses ensemble. Ceux qui ont examiné avec soin ce que je viens de dire s'appercevront j'espere, que c'est-là la vraye situation de la *Scthie*, ou du moins conviendront-ils que je n'a

m'éloigne pas beaucoup de la vérité, malgré l'incertitude d'une pareille matiere. La *Scythie* eſt donc ſituée à peu près entre le 45e & le 57e dégrés de Longitude, & le 47e & 55 de Latitude ; & quelques-unes de ſes Colonies après avoir traverſé le *Boryſthene*, s'emparerent d'une certaine étendue de Pays juſqu'à *Tiras*.

On fixe le ſituation des Rivieres de Scythie, &c. dont il eſt parlé dans Hérodote.

L'ordre des Rivieres dont il eſt parlé dans Herodote (*e*) eſt tel qu'il ſuit. Il ſort cinq Rivieres de cette contrée qui ſe jettent dans le *Danube* ; ſçavoir, le *Porata*, ou *Porota* ſuivant *Ammien Marcellin*, qui eſt une grande Riviere qui vient de l'Orient, & qui retient encore aujourd'hui ſon ancien nom *Prut* : elle reçoit le *Colazinus*, le *Coſmanus*, le *Zuzur*, le *Zur*, le *Baſſenus*, la *Caroccia*, la *Caminea*, la *Caldaruſſa*, la *Zizia*, la *Valemare*, la *Valebratuleni*, la *Moſna*, la *Nirnoua*, la *Calmazuia*, la *Sapuſna*, la *Strim-*

(*e*) *Lib.* 4 C. 47. 48.

ba, la *Serata* qui coule de l'Eſt vers l'Oueſt, la *Cigieza*, la *Larga*, & l'*Ilana*, comme le Prince *Cantemir* lés appelle dans ſon Hiſtoire manuſcrite de *Moldavie*. Les Grecs, au rapport d'*Herodote*, changerent le nom *Porata* en celui de Πυρετος; & delà vient que *Conſtantin Porphyrogenete* (*f*) le nomme Βρετος, & les Modernes *Prut*. Le *Tiarantus* d'*Herodote* eſt l'*Alaut*; car, ſuivant cet Auteur, il y a trois grandes Rivieres entre le *Tiarantus* & le *Porata*, & on en trouve aujourd'hui tout autant entre celle-ci & l'*Alauta*. *Ptolomée* place de même ſon *Alauta*; mais l'*Ordiſſus* qui eſt une des trois retient encore ſon premier nom, car elle eſt appellée *Argiſcha*, & par les Grecs après *Herodote* Αγδηστος, comme il paroît par le *Scholiaſte* d'Heſiode. Le *Naparis* d'Herodote (*g*) eſt la *Ialoniza*: L'*Aratus*, le *Hieraſtus* de *Ptolomée*

(*f*) *De adminiſtr. imperio f.* 103. *Ed. Band.*

(*g*) P. 261. Ed. Heinſii.

(le Prince *Cantemir* prétend que c'eſt l'ancien nom du *Prut*,) le Σιρετος de Conſtantin Porphyrogenete, eſt aujourd'hui appellé par corruption *Siretus*, & par quelques-uns *Moldova ;* car c'eſt une Riviere de la *Moldavie* qui prend ſon cours vers la Pologne & qui, ſuivant le Prince *Cantemir*, ſe décharge par deux embouchures dans le Danube ; elle eſt environnée des deux Côtes de Montagnes & de bois. Vient le *Maris*, qui conſerve depuis ſa ſource juſqu'à *Sigeth* ſon ancien nom *Maroſch* ou *Meriſch ;* il le perd en ſuite, ſe mêlant avec le *Tibiſcus* ou *Teiſſ*, & ſe décharge avec lui dans le *Danube* : *Herodote* ſépare le *Maris* des Rivieres de *Scythie*, & j'euſſe moi-même ſuivi ſon exemple, s'il n'avoit placé les *Agatyrſi* ſur ſes bords. On rencontre enſuite le *Tiras*, appellé par les Turcs *Turla*, de ſon ancien nom, & par Conſtantin Porphyrogenete & les Auteurs Grecs *Danaſtris*, d'où lui eſt venu celui de *Dniſter*. Il tire

ſa ſource d'un Lac qui ſépare les *Scythes* des *Neuri*, je dis un Lac ſur l'autorité d'Herodote, qu'elle que puiſſe être ſa ſource. Après le *Tiras* vient l'*Hypanis*, aujourd'hui le *Bog*, que *Rudbeckius* prétend être le *Pripelius*; mais je me ſuis expliqué là-deſſus dans un autre endroit (*h*). L'*Hypanis* ſort d'un Lac appellé par *Herodote* Μητηρ Υπανιος; il eſt ſitué à l'Occident de la *Scythie* & l'on trouve tout auprès des Chevaux ſauvages tout blancs. *Dion Chryſoſtome* (*i*) décrit ſon embouchure de la maniere ſuivante. » Il » forme un grand Lac près de la » Mer, qui eſt limoneux & calme » dans le beau temps; le fleuve eſt » profond & rapide, ſes bords ſont » marécageux & couvert d'arbres » & de roſeaux, qui s'élevent du mi- » lieu du Lac comme des mâts de » Vaiſſeau, & on y trouve même » une grande quantité de Sel. »

(*h*) De Numo Rhodio p. 9.
(*i*) F. 437.

L'*Hypanis* reçoit ſuivant Herodote, une petite Riviere *ſalée* appellée *Amaxampes* par les *Scythes*, (ce qui ſignifie chez les Grecs ἱερὰς ὁδὸς) & qui les ſépare des *Alazones* & des *Scythæ Aratores*; elle eſt éloignée de 800 Stades de la Mer; & l'on prétend qu'elle communique ſon amertume à l'*Hypanis* juſqu'à la Mer pendant quatre jours de marche *Herodote* (*k*) place dans un autre endroit la contrée Ἐξαμπαῖος entre le *Boryſténe* & l'*Hypanis*; & dit que c'eſt delà que ſort l'*Exampes*, qu'il a auparavant appellé *Amaxampes*, ſur ce que cette Riviere eſt preſque également éloignée de l'*Hypanis* & du *Tiras*; celui-ci fait un circuit un peu au-deſſous de la Riviere amere, l'*Hypanis* prend auſſi un détour, ſelon *Herodote*, & c'eſt ſur ces caractéres que je me ſuis déterminé à placer l'*Amaxampes* dans l'endroit où eſt aujourd'hui la petite Riviere de *Sinauda*. Après l'*Hy-*

[*k*] F. 157.

panis vient le *Boryſthéne*, lequel eſt appellée *Danapris*, par un Auteur anonyme du *Periplus Ponti-Euxini*, & aujourd'hui *Dniper*, d'un ancien mot *Scythe*. Quelques Auteurs qui ſe ſont mêlés de parler de choſes dont ils n'avoient aucune connoiſſance, font ſortir le *Boryſthéne* des Monts *Alauniciens*, comme on les appelle ; mais il n'eſt pas étonnant que les anciens Géographes ayent placé les ſources des Rivieres dans des Lacs, des Marais, ou des Montagnes, vû qu'ils vouloient paroître n'ignorer aucune choſe. En effet, *Matthias Miechovius*, Chanoine de *Cracovie*, a remarqué que le *Boryſthéne* prend ſa ſource dans une plaine du Palatinat de *Sandomir*, & non point dans des Montagnes, car il n'y en a aucune dans toute cette contrée. Le *Boryſthéne*, ſi l'on en croit *Herodote*, ne le céde qu'au *Nil* : ſon eau eſt extrêmement pure, ſes bords ſont environnés de campagnes extrêmement fertiles, & il fournit à ſon

embouchure une grande quantité de Poiſſons ſalés dont les habitans ſe nourriſſent après les avoir fait cuire ſur le gril. Les Grecs ont connu ce fleuve depuis la contrée *Gerrhus*, qui eſt éloignée de 14 journées de la Mer. A dix journées delà l'on rencontre les *Scytæ Aratores* qui habitent ſur le *Boryſthéne*, & ce fleuve ſe joignant avec l'*Hypanys*, ils forment enſemble un grand Lac avant que de ſe décharger dans la Mer. La largeur de leur embouchure eſt égale, & le Lac a 200 Stades d'étendue. Le Promontoire ſitué entre les deux Rivieres étoit appellé *Hippoleon*, & fameux par le Temple de Cerès. On voyoit du temps de Dion Chryſoſtome dans ce même Promontoire, vis-à-vis duquel les Rivieres ſe déchargent du Lac dans la Mer, le Fort *Alectoros*, ainſi appellé de la femme d'un Roi des *Sarmates*. Le *Panticape* tire ſa ſource d'un certain Lac ſitué à l'Orient, & coulant vers le Nord, il vient

ſe jetter dans le *Boryſthéne* après avoir traverſé le territoire d'*Hilæa*. Je le place dans l'endroit où eſt aujourd'hui le *Samara*, ou un peu plus bas; car les *Scythæ Agricolæ*, qui étoient alliés à ceux du même nom, qui habitoient le bord Occidental du *Boryſthene*, étoient éloignés de 11 jours de marche du *Panticape* & s'étendoient juſqu'à *Gerrhus*; d'où il ſuit que le *Panticape* n'étoit pas fort éloigné de la Mer. Cependant *Denis Periegetes* & quelques autres Auteurs placent ſes embouchures à peu de diſtance du *Pont*; d'où il eſt arrivé que quelques-uns venant à comparer les *Panticape* avec l'*Hypanis*, ont avancé qu'au-deſſous d'*Olbia* ou la Ville *Boryſthéne*, il ſe mêle avec la Riviere du même nom (*l*). L'*Hypanis*, qu'on rencontre après le *Boryſthéne*, ſort d'un lac pour traverſer le pays des *Scythes Nomades*, & laiſſant les *Hylæi* à droite, il vient ſe jetter

(*l*) *Plin. Lib. 4. c. 12.*

dans le *Pont* à l'endroit où eſt bâtie *Cercinitis :* au lieu que le *Gerrhus* même au ſortir de ſa ſource raſant le territoire de ce nom, paſſe entre les *Scythes Nomades* & les Scythes *Royaux*, pour venir ſe jetter dans l'*Hypacris*. On ne trouve que confuſion dans *Ptolomée* ; il place l'*Hypanis* quelques dégrés plus près de l'Orient que le *Boriſthéne*, ce qui donneroit lieu de croire qu'il a voulu parler de l'*Hypacris*. La Riviere *Cercinitis* dans *Ptolomée* eſt différente de celle qui ſe décharge dans le *Sinus Cercinitis* & le *Pont*, ainſi qu'*Herodote* le dit du *Gerrhus* & de l'*Hypacris*. *Ptolomée* place le *Gerrhus* plus à l'Orient, comme s'il ſe jettoit dans le *Palus Mœotide* · mais on ne fera point ſurpris de ces contrariétés lorſqu'on ſçaura que le nombre des dégrés eſt corrompu dans *Ptolomée ;* car ſi l'on prend la peine de l'examiner avec ſoin, on verra qu'il place l'*Hypacris* à l'Occident du *Boriſthéne*, d'où il ſuit que le *Cercinitis* de *Ptolomée* eſt le

même que l'*Hypacris* d'*Herodote*. Mais comment peut-il ſe faire que *Ptolomée* faſſe jetter le *Gerrhus* dans le *Palus Mæotide*, lorſqu'*Herodote* le fait mêler avec l'*Hypacris* & le *Pont*? Voici un paſſage de *Pline*(*m*), qui tout corrompu qu'il eſt, fera aiſément évanouir cette difficulté. » La Baye, dit-il, eſt appellée *Carcinitis*, & la Riviere *Pacyris*; le » Lac *Buges* qui eſt au-delà ſe jette » dans la Mer par un canal artifi» ciel, & *Buges* même eſt ſéparé » de *Coretus*, Baye du *Palus Mæo*» *tide*, par une chaîne de Rochers; » il reçoit le *Gerrhus* & l'*Hypanis* » qui viennent de différens en» droit; car le *Gerrhus* ſépare les » *Baſilides* des *Nomades*: l'*Hypanis* » traverſe par un canal artificiel le » Pays des *Nomades* & des *Hylæi*, » & vient ſe jetter dans *Buges*, & » par un canal naturel dans le Co» *retus*. » Sur quoi le P. *Hardouin* obſerve que le *Pacyris* eſt l'*Hypa*-

(*m*) *Lib. 4. c. 12.*

cris d'*Herodote* ; & il avoit donné à entendre auparavant que le *Buges* eſt le Βυκης Λιμνη, le *Byces* de *Valerius Flaccus*, & le *Buces* de *Mela*. Mais il reſte toûjours une difficulté, & elle conſiſte en ce qu'il ne s'eſt pas aperçu qu'on doit lire *Cercinitis* au lieu de *Coretus*, & cela ſuivant *Herodote* même, que *Pline* a ſuivi dans cet endroit ; car comment peut-il ſe faire que le *Gerrhus* ſe décharge à l'Orient dans le Lac *Byces*, & l'*Hypacris* à l'Occident dans le *Coretus* ou au-delà de *Byces* ; lorſque *Mela* nous dit que ces deux Rivieres n'ont qu'une même embouchure bien qu'elles viennent de différentes routes ; & qu'elles ſe jettent dans le *Cercinitis*, ainſi que *Pline* le donne à entendre. Cette contrariété vient de ce que l'*Hypacris* & le *Gerrhus* ſe déchargent par la même embouchure dans le *Cercinitis* & le *Pont* ; & ſe rendent par un canal artificiel à *Byces* & dans le *Palus Mœotide*, d'où il ſort par un autre canal arti-

iciel : c'eſt ce fameux canal qu'*Herodote* dit avoir été fait par des Eſclaves *Scythes*. *Conſtantin Porphyrogenete* (*n*) rapporte que de ſon temps ce canal étoit rempli de terre & d'arbres.

Le *Tanais*, qui eſt le dernier fleuve de *Scythie*, aujourd'hui connu ſous le nom de *Tan* & de *Don*, ſort, ſuivant *Herodote*, d'un grand lac aujourd'hui appellé *Juan*, & ſe jette dans le *Palus Mœotide*. Mais on ne ſçait de quelles Rivieres cet Auteur veut parler lorſqu'il dit que le *Lycus*, l'*Oarus* & le *Syrgis* tombent dans le *Palus Mœotide*. *Ptolomée* place le *Lycus* à l'Occident trois dégrés plus près que le *Tanais*: il peut donc ſe faire que cette Riviere ſoit le *Silik*, qui a conſervé quelque choſe de ſon ancien nom, à moins qu'il n'ait eu d'abord celui-ci, & que les Grecs ſuivant leur coûtûme ne l'ayent changé pour celui de *Lycus*, dont le ſon leur a

(*n*) *L. c. f.* 113.

paru moins barbare : Quant à l'*Oarus*, ſuppoſé que ce ſoit l'*Agarus* de *Ptolomée*, la deſcription d'*Herodote* ſe trouve fauſſe, car on doit le placer à l'Occident du *Lycus*; mais on ne ſçait encore à quoi s'en tenir là-deſſus ; quoique cet Auteur le place entre le *Lycus* & le *Tanais*.

Le *Syrgis*, qu'*Herodote* (*o*) appelle dans un autre endroit Υργις, ſe jette dans le *Tanais*; il faut donc que ce ſoit le petit *Tanais* ou le *Sevierſky*, du moins ſi l'on en juge par la conformité des noms. *Herodote* (*p*) dit que ces Rivieres viennent des *Thyſſagetæ*, non point de la contrée des *Thyſſagetæ*, mais d'une contrée voiſine ; car il place un peu après l'*Oarus* dans un déſert ſitué au-deſſous ou au Midi des *Thyſſagetæ* : la Riviere reſtante eſt l'*Araxes* ou le *Volga*, ainſi que je l'ai prouvé dans un autre endroit. *

(*o*) *Lib. 6. c.* 123.
(*p*) *Ibid.*
* Act. Germ, Diſſertation ſur l'origine

n connoît trop bien le *Pont-Eu-*
n & la *Mer Caſpienne* pour qu'il
it beſoin de m'y arrêter. *Ariſteas*
roconeſius appelle le *Pont* la *Mer*
leridionale eu égard aux *Scythes*,
ais *Herodote* lui donne le nom de
ler Septentrionale relativement à
Grece. Rien ne prouve mieux
fidelité & l'exactitude d'*Hero-*
te que la longueur qu'il donne à la
ler Caſpienne, car il l'a fait beau-
up plus longue que large, & en
fet les *Ruſſiens* l'ont trouvée telle,
oique les Modernes lui donnent
ne figure quarrée. Il place le *Cau-*
ſe à l'Occident de la *Mer Caſ-*
nne, & à l'Orient une plaine
trêmement ſpacieuſe dont les
aſſagetes poſſedent la plus grande
rtie, & qui eſt connue des Au-
urs Arabes & Perſans ſous le nom
Kaphjak & de *Daſcht*, qui ſigni-
une Plaine. Il décrit enfin, mais
s les nommer, les Montagnes
i ſont à l'Orient; car les rivages

la ſituation des anciens Scythes. Vol. I.
163. & ſuiv. Année 1742.

du *Volga* ſont extrêmement élevés du côté de l'Occident ; & delà vient que cette contrée eſt aujourd'hui appellée *Nagorna*, c'eſt-à-dire *Montaigneuſe*. On n'y trouve cependant point de Montagnes, mais une plaine dont les bords ſont très-élevés ; celle du côté de l'Orient eſt beaucoup plus ſpacieuſe, ce qui a fait appeller cette contrée *Lugavoia* ou *campagne*, d'où il ſuit que les Montagnes dont parle *Herodote* ne ſont autres que celles qu'on appelle aujourd'hui *Vergaturii*, & qu'on nommoit autrefois *Riphæi*.

On fixe la ſituation des Peuples de la Scythie.

Après avoir fixé la ſituation des Mers, des Rivieres, des Montagnes & des Plaines que la longueur du temps ni les révolutions arrivées dans le monde, n'ont pû altérer ; je m'en ſervirai pour fixer celle des Peuples qui ont autrefois habité la *Scythie*. *Timonax* (*q*) dans ſon premier Livre des *Scythes*, rap-

[*q*] *Ap. Schol. Apollonii Rhodii, lib.* 4. *v.* 321.

porte

porte que la *Scythie* a été habitée par 50 Nations différentes : mais comme on ignore en quel temps il a écrit, ni s'il parle des Peuples de ſon temps, ou de ceux qui ont exiſté autrefois, on ne ſauroit faire aucun fond ſur ſon témoignage ; je ſuivrai donc pour ainſi dire l'ordre de la Nature, & après avoir déterminé la poſition des Nations ſur le récit d'Herodote, j'appuyerai mon ſentiment des preuves les plus propres à le faire valoir. On rencontre ſur la Côte du *Pont* à commencer du *Danube* & près l'embouchure du *Tiras*, les *Tiritæ ;* c'eſt-là où ſont aujourd'hui *Belgorod* & les *Butziacks*. Les *Scythæ Aratores* habitoient la contrée Méditerranée depuis le *Tiarantus* juſqu'au *Tiras*, qu'*Herodote* a mis à cauſe de cela au nombre des Rivieres de *Scythie :* ils poſſedoient donc la *Walachie*, la *Moldavie* & une petite partie de la *Tranſylvanie*. Les *Agathyrſæ*, Peuples originaires de la *Scythie*, habitoient à l'Occident au-delà du fleuve *Maris*, je

veux dire dans la *Tranſylvanie* Occidentale. Au-delà du *Tyras* & ſur la Côte étoient les *Callipidæ*, & au-deſſus les *Alazones*, tous deux entre le *Tyras* & l'*Hypanis*. On connoît beaucoup mieux la ſituation des *Alazones* que celle des *Callipidæ*; car ſuivant *Herodote*, la ſource de l'*Hypanis* ſépare les *Alazones* des *Scythes*. A l'Orient ſont les frontieres des *Alazones*, & vis-à-vis les *Hamaxampes*; le reſte du pays juſqu'à la Mer eſt donc habité par les *Callipidæ*, que *Denis d'Halicarnaſſe* met au voiſinage des *Olbitæ*. Ceux-ci habitent au-delà de l'*Hypanis*, & les *Alazones* ſur le fleuve même, tous deux à l'Occident de la Ville d'*Olbia*; mais les *Alazones* ſont plus près du Nord que les *Callipidæ*: il s'enſuit donc que les *Alazones* habitoient au Midi du *Palatinat de Podolie*, & dans le territoire de *Braclau*, entre le *Bog* & le *Nieſter*; & les *Callipidæ* à l'Orient de *Berclau* & dans le territoire d'*Ozacow*. Entre l'*Hypanis* & le *Boryſthéne* étoient

les *Olbitæ*, originaires de Grece, là où ſont aujourd'hui le *Dzike Pole*, les *plaines déſertes*, & une partie du territoire d'*Ozacow*. Les *Scythæ Aratores* qui étoient alliés aux *Scythes* que j'ai placés ci-deſſus dans la *Walachie* & la *Moldavie*, tant par le ſang que par la conformité des mœurs, poſſedoient le reſte du pays. L'union des deux corps des *Aratores* étoit comme rompue au Nord à la ſource du *Tiras* par les *Neuri* & les *Alazones*, par l'*Hypanis* même juſqu'aux *Hamaxampes*. Le *Gerrhus*, contrée ſituée à l'Orient du *Boriſthéne*, eſt éloignée de 14 journées de la Mer; depuis cette contrée juſqu'aux *Olbitæ* on marche pendant dix jours ſur les terres des *Scythæ Agricolæ*: ils habitoient donc le Palatinat de *Braclau*, & tout le pays compris depuis la ſource du *Bog* juſqu'à *Kiow*, entre le *Boryſthéne* & l'*Hypanis*, au confluent deſquels habitoient les *Olbitæ*. Les *Neuri* poſſédoient le pays qui eſt au-deſſus des *Scythæ Arato-*

tores depuis la ſource du *Tiras* juſqu'au *Boryſthéne*, à l'Orient du Palatinat de *Lamberg*, *Belezo* & *Volhynia*; & c'eſt d'eux que cette contrée a été appellée *Neuris*. Les *Geloni* & les *Budini* habitoient vers l'Occident (*r*) là où eſt le Palatinat de *Chelm* & *Brieſcia*. Les *Neuri* habitoient autrefois à l'Orient du *Boryſthéne* au-deſſus des *Scytæ Agricolæ*, & étoient appellés Νευροι ou Νευσται par les Auteurs Grecs (*ſ*): mais une génération avant l'expédition de *Darius* (*t*) ils furent chaſſez de leur pays par une multitude de Serpens qui y vinrent des déſerts du Nord, & ils virent s'établir dans le voiſinage des *Budini* qui les y laiſſerent vivre tranquillement. L'an 4199 de la période *Julienne*, *Darius* ayant recouvré *Babylone*, déclara la Guerre aux *Scythes*, ainſi que le dit *Herodote* au commencement de ſa *Melpomene*. Cet Au-

(*r*) Herodote, *Lib.* 4. *c.* 51.
[*ſ*] *Ibid.* c. 105.
(*t*) *Euſtathius ad Dyoniſis. v.* 310.

eur (*u*) donne 23, 24 & 30 ans à chaque génération ; d'où il ſuit que les *Neuri* paſſerent le *Boriſthéne* vers l'an 4176, ou 4165 de la période *Julienne* : *Herodote* ne dit cependant rien qui puiſſe ſervir à fixer la demeure des *Neuri* avant ce temps-là, non plus que celle des *Geloni* & des *Budini*. Je vais donc rapporter les raiſons qui m'ont obligé à leur aſſigner la contrée dont j'ai parlé ci-deſſus. Les *Budini* étoient originaires de *Scythie* & formoient un Peuple extrêmement nombreux, mais ayant été chaſſez du corps de leur Nation, ils ſe retirerent à l'Occident du *Boriſthéne* ; & c'eſt delà qu'eſt venue l'Hiſtoire des deux freres *Gelonus* & *Agathyrſus* rapportée par *Herodote*. Les *Agathyrſi* s'étant retiré vers l'Occident, les *Budini* ſuivirent leur exemple ; mais les *Geloni* qu'*Herodote* prétend être

[*u*] Car, *Lib.* 1. *c.* 7. il compte 505 ans pour 22 générations non complettes : & *Lib.* 3. *c.* 42. il dit que 3 générations valent 100 ans.

originaires de Grece, s'étant mêlés avec les *Budini*, ils adopterent quelques-unes des coûtumes des *Scythes*; & delà vient que les *Budini* furent auſſi appellez *Geloni*. *Herodote* prétend que cette Hiſtoire eſt fabuleuſe; que les *Geloni* avoient une origine & des mœurs différentes, & parloient partie Grec, partie Scythe, au lieu que les *Budini* n'avoient d'autre langue que la *Scythe*; que les *premiers* s'adonnoient à l'Agriculture & au Jardinage, & vivoient dans les Villes, au lieu que les derniers n'avoient d'autre occupation que celle de garder leurs Troupeaux. Cette confuſion a été cauſe qu'on a regardé *Gelonus* comme le pere des *Scythes*, quoiqu'il eut auſſi peu de relation avec ceux-ci qu'avec les *Budini*. C'eſt de la Ville de *Gelonus* ſituée dans le Pays des *Budini*, que ces *Geloni* ont tiré leur nom & leur origine; elle étoit fermée d'une muraille dont chaque face avoit 30 Stades; leurs maiſons étoient bâties de briques, &

ils adoroient les mêmes Divinités que les Grecs, avec cette différence que leurs ſtatues étoient de bois. *Etienne de Bizance* met cette Ville dans le Pays des *Sarmates*. Cette migration des *Budini* & des *Neuri* eſt une époque mémorable dans l'Hiſtoire du Nord, comme nous l'apprennent les Mythologiſtes, & c'eſt dans ce temps-là qu'*Odin* le premier & les *Fenni*, ou les *Neuri* & les *Budini* vinrent s'établir dans le Golfe de *Bothnie* & dans la *Scandivanie* même. Il s'enſuit donc que les *Neuri* habitoient auparavant ſur la *Deſna*, mais qu'ils s'établirent dans la ſuite dans la baſſe Lithuanie & dans un certain canton de la *Volhynie*, & les *Budini* & les *Geloni* ſur les frontieres de *Breſſici*. *Herodote* met un déſert au Nord des *Neuri* & des *Budini*, mais avec cette reſtriction, *autant que j'ai pû l'apprendre ;* car, comme dit *Plutarque* dans la vie de *Theſée*, lorſque les anciens Géographes avoient à décrire des Pays qu'ils ne connoiſ-

ſoient point, ils feignoient qu'il n'y avoit que des ſables arides & pleins de bêtes féroces, avec des Marais impénétrables, des Montagnes inacceſſibles & des Mers glacées, de peur qu'on ne les accuſât d'avoir ignoré les Pays qu'ils laiſſoient en blanc ſur leurs Cartes. Il paroît cependant, comme je l'ai remarqué ailleurs, (*w*) qu'*Herodote* a connu les *Venedi* & les Iſles *Electrides* dans la Mer *Baltique*, auſſi bien que l'*Eridanus* qui eſt auprès de *Riga*, & qu'on appelle aujourd'hui la *Duna*.

On trouve ſur la Côte au-delà du *Boryſthène* la contrée *Hylæa*, qui eſt renfermée entre le *Panticape* & l'*Hypacris*, & la ſeule de la *Scythie*, où il y ait des forêts: c'eſt ce qu'on appelle aujourd'hui la *petite Tartarie*. Au-delà en tirant vers l'Orient ſont les *Scythæ Agricolæ*, dont le Pays le long du *Panticape* eſt de trois jours de marche & de quinze

(*W*) *Vid. Diſſert. de Numo Rhodio.*

juſqu'au *Boryſthéne*, & qui par conſéquent confinent à la *Deſna* dans l'*Ukraine* Orientale ; c'eſt-là qu'eſt la Contrée *Gerrhus* & la ſépulture des Rois des Scythes. Au-delà eſt un vaſte déſert, & plus loin les *Androphages*, Nation particuliere, qui n'a rien de commun avec les *Scythes*, dans l'étendue du territoire de *Smolenſko* & de *Vitepſko*, enſuite un déſert & des lieux incultes, autant que j'ai pû le ſavoir, dit *Herodote*. Les *Scythes Nomades* habitent au-delà du *Panticape* & le long de la Riviere *Gerrhus* en tirant vers le Nord ; une partie de ces Peuples eſt ſituée à l'Occident de l'*Hypacris*. Les *Tauri* poſſedent une grande étendue de Pays dans la partie Occidentale de la *Cherſonneſe* ; car les *Scythæ Rhegii*, appellez Ἄριστοι, ou *Optumi*, habitent la partie Septentrionale de la Péninſule, & s'étendent juſqu'au *Gerrhus* & au *Sinus Cercinitis*, & au-delà du canal qui communique du *Gerrhus* au Lac *Byces* d'où ſort le *Tanais*, & à l'O-

rient juſqu'à l'embouchure du *Tanais*: Ce Pays eſt aujourd'hui habité par les *Tartares* de *Crim*, les *Nogais* & les *Coſaques*. Au-delà des *Scythæ Regii* ſont les *Melanchlæni*, Nation différente des *Scythes*, dans le territoire de *Moſcow* & le voiſinage en tirant vers l'Orient. Tout ce qui s'étend au-delà en tirant vers le Nord, n'eſt rempli ſuivant *Herodote*, que de lacs, de Marais, & de déſerts. *Plutarque* (*x*) avoit appris de ceux qui avoient voyagé dans la *Scythie* & la *Thrace* que les lacs & les Marais ſont très-fréquens dans ces Pays, & c'eſt à eux que *Poſſidonius* attribue les froids violens qui y régnent. Ils rapportoient qu'au-delà de ces lacs & de ces déſerts l'air étoit ſi chargé de plumes que les Voyageurs en perdoient la vûe; ce qui doit s'entendre ſuivant *Herodote* de la grande quantité de neige qui tombe dans ces contrées; cependant la poſtérité n'a pas laiſſé

(*x*) T. 2. F. 959.

d'ajoûter foi à ce conte, & d'appeler ce Pays *Pterophoron*, à cauſe „ dit *Pline* (y) de la chûte continuelle d'une neige qui reſſemble à des plumes. *Herodote* appelle la contrée ſituée ſur le *Palus Mœotide* „ & qui eſt traverſée par le *Lycus* & l'*Oarus Mœotis*. Au-delà du *Tanais* au fond de la Baye du *Palus Mœotide* habitent les Λαζιοι ou plûtôt les Λαζιοι *Sauromatæ* : Cette Baye eſt ſituée dans l'endroit où le *Palus Mœotide* s'avance dans les Côtes de l'Aſie, pour recevoir le *Tanais*. Ces *Lazii Sauromatæ* ſont à 15 journées vers le Nord. La raiſon pour laquelle je ne puis rapporter ces jours aux Stades, c'eſt que tout ce Pays eſt extrêmement montagneux, & qu'on ne ſauroit par conſéquent aſſigner un nombre de Stades fixes à chaque dégré, comme lorſqu'*Herodote* dit qu'il y a trente jours de marche depuis le *Palus Mœotide* juſqu'au *Phaſis*, ce qui fait

(y) *Lib* 4. *c.* 12.

une distance de quatre dégrés à cause des montagnes & des détours ; au lieu que dans les Pays de plaines 30 jours, suivant *Herodote* sont équivalens à 12 dégrés. J'ai donc placé les *Lazii* dans les endroits où ils habitoient longtemps après *Herodote*. Cet Auteur (z) a eu tort de croire que les Λαζιοι ont été ainsi appellez de Λαζις, un *choix par lots ;* car, faisant allusion à cette étymologie, il dit que les *Budini* eurent le second lot, & habiterent au-dessus des *Lazii* vers le Nord. Il rapporte encore que les *Amazones* descendoient des *Sarmates* qui habtoient près du *Danube* & le long de la Côte du *Pont* & du *Palus Mœotide* en tirant vers le Nord, qu'elles firent une descente chez les *Cremni*, & ravagerent le Pays situé entre ceux-ci & l'embouchure du *Tanais*, qu'elles s'établirent dans le Nord, & que s'étant mêlées avec les *Scythes*, elles prirent la résolu-

(z) L. 4. c. 21.

tion de passer ce fleuve. (*a*) Elles s'établirent entre les *Lazii* & les *Budini* au Midi des deux; elles parloient la même langue que les *Sarmates*; & elles apprirent celle des *Scythes* avec beaucoup de peine par l'entremise des *Budini* dont elles recherchoient le commerce, ce qui fut cause, dit *Herodote*, qu'elles parloient un très-mauvais langage. Au-dessus des *Budini* en tirant vers le Nord, est un désert de sept jours de marche qui s'étend depuis le fleuve *Syrgis* jusqu'aux sources du *Licus* & de l'*Oarus*. Un peu plus haut habitent les *Thyssagetæ*, ou *Thyrsagetæ* suivant *Valerius Flaccus*, Peuple nombreux qui tire son origine d'un autre Pays que la *Scithie*, & avec eux en tirant vers le Sud-Est les *Iyrcæ*. Les *Scythæ Rebelles* ou *Exules* ayant été bannis par les *Scythæ Regii*, s'établirent plus avant vers l'Orient: leur Pays n'est qu'une plaine continue; mais il de-

(*a*) L. 4. c. 110.

vient insensiblement plus raboteux, & se termine à la fin par des hautes montagnes. On ne trouve point d'autres montagnes dans ces contrées que les *Riphæi* au-delà du *Volga*, aujourd'hui appellées *Vergaturii*; & nous nous en servirons pour fixer la situation de ces Peuples. En effet, le bord Occidental du *Volga* est appellé *Nagorna* ou *Montagneux*; mais ceux qui ont navigé sur cette Riviere n'ont apperçu aucune montagne, mais seulement que ses bords sont plus élevés, ceux du côté de l'Orient étant marécageux & suivis d'une vaste plaine. Il n'y a donc point d'autres montagnes que les *Riphæi* au pied desquels *Herodote* place les *Argippæi*, qu'on appelle aussi *Sacri* & *Calvi*, à cause qu'ils naissent tous chauves. Ces *Calvi*, qu'*Herodote* nous dépeint avec le nez plat & une longue barbe, étoient extrêmement justes & équitables, ils vivoient sans armes & se faisoient respecter de leurs voisins par

leur bonne foi ; les *Scythes* & les Marchands Grecs qui étoient établis aux environs du *Boriſthéne* & dans toutes les contrées du *Pont*, commerçoient avec eux, & les *Scythes* rapportent qu'ils entretenoient correſpondance par le moïen de ſept interprêtes qui parloient chacun une langue différente. Il peut donc ſe faire, qu'il y ait eu autrefois parmi eux pluſieurs autres Nations, dont on a perdu connoiſſance, à cauſe qu'elles étoient moins conſidérables. Perſonne n'a jamais pénétré plus loin que les *Argippæi*, à cauſe des montagnes au pied deſquelles ils habitoient ; mais on a ſçû de ces Peuples que les *Agipodes* y avoient fixé leur ſéjour, & qu'on trouvoit au-delà des Peuples qui dormoient pendant ſix mois de l'année, ce qui prouve qu'ils devoient être aux extrêmités du Nord. A l'Orient des *Argippæi* ſont les *Arimaſpes*, & au Nord de ceux-ci les *Agipodes* & les *Gryphes*, auxquels on

a confié la garde de l'or. On place les *Hyperboréens* directement ſous le Pôle, ſans connoître préciſément leur Pays; & toutes ces Nations au-delà des *Argippæi* & des *Iſſedones* ont été inconnues ou aux Scythes ou aux Marchands Grecs. Les *Argippæi* & les *Iſſedones* étoient les ſeuls qui en euſſent connoiſſance. Les *Maſſagetes* poſſédoient à l'Orient & au-delà de l'*Araxe* pluſieurs contrées fort vaſtes ſur la Mer *Caſpienne* vis-à-vis des *Iſſedones*; mais ceux-ci avoient les *Argippæi* à l'Occident, les *Arimaſpes* au Nord, les *Maſſagetes* au Midi, & vraiſemblablement encore à l'Orient, & confinoient à la Mer *Caſpienne*.

Voilà quelle eſt la ſituation de ces Peuples, autant que j'ai pû la recueillir d'*Herodote*, de la nature des lieux, & des circonſtances les plus probables. On va voir maintenant combien *Olaus Rudbeckius* s'eſt éloigné de mon ſentiment, & avec quelle confuſion il place ces

Nations dans toute l'étendue du Nord. » Les *Callipidæ*, dit-il, ha-» bitent le *Boriſthéne ;* les *Halizones*, » là où eſt aujourd'hui *Halizum ;* » les *Scythæ Aratores*, la *Pologne &* » la *Livonie ;* les *Neuri*, le bord oc-» cidental du *Weiſſel* juſqu'à *Narva ;* » enfin, les *Scythæ Agricolæ*, qui » étoient à l'orient du *Boriſthéne*, » le Territoire de *Moſcow*. Les *Scy-» thæ Regii* ſont les mêmes que les » *Tartares de Crimée ;* les *Melan-» chlæni*, ceux de *Moſcow* juſqu'au » *Ladoga* & l'*Onega*. Les *Budini* ſont » ſur la Mer Baltique, les *Thyſſage-» tæ* dans la *Carelie* & la *Savolaxie :* » les *Iyrcæ* dans la Ruſſie à Jyrgo-» witz : les *Scithæ Calvi* ſont les » *Lapons :* les *Sacri*, les *Uplandois :* » les *Argippæi*, les *Suedois*, ainſi » appellés du mot Suedois *Arkip-» par* qui ſignifie *combattre* avec des » dards, avec leſquels les *Scithes* » entretenoient correſpondance par » le moyen de ſept langues, ſa-» voir, la *Polonnoiſe*, la *Ruſſienne*,

» la *Lithuanienne*, l'*Eſthonienne*, la » *Finlandoiſe* & la *Lapponoiſe*: En- » fin, il place les *Iſſedones* dans la » Province d'*Eſthen*. » Je ne perdrai point mon temps à réfuter ces chiméres, vû qu'il eſt aiſé de voir par ce que j'ai dit, qu'il a couru un peu trop légerement depuis le *Boriſthéne* juſqu'en *Scandivanie*, ſans avoir égard à la ſituation des Rivieres, des Montagnes, ni des Marais, & qu'il a diſperſé à l'avanture les *Scithes* d'*Herodote*.

Nicolas Witſen dans la premiere Édition de ſa Tartarie Septentrionale & Occidentale (*b*), a traité dans la premiere Partie des anciens Habitans de ces contrées, & cité *Herodote*, (*c*) mais ſans l'expliquer; mais il a entierement retranché cette premiere Partie de la ſeconde Édition. J'ai expliqué dans ma Diſſertation de *Numo Rho-*

(*b*) F. 107. Amſt. 1692.
[*c*] Amſt. 1705.

tio, les raiſons qui m'ont obligé à placer l'*Eridanus* d'*Hérodote* & les *Venedi* dans ces Contrées ; & je traiterai ce même ſujet dans un autre endroit, lorſque j'aurai eu la commodité d'éclaircir pluſieurs autres choſes que j'ai omiſes dans celle-ci.

DE L'ELAN,

Et d'où vient qu'il eſt ſujet au mal Caduc.

L'ELAN eſt un animal fort commun dans la Pruſſe, la Curlande, la Livonie, la Norwege, & les autres païs du Nord. Il eſt de la hauteur d'un Cheval, il a le corps figuré comme celui d'une Renne, jamais plus gros & plus long, les jambes fort longues, les pieds larges & fourchus, les cornes longues, larges & inégales comme la Chevre ſauvage, mais

garnies d'un moindre nombre de Cornichons que celles du Cerf. Sa chair eſt bonne à manger, & on la ſert ſur les meilleures Tables.

L'Elan eſt extrêmement ſujet au mal Caduc, & c'eſt ce qui en facilite la priſe, qui ſans cela ſeroit très-difficile. En ayant diſſéqué un, je trouvai dans ſa tête pluſieurs groſſes Mouches qui lui avoient preſque entiérement mangé le cerveau. On a obſervé depuis longtems que ce pauvre animal eſt attaqué dans les Forêts du Nord, ſur-tout vers le commencement de l'Hyver, par de groſſes Mouches, qui cherchent à s'inſinuer dans ſes oreilles & à ſe loger dans ſa tête. Il n'eſt donc pas étonnant que le bourdonnement de ces inſectes, joint aux douleurs qu'ils lui cauſent en lui rongeant le cerveau, le rendent ſujet à cette redoutable maladie. *Hellving* Miniſtre à *Augerbourg* en *Pruſſe*, dit avoir vû ſortir pluſieurs fois des Eſſains de

Mouches des naſeaux de l'Elan, & qu'il lui a trouvé la tête entiérement farcie de ces Inſectes. La plûpart demeurent ſous la forme de Vers, & on les apperçoit plus ou moins diſtinctement, ſelon qu'ils ſont plus ou moins avant dans la tête. Ils ſe logent auſſi dans la peau de l'Elan, ſur-tout, aux environs de l'épine, & ils la percent après qu'ils ont atteint leur perfection.

MANIERE

D'enlever & de renouveller l'Ecorce des Arbres. Par J. L. Frisch.

LE Lord Carpzon, à qui les Arts & les Sciences ont des obligations infinies, m'a communiqué cette méthode de renouveller l'Ecorce des Arbres Fruitiers, dont il a un très-grand nombre dans son Verger à *Carpzon*. S'il apperçoit un Pommier, un Poirier, ou un Cerisier dont l'Ecorce soit défigurée par des nœuds, des excroissances ou telle autre défectuosité capable de nuire à sa fécondité, ou d'en diminuer la beauté; il ne se contente point comme les autres de l'unir, d'en enlever les nœuds & la résine, mais il dépouille l'Arbre de son Ecorce jusqu'à la racine, laissant le bois à nud sans la moindre fi-

bre de ſon enveloppe. La premiere fois que ce Seigneur me fit part de ſon ſecret, je ne pus m'empêcher de lui témoigner mes doutes ſur une méthode qui me ſembloit contraire à l'expérience journaliere, malgré tout ce qu'il m'avoit dit de ſon innocence & de ſon efficacité pour la guériſon des maladies des Arbres ; car perſonne n'ignore qu'un Arbre meurt pour peu qu'on le dépouille de ſon Ecorce, lors ſur-tout que la diviſion eſt circulaire & pratiquée tout autour du tronc. Mais je n'ai plus douté du ſuccès de cette expérience, depuis que ce Seigneur m'a fait voir pluſieurs Arbres ſur leſquels il l'a pratiquée, & dont il a renouvellé l'Ecorce, & je me ſuis convaincu moi-même de la réuſſite d'une méthode dont perſonne n'avoit connoiſſance, ou n'avoit peut-être oſé mettre en uſage avant lui. J'ai donc cru rendre ſervice aux Médecins & aux Botaniſtes, de les inſtruire des pré-

cautions que cette opération éxige.

1°. On choisira le Solstice d'Eté, qui est le tems où la Séve est la plus fluide & la plus abondante, sans négliger l'exposition du Jardin ou du Verger ; car il est constant qu'elle se porte plus promptement dans les Arbres exposés au midi, que dans ceux qui regardent le Nord.

2°. On dépouillera entiérement le tronc de l'Arbre de son Ecorce, afin qu'il puisse en reprendre une nouvelle, & que rien ne soit capable de le défigurer, comme il arriveroit si on laissoit quelque portion de la premiere.

3°. On étendra légérement & également avec une plume la Séve qui suinte à travers du tronc, en la dirigeant vers les endroits où elle a de la peine à se porter.

4°. Pour empêcher que la chaleur du Soleil ne dissipe la Séve, on aura soin de couvrir l'Arbre, sur-tout du côté du Midi, par où on le garantira encore de la pous-

ſiere que le Vent pourroit y jetter.

On aura ſoin enfin de garantir la nouvelle Ecorce de tout ce qui peut lui nuire, le moindre frottement étant capable de l'offenſer dans l'état où elle ſe trouve.

Outre l'utilité dont cette découverte peut être dans le commerce, elle ne ſçauroit manquer de procurer un Avantage conſidérable à ceux qui ont des Arbres, & qui trafiquent de leur Bois.

EXPERIENCE

SUR LA CONGÉLATION.

Par le D^r. S. Reiſel, tirée des Mêlanges Curieux de la Nature.
An. 2. Obſ. 177.

ISAAC *Heræus*, Apothicaire de l'Electeur d'Hannovre, célébre par ſon ſçavoir dans la Chimie, diſtilla en 1669 par l'Alambic, le ſang d'une perſonne qui avoit eu la tête

tranchée, & mit l'eau qu'il en tira dans deux Phioles de quatre onces chacune. Il expoſa ces Phioles à l'air après les avoir bouchées, & l'eau ne ſe gela jamais, quoique le froid fût des plus violens. Surpris de ce phénoméne, il en prit une dans ſa main vers le milieu de Janvier 1670, & l'ayant expoſée à l'air, après l'avoir échauffée pendant quelque tems, l'eau ſe gela auſſitôt, à la réſerve des endroits où il n'avoit point touché. Il laiſſe aux curieux le ſoin de découvrir la cauſe de ce phénoméne, & à rechercher s'il provient de l'intervention antérieure de la chaleur, ou de l'agitation des différens atomes dont l'eau eſt compoſée.

QUESTION

Dans laquelle on examine s'il eſt poſſible de reſſuſciter une Plante de ſes Sels, Extraite d'Olaus Borrichius. Par Th. Bartholin. Act. de Copenhague, p. 78, 79.

OLAUS *Borrichius* s'étant trouvé à une promotion publique de Bacheliers, le premier Candidat lui propoſa les trois queſtions ſuivantes. 1°. Si les Anciens ont connu les Sels des Plantes? 2°. Si tous les Sels ont la même efficacité? 3°. Si l'on peut reſſuſciter les Plantes de leurs Sels? Olaus Borrichius répondit à ces queſtions d'une maniere, qui ſatisfit pleinement ſes Auditeurs. Il prouva que les Anciens ont connu les Sels, par pluſieurs paſſages tirés de leurs Ecrits. Il nia qu'ils poſſedent tous les mêmes vertus; & il démontra

par des autorités inconteſtables que l'on peut reſſuſciter les Plantes de leurs Sels. Voici, autant que je puis m'en ſouvenir, les exemples qu'il allégua pour appuyer ſon ſentiment.

Querceran a obſervé dans une Leſſive congelée d'Orties, pluſieurs figures de la même Plante dont les racines, les feuilles & les tiges étoient auſſi exactement deſſinées qu'un Peintre l'eût pû faire.

Hannibal Barlet, fameux Chimiſte Pariſien, a montré à *Borellus* & à pluſieurs autres, une Plante qu'il avoit reſſuſcitée du Tartre de Vitriol; on peut voir ce que celui-ci en dit dans ſon Hiſtoire des Remedes.

Le Fevre, autrefois premier Médecin du Roi d'Angleterre, ayant fait digerer du Sel Lixiviel de Tartre, d'abord avec de l'Eſprit de Vinaigre, & enſuite, avec de l'Alcohol, pendant ſeize mois & plus, & l'ayant ſublimé dans une cucurbite de Verre, il s'éleva ſous la

forme exacte d'une Vigne, à l'exception de la couleur *S. Sachſius*, dans ſon *Ampelographie*, ou Deſcription de la Vigne, dit avoir vu dans le Laboraroire de Holſtein une Vigne qui avoit été reſſuſcitée du Sel de Tartre.

Daniel Horſtius a vu de même reſſuſciter l'Abſinthe de ſon Sel.

Pierre Servius, Médecin à Rome, a auſſi vû reſſuſciter un Roſier de ſes cendres dans l'eſpace de vingt-quatre heures, mais elles avoient été préparées avec beaucoup de ſoin & de ſagacité.

Borrichius lui-même ayant réduit en cendre des jets de Cyprès, en mit le Sel dans un vaiſſeau de Verre, & y ajouta au bout de quelques mois un peu de phlegme de Vitriol, pour voir la forme que prendroit ce Sel ainſi mêlé avec un acide. Ayant examiné attentivement le vaiſſeau à la fin du mois, il découvrit ſur ſes parois pluſieurs figures de Cyprés, & dans le milieu du vaiſſeau un petit Arbre, de

la hauteur du petit doigt, qui à l'exception de la blancheur, étoit autant semblable à l'Arbre qui donne le Santal. Il étoit extrêmement maniable, & il n'y a point de Curieux à Paris qui ne l'ait vû.

PERSONNES QUI ONT MANGÉ DES ARAIGNÉES SANS EN ESTRE INCOMMODÉES.

Ce fait eſt rapporté dans les Mélanges des Curieux de la Nature, Ann. 2. Obſ. ix. Par Sim. Scholzius.

J'AI connu un jeune Ecoſſois à Leyde, qui mangeoit continuellement des Araignées, ſans en être incommodé. Il furetoit tous les coins du logis pour en trouver, & je lui ai oüi dire, qu'il ne connoiſſoit point de nourriture plus délicate. Il avoit la mine pâle, & les yeux meurtris, mais il jouiſſoit d'ailleurs d'une ſanté parfaite.

Borelli (*a*) dit avoir connu un Idiot à Padoue qui mangeoit des Araignées & des Scorpions, ſans en recevoir aucun mal.

Offredus (b) dit avoit vû un Mandiant à Orléans, qui mangeoit des Araignées & d'autres vilains Animaux ſans en être incommodé.

IDIOSYNCRASES EXTRAORDINAIRES.

Par Sim. Scholzius. Mélange des Curieux de la Nature.
An. 2. Obſ. XI.

UN jeune Allemand avec qui j'étudiois à Leyde, mangeoit des Œufs & des Pommes cuites & cruës, ſans la moindre répugnance ; il les touchoit & les voyoit ſervir à Table ſans la moin-

(*a*) Cent. 3. Ob. 19.
(*b*) Joh. Rhod. Cent. 3. Obſ. 19.

dre peine, mais il ne pouvoit les voir toucher à d'autres, ſans tomber en défaillance. J'ai pour garants de ce fait, le fameux D. *Witte de Riga* en *Livonie*, mon compatriote Scholzius, mon Hôteſſe, ſon fils & pluſieurs autres perſonnes, qui toutes ont été témoins de ce que je viens de rapporter. J'ai eu de même un Ami à Elbing, qui ne pouvoit voir rôtir un Cochon farci avec la tête & les pieds, ni en manger ſans s'évanouir ; mais il en mangeoit ſans répugnance, dès qu'on en avoit ôté ces parties.

CURIOSITÉS NATURELLES

DES ISLES DE FERÔE,

Par Th. Bartholin. Act. de Copenhague, vol. 1. p. 86. &c.

M. JACOB DEBES, auſſi reſpectable par ſon ſçavoir que par la place qu'il occupe, a donné une deſcription extrêmement curieuſe des Iſles de *Ferôe*, dont je vais extraire ce qui a rapport à la Médecine & à la Phyſique.

Les Habitans de ces Iſles ſont garantis de la peſte & des fiévres à l'aide des vents qui purifient l'air. Les fiévres, qui cédent avec peine aux remédes dans les autres pays, n'exercent aucun empire dans ce climat.

La petite verole n'eſt point endémique dans ces Iſles ; elle y fut apportée en 1651, que l'Auteur y

arriva, par la négligence d'un jeune Danois, qui l'avoit lui-même, & qui donna sa chemise à laver à une blanchisseuse. Cette malheureuse prit cette maladie & la donna à d'autres, & il périt une si grande quantité d'Habitans, que la plûpart demeurérent sans sépulture, & que la mortalité se répandit dans plusieurs Isles des environs.

La froideur de l'air rend les Habitans sujets à des fluxions qui les tourmentent d'une maniere très-violente. Elles se jettent sur le nez & la poitrine, accompagnées de toux & d'expectoration, de maux de tête, & de foiblesse des jointures, de maniere que la plûpart en meurent, ou demeurent long-tems au lit. Ce même froid, joint à l'humidité de l'air, produit encore une maladie aiguë, épidémique, appellée *Landfaersoet*, peu différente de la fiévre d'Hongrie. Elle consiste dans une fiévre ardente, accompagnée de mal de tête & de délire, & quelquefois de la diarrhée, qui ne finit

ordinairement que par la conſomption & le Maraſme ; pluſieurs perſonnes en échapent cependant.

Le ſcorbut, leur troiſiéme maladie endémique, eſt due aux mêmes cauſes, auſſi-bien qu'au voiſinage de la mer ; il attaque ſur-tout les perſonnes phlegmatiques, & qui menent une vie ſédentaire, & dégénére ſouvent en lépre.

Le Pays abonde en pâturages, & les bœufs y donnent ſouvent juſqu'à cent livres de ſuif. Les Habitans appellent ces pâturages *Tiedelands* ; & ce qu'il y a de ſurprenant eſt qu'ils ſont expoſés au Nord. Leur fécondité vient, à ce qu'on croit, du nitre, dont la neige abonde, & la fertilité du pays, des ſels dont la terre eſt impregnée ; & de-là vient qu'on en fume les terres avec de l'algue. On trouve les mêmes pâturages ſur les montagnes les plus élevées où le Soleil donne.

Outre les herbes potageres, comme la laitue, le creſſon, la ſariete, &c. on trouve encore dans

ce pays un grand nombre de plantes médicinales, & entr'autres quatre qui ſont extrêmement efficaces contre le Scorbut, ſçavoir, le creſſon, le coclearia, le raifort ſauvage, & l'oſeille.

La Tormentille y eſt auſſi fort fréquente, & on l'employe faute d'écorce pour tanner les cuirs. Les naturels du pays mangent la tige de l'angélique ſauvage, après en avoir ôté la moëlle, ils font même du pain de ſa racine dans les tems de diſette. Le bois de Rhode y eſt auſſi fort commun, & l'on en tire par la diſtilation une eau qui tient beaucoup de l'odeur de la roſe; il croît ordinairement au pied des montagnes, près des torrens qui ſe jettent dans la mer.

Ces Iſles nourriſſent pluſieurs troupeaux de moutons ſauvages, qui demeurent cachés ſous la neige, & qu'on ne découvre qu'à l'aide de leur haleine; ils demeurent ſouvent tapis ſous la neige des mois entiers, & ne vivent que des raci-

nes & des plantes qu'ils déterrent, ou de la laine qu'ils s'arrachent les uns aux autres, & ſupportent beaucoup mieux le froid que le chaud, & ils meurent ſouvent au printems, à l'approche du Soleil, d'une eſpéce de léthargie. Les Bergers les chaſſent avec des chiens. Ils ſont ordinairement blancs vers le Nord, & noirs vers le Midi; ce qu'on attribue aux vapeurs qui s'élévent de la mer, ces contrées étant plus voiſines de l'Océan que les autres. Ces mêmes moutons perdent leur blancheur & deviennent noirs, lorſqu'on les tranſporte dans l'Iſle appellée *l'Iſle Dimen*, qui eſt preſque toujours couverte des brouillards de la mer.

La Corneille eſt un des oiſeaux de proie qui cauſent le plus de dommage aux troupeaux de ce pays; auſſi oblige-t-on chaque batelier à apporter tous les ans la tête d'une Corneille au Juge de la Province, faute de quoi on le condamne à une taxe appellée *Rafnefold*, ou ta-

xe de la Corneille, qui n'eſt autre qu'une peau de brebis, ou ſa valeur en argent. Les Corneilles blanches y ſont auſſi communes qu'en *Iſlande*. Elles apprennent à parler fort aiſément, lorſqu'on a ſoin de leur fendre la langue dans leur jeuneſſe. L'Auteur de qui je tiens cette relation, rapporte qu'ayant uſé de cette précaution à l'égard d'une jeune Corneille blanche, elle apprit d'elle-même à appeller ſon laquais par ſon nom, de maniere qu'elle l'éveilloit ſouvent de grand matin; ſon Maître s'étant apperçu de la facilité qu'elle avoit à apprendre, cultiva avec ſoin ſes diſpoſitions, & l'oiſeau prenoit un ſi grand plaiſir à l'entendre qu'il paſſoit tous les jours deux heures à ſes pieds à l'écouter, répétant le lendemain ce qu'il avoit appris la veille, & aſſemblant les ſyllabes & les mots comme un enfant pourroit le faire. Ce malheureux oiſeau qui avoit tant de paſſion pour apprendre, périt par les mains des domeſtiques à l'inſçu de ſon Maître.

La Corneille a pour ennemi un oiſeau appellé *Kielder* par les naturels du pays, qui n'eſt autre que la Pie marine de Norwege. Elle eſt de la groſſeur du Geai, avec un long bec jaune & émouſſé, contre lequel la Corneille n'a d'autre défenſe que la fuite.

On trouve encore dans ce pays un Canard, appellé *Eider*, dont les plumes ſont auſſi douces que le duvet. Le mâle & la femelle ſont de couleur brune en naiſſant, mais celle-ci devient blanche au bout d'un an. L'oiſeau appellé *Imbrine* ne quitte jamais l'eau. Les Habitans le regardent comme un eſpéce d'*Halcyon*, quoiqu'il y ait beaucoup de différence entre ces deux oiſeaux, le premier étant plus gros qu'une Oye, ayant le bec & le cou long, le dos de couleur d'or, la poitrine tachetée de blanc, le cou doré, mais blanc vers la poitrine, & entouré d'un cercle blanc. La raiſon pour laquelle ils regardent l'*Imbrine* comme une eſpéce d'*Hal-*

cyon eſt qu'il pond ſes œufs dans l'eau comme celui-ci, mais il ne quitte jamais l'eau, ſes pieds, qui ſont placés fort près de la queue, étant trop foibles pour la paſſer, & ſes aîles trop courtes pour qu'il puiſſe voler; il a ſous chaque aîle une cavité capable de contenir un œuf; on croit que c'eſt là que ſes petits écloſent, cet oiſeau n'en ayant jamais plus de deux à la fois. Ces oiſeaux s'approchent du rivage à la veille des tempêtes, & ſe découvrent par leur cri. On attire les jeunes à la portée du fuſil au moyen d'un linge qu'on deploie ſur le haut des rochers, mais les vieux ne ſe laiſſent point attraper ſi aiſément, & ne ſont point la dupe de ce ſtratagême.

L'été améne un oiſeau aquatique, appellé *Liomen*, qui eſt à peu près de la groſſeur de *l'Imbrine*, & a le même cri que lui; il a les pieds placés près de la queue, ce qui l'empêche de marcher aiſément, & les aîles ſi petites, qu'il peut à peine

voler ; il ſe tapit dès qu'il voit un Homme, à moins qu'il n'apperçoive le rivage, car dans ce cas il s'efforce de le gagner, ſur-tout lorſque le vent le ſeconde ; il bâtit ſon nid vers la ſource des torrens, & cela ſi près de l'eau, qu'il peut boire ſans en ſortir. La pluie a beau les groſſir, il n'abandonne jamais ſes œufs que ſes petits ne ſoient éclos.

On trouve encore dans ce pays un oiſeau très-curieux, appellé *Garfutel*, quoiqu'il habite rarement parmi les rochers ; il a les aîles extrêmement petites, mais il ne vole point ; il marche la tête levée comme un homme, il eſt d'un noir luiſant, il a le bec long, crochu, mais fort étroit, avec une tache blanche & ronde, de la largeur d'une demi-rixdale au-deſſus de chaque œil ; il reſſemble à tous égards au *Penguin*. L'Auteur en a ſouvent privé, mais il ne vit pas long-tems à terre.

Ces Iſles ſont fréquentées en été

par d'autres oiſeaux de proie, & entr'autres par le *Suarbag*, le *Truen* & le *Skuen*. Le premier eſt de la groſſeur du Milan, & n'a rien de remarquable. Le *Truen* ou voleur enléve la proie des autres oiſeaux, & ne les quitte qu'après qu'ils la lui ont cédée, après quoi il s'enfuit avec une viteſſe étonnante; il n'a point d'autre voie pour ſubſiſter, car il ne ſçait point pêcher, & il n'a pas plutôt volé un oiſeau, qu'il cherche à en faire autant à un autre. Le *Skuen* eſt de la même eſpéce; mais beaucoup plus gros, étant de la groſſeur d'une Corneille, il défend ſes œufs & ſes petits avec beaucoup de courage, de ſorte que les voyageurs ne ſçauroient trop prendre de précaution pour s'en garantir, car s'il peut une fois leur gagner la tête, il ne manque pas de leur mettre le viſage en ſang à coups d'aîles. Les Habitans qui connoiſſent ſon caractére, ont ſoin de mettre un couteau ſur leur tête, la pointe en haut,

haut, dans lequel il s'enferre & se tue souvent lui-même.

Le pays fournit encore un grand nombre d'oiseaux aquatiques, tous bons à manger, & trois sortes d'Oies Sauvages outre le *Skraben*, le *Lunden*, le *Lomvifven* ou Hupe, & les Choucas. Ces oiseaux ne pondent qu'un œuf par an, & cependant il y en a une si grande quantité que les Habitans en mangent plus de cent mille par an; ils sortent des rochers en si grand nombre qu'ils cachent le Soleil, & que les étrangers prennent le bruit qu'ils font en volant pour celui du tonnerre.

Ces oiseaux construisent leurs nids d'une façon toute particuliere. Le *Skraben* pose le sien en terre; il le creuse avec son bec & ses griffes jusqu'à la profondeur de quatre ou cinq aunes, & choisit les pierres, comme l'endroit le plus sur. Il ne donne qu'un petit par an, ainsi qu'on l'a dit ci-dessus, il rode tout le jour, & ne revient dans

ſon nid qu'à l'entrée de la nuit : que s'il oublie de ſortir le matin il reſte chez lui toute la journée : il va chercher à manger la nuit ſuivante, & revient donner à manger à ſon petit le lendemain. Quoiqu'il ne mange qu'une ſeule fois par jour, il eſt beaucoup plus gras qu'une Oie ; de ſorte qu'on ne peut le manger que ſallé. On emploie ſa graiſſe dans les lampes. Le petit de cet oiſeau eſt appellé *Lieren*. On laiſſe ordinairement échapper la mere.

Le *Lunden* eſt un oiſeau un peu plus gros qu'un pigeon, il a le bec fort & crochu ; il eſt ennemi de la Corneille, qui cherche à lui enlever ſes petits. Leur combat a quelque choſe de fort divertiſſant ; il attend que la Corneille arrive, il la ſaiſit avec ſon bec par le cou, & l'aſſujetit avec ſes griffes de façon, qu'elle ne peut l'offenſer ; après quoi il s'envole ſans la quitter, & va ſe plonger dans la mer, où il la noie. Il fait ſon nid dans les creux

des rochers qui ſont ſous terre, & n'y fait ſes petits qu'après les avoir nettoyés, & y avoir apporté du nouveau gazon. On lâche des chiens dans les cavernes pour faire ſortir les petits, & on les fait donner en ſortant dans des filets qu'on a tendus à l'entrée.

La Hupe pond ſes œufs ſur le haut des rochers, & l'on en trouve quelquefois plus de cent dans ſon nid. Sa femelle les couve pendant quatre ſemaines conſécutives, & laiſſe au mâle le ſoin d'aller chercher de quoi vivre ſur les rochers qui ſont couverts de ces ſortes d'oiſeaux. Elle les nourrit durant trois ſemaines, après quoi elle les porte ſur ſon dos ſur le bord de la mer. Elle leur donne à manger en repliant ſa tête par-deſſous ſes aîles.

La mer, dont ces Iſles ſont environnées, abonde en petits poiſſons auſſi-bien qu'en baleines & veaux marins; je ne dirai rien des premiers. Les veaux marins ſont de

la groſſeur d'un bœuf, ils habitent dans les creux des rochers, & y mettent bas leurs petits. Les Pêcheurs profitent des paſſages qu'ils trouvent pour y aborder & pour les détruire. Les vieux évitent ſouvent les coups de maſſue qu'on leur porte, & l'arrachent même des mains de leurs agreſſeurs ; mais ils ſuccombent à ceux qu'on leur donne ſur la tête, & l'on en tue ſouvent juſqu'à 50 dans un jour de cette maniere. On fait des ſouliers de leur cuir ; on mange leur chair, & on ſe ſert de leur lard dans les fritures, ou bien on le mange après l'avoir ſallé. Ceux qui vont à la chaſſe de ces ſortes d'animaux doivent ſe munir de bâtons, de chandelles & de maſſues. Les chandelles ſont de la groſſeur du bras, & les Chaſſeurs les attachent à leurs têtes, de peur qu'elles ne viennent à s'éteindre dans l'obſcurité. Les jeunes veaux ne connoiſſant point le danger, ſe laiſſent tuer ſans peine.

La baleine la plus commune dans ces mers eſt celle qu'on appelle *Grindeval*. Elle eſt petite, mais extrêmement graſſe ; elle a la tête plate, les yeux petits, la peau noire, & le ventre traverſé d'une ligne blanche, la tête chargée de graiſſe & fort péſante. On fait bouillir ſon huile juſqu'à conſiſtance de lard ; on la ſalle avec du ſel noir, & on s'en ſert en guiſe de cochon. On tire ce ſel de l'algue ſéchée & réduite en cendre, on ſale le lard avec, & on le garde dans un lieu ſec. Ce lard eſt noir comme le jambon fumé ; mais il eſt auſſi blanc que du lard de cochon en dedans ; de ſorte qu'il faut le connoître pour pouvoir le diſtinguer de ce dernier. Quelques-uns s'en ſervent en guiſe de beurre. Les naturels du Pays mangent la chair de cette eſpéce de baleine après l'avoir fait cuire, & elle ne différe en rien du bœuf ; ils coupent ce qu'ils ne peuvent manger par morceaux, & le font ſécher à l'air pour s'en ſervir au

beſoin. Les étrangers la gardent dans du vinaigre, ce qui lui donne un goût approchant de celui du pied de veau mariné ; & de-là vient que les Habitans appellent cette eſpéce de baleine *Socquæg* ou *Vache marine*. *Pierre Claude* rapporte dans ſon Hiſtoire de la Norwége que cette baleine eſt chaſſée vers la côte par une eſpéce de chien marin, appellé *Hoalhunde*, & qu'après une pêche conſidérable de baleines qui fut faite en 1664, dans la Baie de *Sfaalefiord*, on apperçut un monſtre entre les baleines & le rivage qui nageoit à eux, & qui reſſembloit entierement à un chien par les parties qui étoient hors de l'eau ; il étoit de couleur jaune, velu, avec les oreilles pendantes comme les mâtins d'Angleterre.

On pêche dans la Baie de *Qualboe*, dans l'Iſle de *Suderſe* une autre eſpéce de baleine, appellée *Doglinge*. On en prend ſix tout au plus toutes les années en Automne, mais ce nombre double lorſqu'on paſſe

une année ſans y aller. Elles ont juſqu'à 16 aunes de long, ſur quatre de diamétre. Il faut une adreſſe particuliere pour les attrapper. Auſſi-tôt que les Pêcheurs apperçoivent cette baleine près de la Baie, ils aſſemblent leurs bateaux, & ſe muniſſent de cordes néceſſaires, & au cas que le tems les empêche d'en approcher, ils la pouſſent peu à peu vers les terres. Ce poiſſon ſe laiſſe approcher dans les tems calmes, prenant vraiſemblablement les bateaux qu'elle voit pour des animaux de ſon eſpéce : on la frappe dans la graiſſe, & pour l'ordinaire au-deſſus des ſourcils, après avoir attaché une corde au harpon. Le coup ne lui cauſe, ſelon toute apparence aucune douleur, il y a même lieu de croire qu'elle produit en elle une eſpéce de chatouillement, puiſqu'elle les ſuit vers le rivage ſans la moindre répugnance. Les Pêcheurs y étant arrivés, attachent la ligne au rivage, & percent l'animal à coups de pieux

juſqu'à ce qu'il ait perdu tout ſon ſang. La graiſſe & la chair de cette baleine ne ſont point bonnes à manger; & s'il arrive à quelqu'un d'en faire uſage, elles s'exhalent par les pores de la peau, teignent les hardes de couleur jaune, & leur donnent une odeur rance. La ſubtilité de ſa graiſſe eſt telle qu'elle s'échappe à travers les tonneaux dans leſquels on l'enferme. Cette eſpéce de baleine ne paroît qu'une fois l'année en Automne, dans *Suderſe*, ſur-tout dans la Baie de *Qualboe*, & il eſt rare qu'on la rencontre ailleurs; la raiſon que les Habitans en donnent tient plus de la ſuperſtition que du bon ſens, & n'a d'autre fondement qu'une tradition puérile & extravagante.

On trouve aux environs de ces Iſles d'autres baleines beaucoup plus groſſes, appellées *Roeren* & *Troldwald*, que les Habitans n'attaquent qu'avec crainte. Le *Roeren* eſt d'une groſſeur monſtrueuſe, le *Troldwald* eſt extrêmement dangereux &

ſe joue des Vaiſſeaux juſqu'à les ſoulever avec ſon dos, ce qui les met en danger de périr. On a cependant trouvé le ſecret de repouſſer ce monſtre, en attachant du Caſtoreum à la poupe du Navire pour pouvoir s'en ſervir au beſoin. La baleine n'approche pas plutôt du Navire, où eſt attaché le Caſtor, & l'on n'a pas plutôt lancé deſſus une poutre où l'on en a attaché un morceau, qu'elle ſe précipite au fond de la mer, avec la même viteſſe qu'une pierre. Ce poiſſon a l'odorat ſi exquis, qu'il ne peut ſupporter l'odeur de cette drogue; on aſſure que le bois de géniévre produit le même effet ſur lui. Des perſonnes dignes de foi tiennent ces expériences pour certaines, & notre Auteur attribue la même efficacité à ces deux ſubſtances, ſe fondant ſur la propriété qu'elles ont de hâter l'accouchement.

Les Habitans de ces Iſles ſont extrêmement ſobres dans le boire & le manger, n'ayant d'autre nour-

riture que la viande, le lait, le poiſſon & les légumes, & n'uſant jamais de pain, de bierre, ni de ſel. Ils font ſécher leur viande & leur poiſſon à l'air, ils l'aiment gâté, tant à cauſe de ſa graiſſe, qu'à deſſein de rehauſſer le goût de leur bouillon. Ils ſe ſervent pour cet effet de la graiſſe d'autres animaux qu'ils préparent de la maniere ſuivante. Ils roulent la chair des animaux qu'ils viennent de tuer, juſqu'à ce qu'elle ſe gâte; ils la coupent par petits morceaux, & en font des maſſes de 36. livres peſant, qu'ils enfouiſſent dans un endroit humide, à deſſein de la mieux conſerver. Cette viande ſent le vieux fromage lorſqu'on la coupe. Plus les Habitans ſont riches, & plus ils font proviſion de cette eſpéce d'aliment. Les pauvres gens qui n'ont pas le moyen d'avoir de la graiſſe de brebis, préparent leur ſoupe avec celle de baleine, qu'ils font ſécher au feu dans le ventricule de ce poiſſon, juſquà ce que la cha-

leur l'ait fondue & pourrie; il eſt rare qu'ils mangent le poiſſon frais, ils le font pourir & ſécher, & ſe régalent des têtes de brebis & de poiſſon qu'ils ont pendues autour de leurs maiſons, juſqu'à ce qu'elles ayent pris le haut goût. Ils s'abſtiennent de tous les alimens capables d'altérer; car peu de perſonnes ont de la bierre, & la plûpart ne boivent que de l'eau & du petit lait. Quelques-uns ſont ſujets à l'hydropiſie, à cauſe de la mauvaiſe nourriture dont ils uſent, mais la plûpart jouiſſent d'une ſanté parfaite. Ils ont quelques connoiſſances de l'Aſtronomie, & ſe reglent pour les heures & les tems de la pêche ſur la conſtellation de l'ourſe, dont ils obſervent le lever avec ſoin. Ils déterminent les phaſes de la Lune plûtôt par les marées que par ſon cours.

La maniere ſimple & frugale dont ils vivent les conduit à une extrême vieilleſſe, & l'on trouve aſſez communément chez eux des perſonnes

qui vivent jusqu'à cent ans. Il mourut il n'y a pas long-tems dans ce pays un Habitant de *Haraldsund*, appellé *Erasme Magni*, qui ayant perdu sa femme à l'âge de 90 ans, se maria en seconde nôces & eut cinq enfans; il vêcut jusqu'à l'âge de cent dix ans, & eut un enfant à cent trois, sans qu'on pût soupçonner sa femme de lui avoir manqué de fidélité. Son aîné vit encore dans la maison paternelle, & surpasse tous ses Concitoyens par la force & la stature de son corps.

La nourriture dont les Habitans usent, les rend extrêmement sujets à *l'Eléphantiasis*, & cette maladie est accompagnée des symptômes suivans : Tout le corps se couvre de tumeurs de couleur plombée, qui dégénérent en des ulcéres sordides & dégoûtans. Ceux qui en sont attaqués ont la voix rauque, & parlent du nez. Cette maladie fait périr un grand nombre de personnes, mais malgré ses progrès rapides, il se trouve des gens qui en échap-

pent ; elle ne paſſe point des peres aux enfans, ni des maris aux femmes, & c'eſt ce dont on a un grand nombre d'exemples.

On trouve des ſources d'eau douce ſur les montagnes les plus élevées, ce que j'attribue à la gravitation de l'Océan qui pouſſe l'eau dans les cavités & les ſinuoſités de la terre ; car l'Univers étant d'une figure ſphérique, la ſphéricité de la mer doit excéder de beaucoup les plus hautes montagnes. L'eau de la mer perd ſon amertume en paſſant par les entrailles de la terre, qui attire ſes ſels, & leur eſt redevable de ſa fertilité. Voici un exemple qui prouve la communication de la mer avec les fontaines. On trouve ſur le penchant d'une montagne, près du Village de *Fancoen*, dans l'Iſle de *Suderſe* un petit vivier d'eau douce, dont le flux & le reflux répondent exactement à celui de la mer, ce qui vient ſans doute de ſa communication avec celle-ci.

OBSERVATION PRATIQUE

Sur une inflammation de l'Oeil, accompagnée de la carie de l'Orbite, par M. Cou. Holtzendorf. Tirée des Mélanges de Berlin. Vol. 2. *p.* 65.

UN jeune homme de 24. ans, d'une haute taille, extrêmement robuſte, d'un tempérament colérique, ſanguin, & fort adonné à ſes plaiſirs, fut attaqué au printems d'une douleur violente & ſoudaine, dans la partie antérieure de la tête, particuliérement au-tour des ſinus frontaux; le gonflement des vaiſſeaux ſanguins indiquoit la ſaignée, & j'y eus recours, ce qui calma la douleur, mais au bout de trois jours le globe de l'œil s'enflamma tout à coup & devint auſſi gros qu'une œuf de pigeon. La conjonctive paroiſſoit détachée des

membranes ſousjacentes, & d'une couleur rougeâtre, ce qui eſt une maladie que les Oculiſtes appellent *Chemoſe*. Les ſcarifications, ſi recommandées par Hyppocrate, de même que l'uſage interne & externe des réſolutifs continué pendant trois jours, ne procurerent aucun ſoulagement au malade; il ſe forma au contraire dans le grand angle de l'œil, au-deſſous de la jonction des paupieres, une tumeur molle, de la groſſeur d'un pois, qui rendit lorſqu'on vint à l'ouvrir une grande quantité de matiere parfaitement digérée. La plaie ayant été panſée à l'ordinaire, la ſuppuration continua & augmenta même juſqu'au vingt-uniéme jour, après quoi il ſurvint un écoulement de ſanie, qui indiquoit la corruption des os contigus; & effectivement, je trouvai l'os unguis entierement carié; je me propoſois de le percer comme dans la fiſtule lacrymale, lorſque je m'apperçus que la partie de l'os coronal, con-

tigu à l'os unguis, l'os ethmoïde, & l'apophyſe circulaire de la machoire ſupérieure, qui forme le ſinus maxillaire & la partie inférieure de l'orbite étoient tout à fait cariés. Je compris en peſant ces circonſtances que je ne gagnerois rien à percer l'os unguis, comme je l'avois d'abord projetté, vû que la partie laterale, interne & inférieure de l'orbite étoit affectée de la carie; de ſorte que je pris le parti de m'en rapporter à la nature, me contentant de ſeconder ſon opération par un régime convenable. Je découvris au bout de quelque jour le ſiége de la maladie, je veux dire l'os carié, & ayant fait une inciſion dans le bord de l'orbite, j'en enlevai trois morceaux larges comme une groſſe lentille. Cette ſéparation n'eût pas plutôt été faite, que l'ulcére rendit un pus louable, lequel prit non-ſeulement ſon cours par l'inciſion, mais par le conduit naſal du même côté. J'employai des injections vulnéraires & déterſives;

& au bout de quelques ſemaines, le malade guérit, ſans que ſon œil reçut la moindre altération.

J'ai ſi peu de part à cette cure que je ne crains pas qu'on me ſoupçonne de vanité en la communiquant aux Sçavans. Mon unique deſſein eſt de porter les jeunes praticiens à ſe méfier de leur ſçavoir dans les cas de cette nature, & à ne point en entreprendre la guériſon à la hâte ; mais à réfléchir murement ſur les bornes de leur Art, ſur le pouvoir infini de la nature, & à reſpecter des loix qui tendent d'une maniere ſi admirable à la conſervation de notre corps.

NOUVEAU REMEDE

ANTIÉPILEPTIQUE ET SEDATIF,

Tiré de la Collection de Breſlaw, An. 1713. p. 561.

SUPPOSÉ que les effets du Spécifique ſuivant ſoient tels qu'on l'aſſure, on doit ſans contredit le regarder comme une des plus importantes découverres qui ayent été faites en Médecine, puiſqu'il guérit efficacement les convulſions & les obſtructions les plus opiniâtres, & rétablit les mouvemens naturels dans leur premiere régularité, ſans troubler en aucune maniere l'œconomie animale.

Voici ce que M. *Deppellios*, qui en eſt l'inventeur, en dit dans un Traité, intitulé *Thé Dicaſſes and cure of the Animal ſenſual life.* Cap. 2. p. 67.

Je me crois obligé, dit-il, de

recommander au Public l'uſage d'un Reméde dont j'ai moi-même éprouvé l'efficacité dans pluſieurs occaſions, & qui guérit du premier coup toutes les maladies épileptiques ſans cauſer aucune incommodité à ceux qui en uſent; il procure au contraire au malade un ſommeil de quinze heures, au bout duquel il ſe trouve ſoulagé & exempt d'une maladie, dont les ſuites ſont extrêmement funeſtes.

J'ai fait le premier eſſai de ce Reméde ſur un malheureux, que de fréquens accès d'épilepſie avoient entiérement privé de l'uſage de ſes ſens; il en prit une doſe qui lui procura un ſommeil de trente heures, & durant lequel il recouvra la parole & le ſentiment, au grand étonnement des Médecins & de tous ceux qui l'avoient connu.

Ce Reméde n'eſt autre choſe qu'une huile diſtillée de quelque partie d'un animal dans une retorte, juſqu'à ce qu'elle ne laiſſe aucun ſédiment, ce qu'on n'obtient qu'a-

près avoir reïtéré & procédé juſqu'à quinze fois. On donne trente gouttes de cette huile au malade avant le paroxyſme, ce qui lui procure un ſommeil de pluſieurs heures, & le délivre de cette fâcheuſe maladie.

Comme l'Inventeur de ce Reméde s'étoit déja rendu fameux par la découverte de pluſieurs autres ſecrets, le D. J. *Junkerus*, Médecin de l'Hôpital des Orphelins à *Hall*, & le D. *Elie Carmerus*, réſolurent d'en faire l'eſſai, & ils furent aſſez heureux pour obtenir cette huile médicinale au bout de ſeize ſemaines.

Ils prirent pour cet effet du ſang de Cerf, qu'ils firent ſécher & qu'ils diſtillérent en ſuite dans une retorte, & dont ils tirérent un phlegme, un eſprit, & un ſel volatil qu'ils mirent à part; ils diſtillérent le réſidu vingt fois de ſuite, changeant de vaiſſeau à chaque opération, & à la vingtiéme il ne reſta aucun ſédiment au fond de la re-

torte. La premiere huile étoit épaiſſe, d'un goût & d'une odeur déſagréables, mais elle perdit ſa mauvaiſe odeur à chaque diſtillation, & prit un goût agréable & balſamique, de ſorte qu'elle fut entierement parfaite à la derniere; il ne reſtoit plus qu'à faire l'eſſai de ce Reméde, mais on ſe méfioit de ſa vertu ſoporifique. On choiſit pour cet effet un Soldat âgé de 40 ans, qui depuis ſix années conſécutives tomboit trois jours avant la nouvelle & la pleine Lune dans des accès d'épilepſie, qui l'avoient réduit à l'extrêmité, & preſque entierement privé de la raiſon. On lui donna trente gouttes de cette huile, quelques tems avant le ſecond paroxyſme, ce qui le plongea dans un ſommeil profond, pendant lequel il éternua pluſieurs fois, s'écriant en ſe tournant dans ſon lit, *O l'excellent & l'admirable* Reméde! Il s'éveilla au bout de 26 heures le viſage ſerein, l'eſprit tranquille, & avec un appetit extraor-

dinaire ; au lieu qu'auparavant il avoit le tein pâle, la chair molle & flaſque, l'eſprit péſant & mélancolique, & un dégoût exceſſif ; il jouit depuis ce tems d'une ſanté parfaite, & ſes forces ont augmenté à un point qui cauſe de l'admiration à tous ceux qui le connoiſſent. Voilà l'effet que produiſit une ſimple doſe de ce Reméde lors du premier eſſai qu'on en fit.

La ſeconde perſonne ſur laquelle on l'éprouva fut une fille de dix-ſept ans, à qui une ſuppreſſion d'ordinaires avoit cauſé des ſymptômes hyſtériques, qui dégénérerent à la fin en une épilepſie journaliere. Les remédes dont on s'étoit ſervi n'ayant produit aucun effet, on lui donna enfin 25 gouttes de cette huile un peu avant le paroxyſme, ce qui la plongea dans un ſommeil, durant lequel elle éternua pluſieurs fois, & dont elle ne revint qu'au bout de vingt-quatre heures. Elle fut exempte pendant ſix mois de cette maladie, mais ayant négligé les re-

médes capables de procurer l'écoulement de ſes ordinaires ; elle en fut de nouveau attaqué vers l'équinoxe d'Eté, mais on l'en délivra une ſeconde fois avec vingt-cinq gouttes de la même huile. Le défaut de régime lui cauſa une ſeconde rechûte ſix mois après, mais elle dut ſa guériſon au même reméde.

On éprouva cette huile pour la troiſiéme fois ſur une jeune femme de vingt-un ans, qui étoit tombée dans des accès ſpaſmodiques & épileptiques, & enſuite d'une ſuppreſſion d'ordinaires ; on lui en donna trente gouttes, qui lui cauſérent un ſommeil, accompagné d'éternuemens, d'une ſueur, & d'un écoulement d'urine qui lui rendirent la ſanté, & rétablirent le cours de ſes ordinaires.

Le quatriéme ſujet de ce reméde fut une fille de quarante ans, qui étoit ſujette tous les mois, depuis 15 ans, à des accès d'épilepſie : la premiere doſe de trente gouttes ne la

fit point dormir,& elle eut une nouvelle attaque d'épilepsie dans le courant du même mois;mais la seconde la plongea dans un sommeil de quatre heures auquel elle dut sa guéririson.

Un jeune homme de 24 ans, sujet à une *épilepsie idiopathique*, dut sa guérison au même reméde. On mit d'abord en usage les purgatifs & la saignée, après quoi on lui en donna trente gouttes, qui lui procurérent un sommeil de quatorze heures, & lui rendirent la santé.

Un jeune homme de vingt ans fut guéri après huit heures de sommeil d'un délire mélancolique auquel il étoit sujet depuis long-tems, en prenant trente gouttes de la même huile. Plusieurs autres personnes ont employé ce reméde avec succès dans les mêmes cas.

Il arrive souvent à la honte de la Médecine, qu'un reméde qui a produit des effets admirables dans une occasion, devient tout à fait inutile dans un autre, & c'est ce

quil

qui eſt arrivé au nôtre qui n'a pu guérir un homme de 46 ans d'une manie & d'une épilepſie à laquelle il étoit ſujet quoiqu'on en ait réitéré la doſe juſqu'à deux fois.

Ce reméde ayant été donné à un enfant de quatorze ans, qui tomboit du mal caduc, & que l'on croyoit ſujet aux vers, il ne produiſit ſon effet qu'au bout d'un mois.

On l'éprouva encore ſur un jeune homme de 28 ans, qui étoit ſujet à l'épilepſie depuis ſa ſeptiéme année; il uſa de cette huile pendant dix jours conſécutifs ſans pouvoir dormir, mais il fut exempt durant tout ce tems-là de cette maladie. Ayant négligé de prendre les doſes reſtantes le onziéme jour, & étant allé à la campagne pour vaquer à ſes affaires, les accès le reprirent, & il tomba dans le feu, ce qui obligea ſon pere à lui faire abandonner les remédes.

On n'a point éprouvé juſqu'ici ce reméde dans la goutte; mais on a découvert ſon inutilité dans les

fiévres intermittentes. On remarquera que toutes les fois que M. *Deppelius* a mis de la ſemence d'anis dans la retorte pour corriger la mauvaiſe odeur de cette huile, les malades qui en ont uſé ont perdu la vûe pendant deux heures.

Les mêmes motifs d'humanité qui ont engagé les Auteurs de la Collection de Breſlaw à communiquer ce reméde à leurs compatriotes, nous ont pareillement déterminé à le donner en Anglois, pour que les curieux puiſſent examiner plus commodément les vertus d'un reméde auſſi ſimple & auſſi efficace, du moins à en juger par le récit des Médecins auxquels nous le devons. Ce reméde ne produit aucun mauvais effet, mais cela n'empêche pas qu'on ne doive l'adminiſtrer avec toute la prudence requiſe. On doit examiner en premier lieu ſi l'épilepſie eſt idiopathique, ou ſymptomatique, cette huile étant moins efficace dans la ſeconde que dans la premiere ; on doit enſuite

détruire la cauſe matérielle de la maladie, & obſerver avec ſoin l'opération du remede, ſi l'on veut former un pronoſtic aſſuré ſur ſa guériſon. Suppoſé que ce remede ne produiſe pas tout l'effet qu'on en attendoit, on doit avant de le rejetter, détruire la cauſe qui retarde ſon opération; & au cas qu'il réuſſiſſe, le communiquer au public avec la même généroſité que M. *Deppelius* & les autres Médecins dont on a parlé nous en ont fait part. On doit obſerver enfin, que ce remede ne cauſe aucun des ſymptomes dont on a parlé à ceux qui ſe portent bien, & qu'il n'eſt jamais ſuivi d'aucune circonſtance facheuſe.

DISSERTATION

Sur la nature & les propriétés des différentes Eaux.

DE tous ceux qui ſe ſont appliqués avec quelque ſoin à l'étude de la Médecine, il n'en eſt aucun, je penſe, qui puiſſe ignorer avec quelle ardeur on a ſouhaité & recherché en tout tems & en tout lieu, un reméde qui pût guérir généralement toutes les maladies. On ne ſçauroit aſſurément trop témoigner ſa joie & ſa reconnoiſſance, s'il ſe rencontroit quelque Médecin aſſez ingénieux, & en même tems aſſez heureux pour trouver cette panacée ſi ſalutaire. Mais comme nous ne connoiſſons encore, par expérience, pas même un ſeul reméde, dont le ſuccès ſoit toujours infaillible pour venir à bout d'une ſeule eſpéce de maladie, à

plus forte raiſon doit on déſeſpérer de pouvoir jamais en trouver un ſuffiſant pour les guérir toutes. En effet, ſi nous conſidérons la variété qui ſe rencontre dans les tempéramens des perſonnes, ce grand nombre, & ſouvent cette contrariété des cauſes des maladies, de même que le changement qui ſe fait ſi ſouvent de la vertu des remédes dans différens ſujets, par rapport à leurs divers tempéramens; ſi, dis-je, nous conſidérons tout cela, nous ceſſerons de nous fatiguer à la recherche d'un remede univerſel. Cependant s'il s'en trouve quelqu'un dans toute la nature qui mérite ce titre, certainemens il n'y en a point d'autre, ſelon moi que l'eau commune; puiſque ſans elle nous ne ſçaurions jouir de la ſanté, ni même de la vie. C'eſt elle, en effet, qui éloigne de notre corps toutes ſortes de maladies, & qui le conſerve ſain & exempt de toute corruption, laquelle eſt très-ennemie de la vie. Outre cela,

l'uſage de l'eau ſatisfait à toutes les indications du Médecin dans la pratique, de ſorte que ſans ſon ſecours on ne ſçauroit venir à bout d'aucune maladie, ſoit aiguë, ſoit chronique. Mon deſſein n'eſt pas de rapporter ici, pour confirmer ce que j'avance, les effets ſalutaires des Eaux Minérales tant chaudes que froides, & de prouver leur efficacité pour la guériſon des différentes maladies qui affligent le corps humain : je me contenterai ſeulement de parler de l'eau commune (j'entends de celle qui eſt pure, & qui a les qualités requiſes) c'eſt de celle là, dis-je, dont j'entreprens de faire l'éloge, & de recommander l'uſage univerſel.

M'étant donc propoſé de traiter ici de l'uſage univerſel de l'eau commune, pour prévenir & guérir les maladies, & voulant prouver cette vérité d'une maniere évidente, je penſe qu'il ne ſera pas hors de mon ſujet de dire auparavant quelque choſe ſur la néceſſité na-

turelle où notre corps eſt de mourir, afin qu'on puiſſe enſuite juger plus clairement, quelles ſont les maladies guériſſables, & quelles ſont les incurables. A l'égard du premier point, c'eſt-à-dire, de la néceſſité naturelle de la mort, tout le monde ſçait que la durée de notre corps, auſſi-bien que ce qui le garantit de la corruption, à laquelle il a beaucoup de penchant de lui-même, dépend uniquement d'une circulation perpétuelle & non interrompue du ſang & des humeurs. En effet, tant que cette circulation eſt entiere & bien réglée, nous jouiſſons de la vie; mais lorſqu'elle vient à manquer, nous ſommes fort près de la mort. C'eſt donc ce mouvement qui préſerve ſeul notre corps de la corruption, parce qu'il eſt auſſi le ſeul qui empêche le repos du liquide hétérogene, de la nature duquel ſont en général les parties des animaux; car le repos eſt la cauſe & le fondement de toute putréfaction.

Il eſt sûr que notre corps dureroit à perpétuité, ſi nous pouvions faire enſorte que la circulation du ſang ſe maintint toujours ſans interruption ni altération. Mais comme la foibleſſe humaine, & la miſérable condition où nous ſommes ne nous permet pas de compter ſur cet avantage, il eſt bon de rechercher quelles peuvent être les cauſes de ce manquement; ce ſont, à mon avis les ſuivantes. Cette circulation des humeurs, qui nous fait vivre, eſt dirigée & s'accomplit par le moyen de certains organes & des routes que tiennent les fluides : ces organes ſont compoſés de fibres muſculaires élaſtiques qui ont un mouvement ſucceſſif & réciproque de dilatation & de contraction. Ces routes ſont des vaiſſeaux, les uns de plus grande, & les autres de moindre capacité; lors donc que l'élaſticité & l'impulſion des fibres vient à diminuer de telle ſorte, qu'elle ne répond plus à la proportion des humeurs néceſſaire pour

le mouvement, & qu'ainſi ces mêmes humeurs ne peuvent plus circuler à leur aiſe & promptement dans les petits vaiſſeaux ; il faut alors abſolument que ces fluides croupiſſent dans les vaiſſeaux capillaires ; d'où s'enſuit la corruption, ſource féconde des maladies & de la mort. Or comme l'élaſticité & les forces mouvantes des corps s'affoibliſſent à la longue dans toutes les machines, à cauſe du changement qui ſe fait dans la matiere dont elles ſont compoſées ; le même inconvénient arrive auſſi à notre corps, dont les fibres, qui ſont les ſeules cauſes efficientes du mouvement, deviennent plus épaiſſes, plus dures, plus ſolides & plus ſeches, à meſure que nous avançons en âge. C'eſt pourquoi non-ſeulement elles ont plus de difficulté à ſe mouvoir ; mais outre cela, les pores & les capacités des vaiſſeaux ſe rétréciſſant peu à peu, empêchent que les humeurs n'y puiſſent circuler d'un cours libre & égal. Cette vérité ſe

prouve très-clairement par l'exemple des chairs des vieux animaux, lesquelles, à cause de leur dureté & de leur solidité, demandent pour s'amollir, beaucoup plus de chaleur & de cuisson que celles des jeunes animaux. Il n'est donc pas douteux que si l'on pouvoit toujours conserver le même état & la même mobilité dans les fibres & dans les vaisseaux, & enfin, la même ouverture dans les pores ; qu'alors, dis-je, la vie de notre corps ne finiroit jamais, à moins qu'il ne lui arrivât quelque accident de la part d'une cause externe. Mais que nous puissions parvenir à ce point, soit par l'usage d'un remède particulier, soit en observant un certain régime de vivre ; c'est assurément ce qu'on ne sçauroit concevoir, lorsque l'on connoît jusqu'où peuvent s'étendre les forces des choses naturelles. Cependant, ce qu'il y a non-seulement de vraisemblable, mais encore de bien sûr ; c'est que beaucoup de gens ne par-

viennent point au terme de la vie, que leur promet la conſtruction de leur corps & le tempérament qu'ils ont reçu de la nature ; & cela, parce qu'ils ignorent ou bien qu'ils mépriſent & négligent les regles par le moyen deſquelles ils pourroient atteindre ce terme naturel de la vie. C'eſt pourquoi la plûpart des hommes rendent indubitablement leur vie plus courte qu'elle ne le ſeroit, & dérangent leur ſanté, tant par leur déreglement dans les paſſions & dans le régime de vivre, qu'en négligeant la différence qu'on doit faire des choſes ſaines, ou mal ſaines.

Après avoir donné une idée ſuffiſante de la cauſe & de l'origine interne & naturelle de notre mort ; je crois qu'il ne ſera pas hors de propos d'expliquer en peu de mots, pourquoi il ſe rencontre des maladies incurables, & dont on ne ſçauroit venir à bout par aucun ſecours ni par aucun reméde. En effet, non-ſeulement la droite raiſon, mais

encore les loix même du mouvement nous font assez connoître, qu'il doit y avoir de la proportion entre le principe actif & le passif, & que dans toutes choses, les effets supposent une cause proportionnée. Ainsi donc, s'il arrive des obstructions très-fortes & très-rebelles dans les vaisseaux, si les vaisseaux s'endurcissent, s'il se fait de grands épanchemens d'humeurs dans les cavités, & qu'il en résulte des corruptions, qui pourra trouver un reméde assez efficace pour vaincre tous ces maux? Qui est-ce encore qui pourroit arrêter par le moyen d'un reméde convenable, les inflammations profondes & internes des parties nobles, & le sphacele qui leur succede? Enfin, qui est-ce qui surmonteroit & éteindroit les mouvemens convulsifs du genre nerveux, lorsqu'ils sont très-violens & invétérés? Assurément, s'il se trouvoit quelqu'un assez habile pour en venir à bout; je ne l'appellerois pas seulement un Esculape, mais je di-

rois encore qu'il eſt né pour le bonheur du genre humain, très-perſuadé que je ſerois, que perſonne ne mourroit entre ſes mains d'aucune maladie aiguë.

Au reſte, il nous faut auſſi examiner s'il ſe trouve dans la nature un reméde particulier & propre à guérir une certaine eſpéce de maladie. Perſonne n'ignore que l'on recommande encore aujourd'hui pour de certains maux, des remédes particuliers à qui l'on a donné le nom de *ſpécifiques*: c'eſt ainſi qu'on regarde le Quinquina comme un fébrifuge ſacré; qu'on donne tant de louanges au Mercure pour la guériſon de la Vérole; qu'on dit de l'Opium que c'eſt le reméde le plus certain qu'on ait encore trouvé pour appaiſer toutes ſortes de douleurs; qu'on appelle le Mars le ſoulagement des Hypocondriaques; que le ſoufre eſt regardé comme un excellent pectoral; le Caſtoreum comme très-ami du genre nerveux; que les Ameers ſont réputés d'excel-

lens remédes pour la Cachexie & l'Hydropiſie, & qu'on eſtime le Nitre très-propre à éteindre le feu de la Fievre. Mais quoique tous ces remédes ſi vantés ayent en effet beaucoup de vertus, & méritent des louanges, cependant un Médecin un peu verſé dans la pratique de ſon art, jugera facilement que ces ſortes de ſecours ne ſont point ſuffiſans pour venir à bout de tous ces maux. Car qui eſt-ce qui peut ignorer que preſque toutes les maladies ſont entretenues par des cauſes non-ſeulement différentes, mais encore ſouvent contraires? Qui ne ſçait que les maladies ſont accompagnées de divers ſymptomes, & qu'elles ſont ainſi plus ou moins dangereuſes? Eſt-il enfin quelqu'un qui ne ſoit perſuadé, que nos corps ſont de différens tempéramens, ſur leſquels les remédes agiſſent tout différemment? C'eſt pourquoi il faut abſolument que d'un ſeul & même remédе qu'on aura donné, il en réſulte des effets non-ſeulement dif-

férens, mais encore ſouvent contraires, & cela ſuivant la diverſité du tempérament des ſujets. Et en effet, choſe à laquelle il faut bien faire attention, les remédes n'agiſſent pas ſeulement ſelon leur propre activité, mais auſſi ſuivant la maniere dont ils ſont reçus; c'eſt-à-dire, que leur vertu dépend de la maniere mécanique dont nos corps & les médicamens agiſſent mutuellement & réciproquement les uns ſur les autres. D'où l'on comprend aiſément quelle n'eſt pas l'audace & la criminelle témérité de ceux qui entreprennent la guériſon des maladies, lorſque ſans avoir aucun égard à la différence des ſujets & des cauſes morbifiques ou d'autres circonſtances, ils ſe ſervent toujours indifféremment d'un même reméde & d'une même méthode dans la même maladie; & c'eſt ce que font communément les Médecins ignorans, qui ne ſçavent de quelle maniere s'y prendre; auſſi ne faut il pas s'étonner qu'ils en-

voyent de cette façon, tant de gens en l'autre monde : je parle des Médecins ignorans ; car ceux qui auront assez d'étude, de génie & d'expérience pour distinguer comme il faut tous ces cas, se garderont bien de se servir dans une même maladie, d'un même reméde indifféremment pour toute sorte de personne.

Il me reste maintenant à expliquer en quel sens on peut donner à l'eau le titre de reméde universel. Je soutiens donc en premier lieu, que l'eau convient parfaitement à toute sorte de constitutions & à toutes sortes d'âge & de tems. En second lieu, qu'il n'y a pas de meilleur préservatif contre les maladies. Troisiémement, que le secours & le soulagement qu'on en tire est infaillible tant dans les maladies aiguës que dans les chroniques ; & enfin, que l'usage de l'eau satisfait à toutes les indications, tant pour la conservation de la santé, que pour la guérison des

maladies. Mais comme les eaux en général différent beaucoup entre elles, il eſt très-important d'examiner quelles ſont les eaux propres à ces deux indications générales de la Médecine ; car on ne ſçauroit nier que les eaux ne différent extrêmement de l'une à l'autre en nature & en vertus, comme les buveurs d'eau peuvent le remarquer aiſément au ſeul goût. La meilleure méthode pour connoître la différente qualité des eaux, c'eſt d'en faire divers examens Chymiques ; ſçavoir, de les peſer & d'y mêler différentes matieres. Il ne faut pas croire, en effet, que l'eau ſoit une liqueur auſſi homogéne qu'elle le paroît d'abord ; pluſieurs expériences prouvent qu'elle eſt mêlée de quantité de parties hétérogenes. Car premierement, il n'eſt aucune ſorte d'eau qui ne renferme en elle-même un fluide compoſé d'air & de matiere éthérée, avec lequel elle s'unit étroitement. Il ſemble auſſi que c'eſt uniquement par là qu'on doit expli-

quer la cauſe de la force élaſtique de l'eau. Car perſonne n'ignore que toutes ſortes d'eaux peuvent ſe raréfier, & augmentant ainſi de volume, occuper un plus grand eſpace qu'auparavant; & qu'au contraire, elles peuvent auſſi diminuer de volume, & être renfermées dans un moindre eſpace, & cela ſuivant qu'il s'inſinue entre les pores de l'eau plus ou moins d'air ou de matiere éthérée, ou qu'il en ſort plus ou moins des mêmes pores. Cela ſe voit très-clairement dans les Thermometres, où le liquide qu'on y a enfermé, occupe tantôt un grand eſpace & tantôt un moindre, ſuivant les divers degrés de chaleur & de froid. Car telle eſt la nature de toutes les liqueurs, qu'elles admettent ordinairement à l'approche de la chaleur, une plus grande quantité de matiere éthérée, & qu'elles la quittent enſuite lorſque le froid ſurvient, comme nous l'avons éprouvée il y a quelques années pendant un Hyver très-rude.

Pour ce qui eſt de la quantité d'air & de matiere éthérée répandue dans l'eau, on ne ſçauroit mieux la reconnoître que par le moyen de la Machine Pneumatique: car les eaux qui ſont les plus légeres & les plus ſubtiles donnent dans le vuide une grande quantité de petites bulles; & même, ſi elles ont été tant ſoit peu échauffées, on les voit s'élever au-deſſus de l'orifice du vaiſſeau de verre qui les contient: au contraire, plus les eaux ſont groſſieres, chargées & péſantes, moins il s'en éleve de bulles.

Outre cela, l'eau paroît être compoſée de parties ſubtiles, & d'autres un peu plus péſantes: les premieres, comme plus propres au mouvement, montent plus aiſément & s'élevent en haut à l'approche de la chaleur, par le moyen de la diſtilation & de l'évaporation: mais celles qui ſont plus péſantes & d'un plus gros volume, demandent un plus grand dégré de chaleur. C'eſt pourquoi nous remarquons qu'en

faiſant bouillir de l'eau, les parties les plus ſubtiles s'en exhalent, & que les plus groſſieres & les moins utiles demeurent. C'eſt auſſi ce qu'éprouvent manifeſtement ceux qui boivent du Caffé ; car lorſqu'ils le mettent dans une eau qui a bouilli trop long-tems, ils trouvent qu'il en a moins bon goût. On obſerve encore que dans la diſtillation, il eſt de certaines eaux qui montent fort vite & très-facilement au haut de l'alembic, & d'autres plus tard & plus difficilement. Enfin, les eaux différent beaucoup entr'elles par rapport à leur poids, puiſque ſi on les péſe, on trouve les unes peſantes & les autres légeres ; car celles qui ſont chargées de pluſieurs ſortes de parties terreſtres & ſalines, ſurpaſſent de beaucoup en peſanteur celles qui ſont pures. Quant aux eaux de pluie, comme elles ſont les plus ſubtiles & les plus pures, elles ſont auſſi les plus légeres.

On ne ſçauroit, au reſte, mieux reconnoître la pureté des eaux, &

diſtinguer ces parties hétérogenes qu'elles contiennent, que par le moyen de la diſtilation, qui découvre à nos ſens, non-ſeulement la quantité, mais encore la nature & la qualité de ce qu'elles contiennent. C'eſt quelque choſe de ſurprenant en effet, de voir combien il reſte de matiere terreſtre & pierreuſe après la diſtilation de certaines eaux. J'ai fait autrefois une expérience de cette nature. J'ai diſtilé dans une cucurbite de verre de l'eau de Fontaine juſqu'à ſiccité, y en ayant mis deux meſures, & réitérant la diſtilation dans le même vaiſſeau juſqu'à dix fois; j'ai retiré par cette opération du fond de la cucurbite une grande croûte pierreuſe, compacte, dure, & égale en épaiſſeur au dos de la lame d'un Coûteau. Il faut encore remarquer qu'il y a pluſieurs eaux dont les unes contiennent une terre de la nature de la Chaux, d'autres une matiere pierreuſe; celles qui participent du Mars ſe reconnoiſſent

à leur goût astringent, & à un sédiment d'ocre qu'elles déposent d'abord en sortant au tour de leur source. Plusieurs aussi, & entre autres nos Eaux de Hall en Saxe, contiennent un Sel Marin, comme on en peut juger par le goût de ce qui reste au fond après qu'on les a fait bouillir. Au reste, les mélanges des parties hétérogenes avec l'eau, & par conséquent son impureté se découvre encore mieux par le moyen de quelques expériences chymiques. Il y en a deux, sur-tout dont je me sers ordinairement, & que je recommande beaucoup pour bien reconnoître la pureté ou l'impureté des eaux. La premiere, c'est d'y verser de l'Huile de Tartre par défaillance ; & la seconde, d'y mêler de la dissolution d'argent faite avec l'Eau Forte. Si les eaux sont pures, telles que sont celles de pluie, ou bien les distilées, ou même quelques Eaux de Fontaine, il ne s'y fait aucun changement lorsqu'on y mêle l'une de ces deux liqueurs : mais

ſi elles ne ſont pas pures & qu'elles ſoient au contraires groſſieres & peſantes, l'Huile de Tartre les fait blanchir comme du Lait, particuliérement ſi elles ſont chargées d'une terre de la nature de la Chaux ; & ſi l'on y verſe de la diſſolution d'argent, elles ſe troublent, prenant une couleur cendrée qui tire preſque ſur le rouge ; ce qui eſt la marque d'une matiere ferrugineuſe cachée dans ces eaux.

D'un autre côté, les différens effets que produiſent les eaux, nous découvrent clairement leur nature, leur ſubtilité, leur légéreté & leur péſanteur. C'eſt ainſi qu'on ſe ſert des eaux légéres & ſubtiles pour faire cuire les chairs des animaux les plus dures, & les légumes, auſſi-bien que pour ramollir les os, les dents, & les Poiſſons de Mer. Ceux qui ont accoutumé de laver le linge, ou de le blanchir au Soleil, reconnoiſſent aiſément la différence remarquable qu'il y a d'une eau à l'autre, en ce que celle qui eſt

ſubtile, molle & légere, nettoye bien plus vîte & plus facilement les ordures viſqueuſes & graſſes, que ne fait l'eau péſante, laquelle ne donne aucune écume, & ſe mêle difficilement avec le Savon. Les Chymiſtes remarquent auſſi dans leurs opérations une grande différence par rapport aux eaux dont ils ſe ſervent; car celles de Fontaine & les autres, qui ſont peſantes, ſe trouvent moins propres à l'édulcoration des Chaux & des Magiſteres, comme de la Chaux d'or, de l'Or fulminant, de la terre douce de Vitriol, &c. en ce que ces ſortes d'eaux laiſſent quantité de petites parties dans les pores; c'eſt pourquoi ils employent les eaux de pluie & les autres qui ſont ſubtiles, avec beaucoup plus de ſuccès dans cette occaſion. Les Boulangers ſçavent auſſi par expérience, que les eaux ſubtiles, légeres & molles font plûtôt fermenter & lever la pâte, que celles qui ſont groſſieres & péſantes; car ces dernieres rendent le

pain

pain moins léger & plus compacte. Les Jardiniers n'ignorent pas non plus que les Plantes & les Herbes qu'ils arroſent avec une eau légere, ſubtile & ſpiritueuſe, croiſſent beaucoup mieux & profitent davantage, que s'ils les arroſoient d'une eau dure & peſante, telle qu'eſt celle de Fontaine, ou quelqu'autre de même qualité.

Les Braſſeurs apperçoivent auſſi une grande différence dans les eaux qu'ils employent pour faire leur Bierre : car l'eau dure & peſante fait une Bierre de meilleure garde ; & l'eau molle & légere lui communique un goût bien plus agréable, mais elle la fait auſſi aigrir plus aiſément. Les Maçons encore qui font le Mortier, & ceux qui préparent le Plâtre, ſçavent aſſez que les eaux de pluie & celles qui ſont ſubtiles, ſont moins propres à ce travail, n'y donnant point la conſiſtance & la liaiſon requiſe, ce qui leur réuſſit beaucoup mieux avec des eaux dures & peſantes, comme

celles de Fontaine. Enfin, l'expérience nous apprend tous les jours que les infusions d'herbes, comme de Thé, de Véronique, de Sauge, &c. tirent beaucoup plus de teinture, quand on les fait avec de l'eau de pluie, que lorsqu'on se sert d'eau de Fontaine.

Quant aux eaux de pluie, ce sont assurément les plus subtiles de toutes, puisqu'elles sont effectivement distilées par la nature même; car les vapeurs de l'eau étant élevées de la terre par la chaleur du Soleil, sont subtilisées par le mouvement & la chaleur, & deviennent ainsi très-propres à servir aux dissolutions, aux lotions, à la nourriture & à l'accroissement des Plantes, aux infusions, au blanchissage, & enfin aux usages intérieurs de la Médecine. Mais comme il s'y mêle quantité d'exhalaisons différentes & sujettes à se corrompre, qui viennent tant des Végétaux que des Animaux; il arrive de là, que si on laisse les eaux de pluie trop ex-

posées à l'air, ou qu'on les garde trop long-tems dans des vaisseaux de bois, elles se corrompent très-facilement ; ainsi celles qui tombent au mois de Mars durent le plus long-tems, parce qu'elles n'ont point été infectées d'une si grande quantité de différentes exhalaisons. Pour avoir donc de bonne eau de pluie, dont on puisse se servir utilement en Médecine, il est à propos de la garder dans des vaisseaux de terre bien bouchés, afin de la garantir de l'air extérieur. Outre cela, il ne faut pas prendre l'eau qui tombe des goutieres, mais recueillir dans des vases celle qui tombe en pleine Campagne : c'est de cette façon qu'on peut la conserver plusieurs années sans qu'elle se gâte. Après les eaux de pluie, viennent celles de Riviere, dont il y en a quelques-unes qui ne le cedent guere aux premieres en bonté & en pureté. Tout le monde est convaincu que les fleuves croissent par le moyen des pluies, & qu'ils

décroiſſent lorſque les pluies viennent à manquer : mais comme ils tirent leur origine des Fontaines qui ont leur ſource dans des lieux élevés & montagneux, & qu'enſuite les pluies font croître les Rivieres, qui en parcourant une grande étendue de pays, prennent & entraînent avec elles différentes ſortes de matieres, qu'elles tirent des terres par où elles paſſent ; cela eſt cauſe ordinairement, que les Rivieres ſont d'autant plus troubles & impures, qu'elles ont traverſé plus de pays dans leur cours ; ſans compter qu'elles tirent auſſi du fond de leur lit pluſieurs parties hétérogenes ; ainſi l'on voit par là qu'il y a une différence aſſez conſidérable entre l'eau de pluie & celle de Riviere : on doit encore ajouter que les fleuves étant toujours expoſés à l'air & à l'action du Soleil, leurs parties les plus ſubtiles s'exhalent en vapeurs, qui forment enſuite les nuées & les pluies.

A l'égard des Rivieres, il pa-

roît qu'elles différent conſidérablement de l'une à l'autre, quant à leur nature ; car celles dont le cours eſt très-rapide, & qui ſortant de la cime des Montagnes, où elles ont leur ſource, ſe précipitent dans des lieux bas, différent beaucoup de celles dont le cours eſt lent & tranquille, qui ont ordinairement leur ſource dans des lieux moins élevés. En effet, celles qui roulent avec une grande rapidité, ont, pour la plûpart, une eau légere & ſubtile moins facile à ſe corrompre, mais auſſi d'un autre côté moins propre à la multiplication & à la nourriture des Poiſſons ; parce que leur cours rapide ne permet pas aux œufs des Poiſſons de s'arrêter ſur la rive, & d'y éclore par le moyen de la chaleur du Soleil : mais quoique ces ſortes de Rivieres n'abondent guere en Poiſſons ; cependant ceux qu'on y trouve ſont d'un très-bon goût & fort ſains. On voit donc la raiſon pourquoi le Rhin & le Rhône, qui pren-

nent leur ſource dans les hautes Montagnes des Griſons, ont leurs eaux beaucoup plus légeres que les autres Fleuves ; auſſi eſt-il à remarquer, que les Barques deſcendant le *Mein*, pour entrer dans le Rhin, s'enfoncent beaucoup plus dans ce dernier Fleuve, dès qu'elles y ſont entrées, ce qui vient de la légereté de ſes eaux ; & ſi l'on peſe l'eau du Rhin & celle du Rhône, on trouvera que ces deux eaux approchent beaucoup de l'eau de pluie en légéreté. D'ailleurs, comme ces Fleuves ont un cours des plus rapides, il arrive que leurs eaux ſe conſervent aſſez long-tems ſans ſe gâter. C'eſt pourquoi, quant à l'uſage intérieur en Médecine, on doit donner ſans difficulté la préférence à l'eau du Rhin & du Rhône ſur celle des autres Rivieres. M. Spon, célébre Médecin de Lyon, a donné des Obſervations ſur l'eau du Rhône, qui ont été inſérées dans les Journaux des Sçavans d'Allemagne, Ann. 1680. pag. 519, où l'on dit ce qui ſuit. » Si vous pre-

» nez de l'eau du Rhône, que
» vous la mettiez à la cave enfer-
» mée dans de grandes Cruches
» de terre, & que vous l'y laiſſiez
» avant de la boire pendant quel-
» ques ſemaines ou quelques mois,
» afin qu'elle ait le tems d'y dépoſer
» toutes ſes feces, vous aurez une
» eau excellente & très-pure, qui
» ſe conſervera ſans ſe gâter, non-
» ſeulement pluſieurs mois, mais
» encore pluſieurs années, & même
» un ſiécle entier. »

Il n'en eſt pas de même des Rivieres dont le cours eſt lent & tardif : celles-ci ſont très-propres à la production & à la nourriture d'une fort grande quantité de Poiſſons ; telles ſont, par exemple, les Rivieres de la Marche de Brandebourg, comme la *Sprée*, le *Havel* & l'*Oder*, particulierement aux endroits où ce dernier Fleuve fait pluſieurs contours, & de même la *Teiſſe* dans la Hongrie ; car ces Rivieres donnent une ſi grande quantité de Poiſſons, qu'on n'en

trouve guere dans toute l'Europe de plus poiſſonneuſes : en voici la raiſon, à ce que je penſe : ces Rivieres n'ont pas ſeulement un cours très-lent, mais coulent encore à travers de lieux & des terres graſſes & viſqueuſes pour la plûpart, d'où elles entraînent aſſez d'alimens pour nourrir quantité de Poiſſons ; c'eſt pourquoi l'on n'obſerve point dans leurs eaux cette limpidité & cette tranſparence cryſtalline qu'on remarque dans d'autres, comme dans celles du Rhin & de l'Elbe. D'un autre côté, comme l'eau de ces derniers Fleuves eſt molle & légere, elle eſt auſſi très-propre à nettoyer le linge, pour peu qu'on y mêle du Savon : il faut cependant obſerver que le linge qu'on y lave n'acquiert pas cette blancheur que lui communiquent les Rivieres dont l'eau eſt blanche, comme la *Saale* & la *Mulde*. C'eſt auſſi un fait aſſez ſingulier, que la chair des Poiſſons qu'on prend dans l'*Elbe*, eſt beaucoup plus blanche que celle de ceux qu'on trouve dans la *Sprée* ou dans le *Havel* ; parce que les Poiſ-

ſons de ces dernieres Rivieres n'ont pas de l'eau auſſi claire & auſſi limpide que ceux de la premiere. On peut donc conclurre facilement de ce que je viens de dire, que toutes les eaux de Riviere ne ſont pas d'une même qualité, & que par conſéquent, elles ne ſont pas également propres à l'uſage qu'on en doit faire en Médecine. On eſtime cependant & l'on doit regarder comme les meilleures, celles qui ſont claires, légeres, qui ne ſe corrompent pas aiſément, & où l'on n'apperçoit aucun changement lorſqu'on y mêle de l'huile de Tartre par défaillance, ou de la diſſolution de quelque métal. Enfin, il faut ſe ſouvenir en général, que les eaux des Rivieres, dont le cours eſt impétueux & rapide, ſont toujours plus ſaines que celles qui coulent lentement.

Venons à préſent à l'examen des eaux de Fontaine, où l'on remarque ſouvent une nature & des proprié-

tés différentes ; car quoiqu'elles tirent leur origine des eaux de pluie, cependant ſelon la différence des lieux où elles ont leur ſource, & ſuivant les diverſes qualités des terres où elles coulent, elles acquierent auſſi une nature & des vertus différentes ; ce qui fait qu'il eſt rare de trouver des eaux de ſource claires, pures & légeres. La plûpart de ces eaux, ſi on les fait évaporer ou diſtiler, dépoſent une quantité conſidérable de concrétion terreſtre, & il en eſt peu qui ne ſe troublent, ſi on y verſe de la diſſolution d'un métal ou d'un ſel Alcali. Quelques-unes contienent du ſel Marin, comme celles de *Hall*, & d'autres une ſubſtance vitriolique ſubtile, comme quelques-unes de *Zerveſt*. La liqueur du Sel de Tartre mêlée dans les premieres eaux, y manifeſte la préſence du Sel Marin ; & ſi l'on verſe dans les ſecondes de l'infuſion de Fleurs de Grenade, on y découvre du Vitriol. Il y a auſſi des ſources qui participent du Mars, parce qu'elles ſor-

tent de lieux où il ſe rencontre des Mines de Fer : leur eau a un goût un peu aſtringent, & elle dépoſe un ſédiment d'ochre.

Il eſt donc à propos de ſçavoir connoître & diſtinguer parmi un ſi grand nombre de ſources que la nature nous fournit, celles dont les eaux ſont ſaines ; & c'eſt de quoi l'on doit s'aſſurer par leur légereté, leur limpidité, leur pureté & leur durée. Outre cela, il eſt bon de remarquer cette différence dans les eaux de Fontaine, qui eſt, que les unes ſont plus molles, plus douces & plus légeres, & les autres plus dures & plus peſantes. Les premieres ſont ordinairement celles qui ſortent de leur ſource par les côtés, & qui coulent ſur du ſable ou de la terre glaiſe ; & les dernieres ſont celles qui ſortent d'endroits qui vont en penchant & roulent ſur des rochers & des pierres ferrugineuſes. Il eſt à remarquer à l'égard des premieres, qu'elles ne ſe gardent pas ſi long-tems, & ſe gelent avec plus

de facilité ; & quant aux dernieres ; qu'elles ſe conſervent davantage & ont beaucoup de peine à ſe geler. Les unes & les autres ſont recommandables pour leurs bons effets, lorſqu'un Médecin ſçait s'en ſervir à propos & avec prudence, ſuivant la différence des maladies & du tempérament des perſonnes.

Après avoir examiné toutes ces eſpéces d'eaux différentes, & avoir établi qu'elles ſont les plus ſaines & les plus propres aux uſages de la Médecine, il ne me reſte plus que d'en venir à mon but, qui eſt de faire voir l'excellence & même l'uſage univerſel de l'eau commune, tant pour prévenir que pour guérir les maladies. Je dis donc en premier lieu, que l'eau pure & légere convient à toutes ſortes de tempéramens, quelque différens qu'ils ſoient les uns des autres. En effet, ſi la circulation des fluides bien réglée à travers toutes les eſpéces de petits vaiſſeaux de notre corps, eſt l'unique fondement qui le conſerve & le garantit de la corruption, il s'enſuit

De là, que ce qui entretient la fluidité du ſang, doit être la choſe la plus convenable & la plus néceſſaire à la vie. Or, les ſucs de notre corps qui ſervent à la nutrition & à toutes les fonctions, & dont les parties ſolides ſont auſſi compoſées, contiennent des ſolides & des fluides. Le deſſechement du ſang démontre qu'il contient des parties ſolides; & d'ailleurs ſon inflammation, ſa diſtilation & pluſieurs autres expériences chymiques, nous convainquent clairement, & par le moyen de nos ſens, que ces parties ſolides ſont de différente nature; ſçavoir, ſalines, ſulphureuſes, terreſtres, viſqueuſes, &c. En un mot, il y a dans le ſang des parties hétérogenes qui ſe corrompent très-aiſément, s'il y ſurvient un certain dégré de chaleur, de repos, d'humidité; car ces trois accidens ſont les cauſes de toutes ſortes de corruptions. De peur donc que ces parties ne ſe corrompent & n'infectent celles qui ſont ſaines, il eſt

néceſſaire qu'elles ne s'arrêtent jamais long-tems, & ne s'attachent point les unes aux autres; autrement il ne ſe peut faire que la corruption n'y ſurvienne bien-tôt. Il faut donc que ces parties ſolides, ſubtiles, ſulphureuſes, terreſtres, &c. ne ſoient pas ſeulement dans un mouvement inteſtin continuel, mais encore qu'elles circulent toujours d'un mouvement progreſſif à travers tout ce grand nombre de tuyaux & de canaux qui ſont d'une petiteſſe infinie; car il arrive par le moyen de ce mouvement, que les parties ſolides du ſang ſe diviſent en très-petits globules, moyennant un frottement continuel des unes avec les autres, & avec les parties fibreuſes. C'eſt pourquoi, il eſt très-néceſſaire qu'il entre dans notre ſang une grande quantité de fluide élaſtique compoſée d'air & de matiere éthérée, & outre cela beaucoup de liquide aqueux. En effet, ſi nous examinons la proportion du ſolide & du fluide dans le ſang qu'on aura tiré par la

ſaignée d'une perſonne ſaine, nous y trouverons deux fois, pour le moins, plus de liquide que de ſolide : car j'ai obſervé très-ſouvent, que ſur douze onces de Sang, il y en avoit ordinairement huit de matiere liquide, & quatre de ſolide. Outre cela, il paroît manifeſtement que le ſang contient une grande quantité d'air ſubtil & de matiere éthérée, en ce qu'il boût d'une telle façon dans le vuide, qu'il monte juſqu'au haut du vaiſſeau de verre, où il eſt contenu, & dont il n'occupoit auparavant que la moitié de la capacité. Il n'y a donc rien de ſi ſalutaire, rien de plus propre à la vie, ni de plus néceſſaire à ſa conſervation, que l'eau commune; car c'eſt la choſe du monde la plus convenable à la nature humaine, & c'eſt d'elle que dépend la vie & la durée de notre corps.

D'ailleurs, on ne ſçauroit trouver de meilleur reméde que l'eau pour conſerver la ſanté & prévenir les maladies. En effet, l'état de

la ſanté conſiſte dans un exercice libre & bien réglé de toutes les fonctions du corps ; & ſi nous conſiderons quelle eſt la cauſe de cet heureux état, nous n'en voyons point d'autre qu'une circulation libre & égale du ſang & des humeurs à travers tous les vaiſſeaux, & même les plus petits qui ſont aux émonctoires : car il arrive de cette maniere, que ce qui eſt utile & propre à la nutrition, demeure & forme les ſécrétions qui ſe font aux pores, tandis que l'inutile ſe ſépare & ſort du corps, comme étant ſujet à la corruption & ennemi de la nature. Les excrétions, en effet (choſe qui mérite une attention toute particuliere) ne ſont pas tant néceſſaires, ſelon moi, directement, ſimplement & abſolument pour la vie, qu'elles le ſont indirectement pour la ſanté & pour un exercice bien réglé de toutes les fonctions ; de ſorte que la ſanté & la vie même peuvent être en péril, ſans qu'il y ait cependant aucune cauſe ni dé-

faut dans les excrétions qui le puiſſe occaſionner. Car, eſt-il quelqu'un qui ne ſoit convaincu, que les fonctions naturelles peuvent être extrêmement troublées & en grand danger par quelque paſſion forte & violente de l'ame, par une douleur aiguë, très-vive, comme ſeroit l'éroſion & l'inflammation de l'eſtomac cauſée par un poiſon corroſif qu'on auroit pris? Et même dans les maladies conſidérables les plus chroniques, il ne faut pas tant avoir égard aux excrétions qu'aux obſtructions des glandes, aux endurciſſemens des viſceres, aux corruptions, aux gangrenes & aux extravaſations des humeurs; de même que dans les maladies aiguës, on doit donner une attention toute particuliere aux ſtagnations inflammatoires du ſang. Ainſi donc, le mouvement libre & égal du ſang & des humeurs, eſt ce qui conſerve la ſanté, qui produit les excrétions des choſes inutiles, qui prouve un aliment convenable aux parties ſo-

lides, & qui fournit aux nerfs ſenſitifs & aux fibres ce fluide infiniment ſubtil qui leur donne le ſentiment & le mouvement. Mais ſi ce mouvement libre & égal vient à manquer (ce qui peut arriver non-ſeulement par la ſurabondance, viſcoſité ou impulſion des humeurs, mais encore par l'affoibliſſement de l'élaſticité autour des fibres motrices) alors, dis-je, la carriere eſt des plus ouvertes aux maladies, & particulierement à celles qui ſont de longue durée. Car de ces mêmes ſources naiſſent les ſtagnations des humeurs dans les grands vaiſſeaux, la ſuſpenſion totale de leur cours dans les parties, les obſtructions dans les émonctoires, les skirrhes dans les glandes; & tous ces accidens ſont bien-tôt accompagnés de très-grandes impuretés, qui ſont les cauſes des douleurs & des convulſions, auſſi-bien que des putréfactions, qui ſont les ennemis jurés de la ſanté & de la vie. Voilà l'origine des cauſes qui

entretiennent les maladies.

Je ſuis donc perſuadé qu'il n'y a perſonne à préſent qui ne comprenne fort clairement, qu'une fluidité exacte du ſang & des humeurs eſt abſolument néceſſaire pour lui donner un cours libre & égal. Car de cette maniere les vaiſſeaux demeurent ouverts, les obſtructions ne ſçauroient ſe former, & les excrétions ſont bien réglées. Enfin, c'eſt par là que ſont empêchées les ſtagnations & interruptions du cours des humeurs, de même que leurs impuretés & corruptions, qui ſont les cauſes de toutes les maladies. Je laiſſe maintenant à juger aux plus habiles Médecins s'il y a dans la nature quelque remede plus propre & plus excellent que l'eau pure pour donner au ſang cette fluidité ſi néceſſaire. En effet, l'eau pure & ſubtile, diviſe & attenue parfaitement bien les parties ſolides & gluantes des humeurs, les empêchant ainſi de ſe coller les unes aux autres. C'eſt encore l'eau qui

diſſout tout ce qu'il y a d'inutile & de viſqueux, & qui imbibe pluſieurs ſortes de particules terreſtres, ſalines, ſulphureuſes, & les entraîne hors du corps par les couloirs convenables. Il paroît de là que le défaut d'humidité & de mouvement, eſt la ſource d'une infinité de maladies.

Cela conſidéré, il eſt aiſé de voir la raiſon pourquoi les buveurs d'eau (bien entendu que ce ſoit de celle qui a les qualités requiſes) ſe portent beaucoup mieux & vivent plus long-tems que ceux qui boivent de la bierre & du vin. C'eſt même l'eau qui leur donne ordinairement meilleur appetit & plus d'embonpoint que n'en ont les autres, comme l'a remarqué *Fouſeca*, dans ſon Traité de la Conſervation de la Santé, page 51. En effet l'eau eſt une liqueur très-propre pour la diſſolution des alimens, pour l'extraction des parties chyleuſes, & pour faire entrer & conduire le ſuc nourricier dans les pores intérieurs

des parties. Enfin l'eau d'éterge fort bien & promptement la mucosité visqueuse & ténace qui enduit les parois glanduleuses de l'estomac & du Duodenum, donnant ainsi de la facilité aux sucs dissolvans (qui suintent dans ces parties & qui sont les sources de l'appetit & de la digestion) à pouvoir se mêler en plus grande abondance aux alimens pour les réduire en bon chyle. Il ne faut pas croire, au reste, suivant l'opinion commune, que l'eau qu'on boit en mangeant des fruits qui fermentent dans l'estomac, fasse du mal en cette occasion : car nous voyons que la plus grande partie des Portugais, des Espagnols & des François boivent de l'eau pour leur boisson ordinaire, & cependant ils mangent une très-grande quantité de ces fruits pendant l'été, sans en ressentir la moindre incommodité. Outre cela, les buveurs d'eau ont les dents beaucoup plus fermes & plus blanches, la pourriture & la carie des dents étant une suite

du ſcorbut, dont la boiſſon de l'eau pure empêche la naiſſance, parce qu'elle purge le ſang des impuretés qui s'y rencontrent, & les fait ſortir facilement par les couloirs qui leur ſont appropriés. D'ailleurs, les buveurs d'eau ſont beaucoup plus diſpos dans toutes les fonctions, tant du corps que de l'eſprit, que ceux qui boivent de la bierre; car il eſt un grand nombre de bierres qui engendrent des ſucs groſſiers, peſans, épais & viſqueux, qui ont bien de la peine à paſſer par les petits tuyaux du cerveau & des nerfs; & c'eſt ce qui occaſionne la langueur du corps & fait qu'on ne ſent point dans ſes membres cette diſpoſition & cette vigueur pour le ſentiment & le mouvement. Plus donc la boiſſon de l'eau pure & ſimple ſe trouve convenable à la ſanté & à la vie, plus, dis-je, eſt-il étonnant que les habitans des pays du Nord, comme de l'Allemagne, des Pays-Bas, &c. aient une ſi grande averſion pour cette boiſſon ſa-

lutaire, que les autres Nations chériſſent tant. Il eſt sûr cependant que les bierres, & particulierement celles qui ſont trop épaiſſes & trop nourriſſantes, donnent accès à pluſieurs maladies très-conſidérables, ſur-tout ſi l'on joint ordinairement à cette boiſſon celle d'une grande quantité d'eau-de-vie ; il ſeroit beaucoup plus à propos de s'accoutumer à boire de l'eau & de la bierre pure, ou mêlée avec du vin, ſuivant les divers tempéramens.

Après avoir montré que l'eau eſt un excellent préſervatif contre toutes les infirmités qui peuvent nous menacer, il me reſte maintenant à examiner quelle eſt l'étendue de ſon pouvoir & de ſa vertu pour la guériſon des maladies. Je remarque en premier lieu que les Médecins diviſent toutes les maladies en aiguës & en chroniques. Parmi les aiguës les principales ſont les fievres, qui ne ſont autre choſe que des augmentations de mouvemens, tant en véhémence qu'en viteſſe,

dans les parties ſolides ou fibres, de même que dans les fluides ; & ces augmentations ſe terminent de différentes manieres ; ſçavoir, ou en ſurmontant la cauſe morbifique, & c'eſt alors que la ſanté revient, ou en détruiſant notre corps ; d'où la mort s'enſuit, ou bien en dérangeant & en corrompant ſes parties ; & c'eſt de là que naît une diſpoſition à d'autres infirmités. En effet la nature, dont le deſſein eſt de nous guérir, & qui en vient à bout le plus ſouvent, ne ſçait cependant quelquefois comment s'y prendre, & produit les maladies & même la mort. On ne doit, au reſte, nullement confondre avec l'ame raiſonnable ce que j'appelle ici la nature, par laquelle j'entens ce mécaniſme très-ſage que Dieu a établi dans notre corps, & qui agit par des puiſſances & des forces mécaniques & néceſſaires qui lui ſont naturelles ; ainſi donc pendant le tems que ces augmentations de mouvemens ſont leur cours ordinaire & limité,

&

& que l'art ne ſçauroit les arrêter ; pendant ce tems, dis-je, le Médecin ne peut faire autre choſe que de fournir à ces mouvemens une matiere qui leur ſoit convenable. Car cette augmentation eſt jointe en même tems à une grande chaleur, qui diſſipe extrêmement le fluide ſi néceſſaire & ſi ami de la vie, c'eſt pourquoi il faut le remplacer. En effet, ce mouvement qui ſe trouve augmenté dans les fievres, ne ſçauroit, ſans le ſecours d'une ſuffiſante quantité de liquide, lever les obſtructions, réſoudre & diſcuter les ſtagnations inflammatoires des humeurs, ni chaſſer ce qui eſt nuiſible. Il paroît donc de là qu'il n'y a rien de plus convenable dans ces fievres, que de boire de l'eau & même en quantité ; car c'eſt l'unique ſoulagement des fébricitans, & le meilleur reméde qu'on puiſſe leur donner. C'eſt pourquoi Hippocrate & les autres Auteurs louent ſi fort l'uſage de la tiſane dans le traitement de ces maladies : & c'eſt ſou-

vent avec ce ſeul ſecours, en y joignant le repos & une chaleur modérée, que des fiévres très-conſidérables ſe guériſſent ſans Médecins & ſans aucun autre reméde. En effet, le Médecin ne peut guére faire autre choſe dans cette occaſion, ſi ce n'eſt qu'il doit auſſitôt & dans le commencement de la maladie, faire ſaigner ſon malade s'il a trop de ſang, ou bien lui donner un vomitif, ſi le ſiége du mal eſt dans l'eſtomac; ou lui faire prendre un ſudorifique, pour chaſſer tout d'un coup le venin ſubtil répandu dans la maſſe du ſang. Pendant le reſte du cours de la fiévre, il ne faut donner au malade que des remédes qui temperent le ſang, des humectans & des médicamens qui entretiennent la tranſpiration inſenſible. Il faut cependant avoir attention que la boiſſon ne ſoit pas trop froide, ſur-tout vers le tems des criſes & lorſqu'on craint l'inflammation dans les premieres voies, non plus que durant

la friſſon, quand les parties externes ſont reſſerrées : mais il faut attendre le tems qu'on s'apperçoive d'une diſpoſition à la diaphoreſe ; & c'eſt alors qu'il faut toujours donner beaucoup à boire au malade.

A l'égard des maladies chroniques, elles viennent le plus ſouvent de l'obſtruction des glandes & des viſceres, de l'abondance & de l'impureté des humeurs & de leur ſtagnation dans les gros vaiſſeaux : la raiſon & l'expérience nous enſeignent donc, qu'il faut ôter tous ces obſtacles pour venir à bout de ces maladies : or on ne ſçauroit imaginer de reméde plus propre pour y réuſſir que l'eau commune. Tout le monde convient, & l'expérience prouve très-clairement, que les eaux minérales, tant chaudes que froides, font des merveilles dans la cure des maladies chroniques : cependant les bons effets de ces eaux ſont dus particulierement à la quantité de l'eau ſimple, & à la fluidité qu'elle procure aux humeurs :

car ce ſeroit en vain qu'on donneroit dans cette occaſion, l'eſprit minéral volatil & le ſel alcali que les eaux minérales contiennent, ſi l'on n'y joignoit en même tems une ſuffiſante quantité d'eau. En effet, les eaux de ſource, pourvû qu'elles ſoient pures & légeres, quelque privées qu'elles ſoient d'ailleurs des ingrédiens des eaux minérales, ne laiſſent pas d'avoir beaucoup de vertus pour la guériſon des maladies chroniques : & l'on voit en pluſieurs endroits, quantité de fontaines qui ſont très-recommandables par leurs effets ſalutaires, dont la cauſe, tout bien conſideré, doit être uniquement attribuée à la bonté de l'eau ſeule ; ce qui n'étant point compris par de certains Médecins peu éclairés, ils attribuent à ces ſources je ne ſçai quels ingrédiens qu'ils tirent de la terre ou de l'air. On doit mettre particulierement de ce nombre les fontaines de Schleuſing, dans la Principauté de Henneberg, qui n'ont autre cho-

ſe que de l'eau pure & ſubſtile, remplie d'une grande quantité d'air & de matiere étherée; ces eaux conviennent à la plûpart des maladies chroniques, & font du bien principalement à ceux qui ſont incommodés de la gravelle, de la goute, du rhumatiſme, du ſcorbut & de langueur de membres; outre cela, comme elles rendent la fluidité aux humeurs, elles rétabliſſent auſſi le cours des régles & des hémorrhoïdes.

Il me reſte encore à montrer que l'eau commune eſt le reméde univerſel, qui ne convient pas ſeulement à toutes ſortes de conſtitution; mais outre cela qui remplit toutes les indications dans les maladies. Je dis donc en premier lieu, que l'eau eſt bonne pour tous les tempéramens; car dans les perſonnes ſanguines, chez qui la capacité des vaiſſeaux prête & s'agrandit facilement, & qui d'ailleurs en ont quantité de très-petits, l'eau facilite & accélere la circulation du ſang, qui ſans cela, circuleroit plus

lentement & avec plus d'embarras, & formeroit ainſi des ſtagnations dans les viſceres. Quant aux perſonnes bilieuſes, chez qui les humeurs ſont en grand mouvement, l'eau tempere leur trop grande chaleur, en ce que, rendant la tranſpiration plus libre, elle fait ſortir les particules ſulphureuſes & chaudes par les conduits excrétoires de la peau, qui ſont alors très-ouverts. D'un autre côté, elle fait un bien infini aux mélancoliques & aux phlegmatiques, en délayant le ſang épais, & diſſolvant la viſcoſité des humeurs. Outre cela, l'eau convient à toutes ſortes d'âges. En effet, comme les enfans à la mamelle tombent ſouvent dans des maladies très-fâcheuſes, cauſées par la viſcoſité & l'acrimonie du lait, nous voyons par expérience, qu'outre les abſorbans, les délayans aqueux pris chaudement, ſont d'un très-grand ſecours dans tous ces cas. Pendant la jeuneſſe, à cauſe de l'abondance du ſuc nourricier & de l'épaiſſiſſe-

ment des humeurs, il arrive quantité de différens maux, tels que ſont les catarrhes & les maladies de la peau : & l'on ſçait par expérience que les délayans pris en infuſion, ſont excellens pour toutes ces incommodités. Il en eſt de même des infirmités qui attaquent l'âge viril, & même la vieilleſſe, dans toutes leſquelles la boiſſon de l'eau eſt très-convenable. Car l'âge viril eſt fort ſujet aux inflammations & aux fiévres, & la vieilleſſe eſt attaquée de ces incommodités qui proviennent des obſtructions : or je ne vois pas aſſurément, qu'il y ait de meilleur reméde dans toutes ces maladies, que de l'eau, ſoit qu'on la boive chaude ou froide. La pratique nous apprend encore, combien de fâcheux accidens la ſuppreſſion des hémorrhoïdes & des regles, attire tous les jours aux hommes & aux femmes, & je ſçai certainement & par expérience, que les délayans entretiennent dans un bon ordre ces ſortes de flux, qui ſont

ordinaires & ſalutaires au corps.

Tout le monde eſt convaincu que la pléthore, ou la trop grande abondance de ſang, eſt une ſource féconde de pluſieurs maladies; mais il n'y a rien de meilleur pour la prévenir que de boire de l'eau chaude, ou des infuſions d'herbes : car l'eau, en diſſolvant la viſcoſité des humeurs, empêche qu'il ne ſe puiſſe engendrer & amaſſer une trop grande abondance de ſang. La boiſſon de l'eau, en quantité, n'eſt pas moins utile pour corriger & détruire la cacochymie des humeurs; car elle entraîne & fait ſortir très-promptement par tous les émonctoires convenables, les parties impures & ſalines, qui ſont des excrémens du ſang. Outre cela, cette boiſſon tient ouverts tous les endroits par où le corps s'évacue, & fait ſortir comme il faut les choſes inutiles & les ordures : elle tient le ventre libre, & rend les excrémens liquides : elle débarraſſe les conduits de l'urine, en les lavant & nettoyant,

elle empêche la concrétion & la formation de la pierre ; elle aide d'ailleurs parfaitement bien la tranſpiration inſenſible, qui eſt la plus ſalutaire de toutes les évacuations : & ſi l'eſtomac eſt plein d'un amas de mauvaiſes humeurs, une quantité conſidérable d'eau chaude avalée, l'évacue le plus ſouvent très-promptement. Enfin, l'eau eſt le véhicule le plus convenable pour tous les médicamens. Les remédes antiſcorbutiques, & ceux qui ſont deſtinés à enlever les impuretés du ſang, s'ils ſont du nombre des végétaux, ne produiront pas grand effet pour corriger les humeurs vicieuſes, à moins qu'avec le ſecours de l'eau, leur vertu répandue dans des infuſions ou des décoctions, ne pénétre dans le ſang, & juſqu'aux derniers recoins des vaiſſeaux. En un mot, par tout & dans toutes les maladies où il faut ſe ſervir de remédes altérans ou évacuans, ou apéritifs, ou réſolutifs ; dans toutes ces occaſions, dis-je, l'eau eſt

toujours & en tout tems d'un très-grand & très-prompt ſecours. Bien plus, la nutrition de notre corps ne ſçauroit ſe faire comme il faut ſans le ſecours de l'eau; car elle eſt le véhicule le plus propre pour le ſuc nourricier, qu'elle tranſporte juſqu'aux derniers & plus petits pores des parties.

Enfin, il eſt à propos d'avertir ici, que ceux qui ne ſçauroient avoir de l'eau bonne & pure, doivent avoir ſoin de recueillir celle de pluie, ou ſe ſervir à ſa place de celle de riviere, & s'ils ne peuvent avoir de l'une ni de l'autre, ils faut qu'ils diſtilent leurs eaux impures pour les rendre meilleures, ou qu'ils les corrigent en les faiſant bouillir avec de la corne de cerf brûlée. C'eſt aſſurément un très-grand don de la nature dans une Ville, ou dans une Province lorſqu'on y trouve de bonnes Fontaines, qui valent mieux que le plus précieux de tous les remédes.

FIN.

TABLE DES MÉMOIRES

Contenus dans cet Ouvrage.

MEMOIRE I.

NOUVELLES Expériences faites en Siléſie, ſur les moyens d'augmenter ou de multiplier le Bled. Page 1

II.

Nouvelle Méthode de guérir la Goute, par le Sieur Conrad-Barthol Behrens. 9

III.

Nouvelle Méthode d'améliorer les Terres ſtériles, pierreuſes & ſablonneuſes. 24

IV.

Or Végétable, par Phil. Jac. Sachs à Lewenheimb. Page 28

V.

Or Chimique, ou Transmutation des Métaux imparfaits en Or, par Phil. Jac. Sachs à Lewenheimb. 35

VI.

Description d'une Fontaine brûlante & Médicinale de Pologne, par Conrad, premier Médecin de la Reine, avec l'Explication du Phénoméne, par M. Denys. 52

VII.

Réflexions sur l'origine des Nations, tirées de leur Langage, par G. G. L. 59

VIII.

Nouvelle maniere de dessaler l'Eau de la Mer, tirée de la Collection de Breslaw, Juillet, An. 1715. 105

IX.

Quelques Indications du Déluge Univer-

ſel en Suéde, par Emanuel Sueden-borg. Page 109

X.

Eſſai Phyſico-Mathémathique ſur la maniere de trouver la hauteur de l'Atmoſphére. 117

XI.

Diſſertation ſur la Pierre Philoſophale, par Henſing. 121

XII.

Mémoire ſur les Sirenes, les Tritons & autres Monſtres Marins, par Thomas Bartholin. 155

XIII.

Moyen de rendre la parole & l'ouye aux Muets & aux Sourds, par Pierre de Caſtro, avec des Obſervations, par Philip. Jac. Sachs à Lewenheimb. 167

XIV.

Nouvelle eſpéce de Lampe, par Jean-

Christophle Sturnius. Page 188

XV.

Remède pour l'Atrophie de l'Œil, avec des Observations, par Joach. Georg. Elsnerus. 192

XVI.

De la situation de la Scythie du tems d'Herodote, par T. S. Bayerus. 211

XVII.

De l'Elan, & d'où vient qu'il est sujet au mal Caduc. 259

XVIII.

Maniere d'enlever & de renouveller l'Ecorce des Arbres. Par J. L. Frisch. 262

XIX.

Expérience sur la Congélation, par le D. S. Reisel, tirée des Mélanges Curieux de la Nature. An. 2. Obs. 177. 265

XX.

Question dans laquelle on examine s'il est

possible de ressusciter une Plante de ses Sels, Extraite d'Olaus Borrichius. Par Th. Bartholin. Act. de Copenhague, p. 78, 79. Page 267.

XXI.

Personnes qui ont mangé des Araignées sans en être incommodées. Ce fait est rapporté dans les Mélanges des Curieux de la Nature, Ann. 2. Obs. xx. Par Sim. Scholzius. 270

XXII.

Idiosyncrases extraordinaires. Par Sim. Scholzius. Mélange des Curieux de la Nature. An. 2. Obs. xi. 271.

XXIII.

Curiosités naturelles des Isles de Ferôé; Par Th. Bartholin. Act. de Copenhague, vol. 1. p. 86. &c. 273

XXIV.

Observation pratique sur une inflammation de l'Oeil, accompagnée de la carie de l'Orbite, par M. Cou. Holtzen-

dorf. Tirée des Mélanges de Berlin. Vol. 2. p. 65. 296

XXV.

Nouveau remede antiépiletique & ſedatif, tiré de la Collection de Breſlaw, An. 1713. p. 561. 300

XXVI.

Diſſertation ſur la nature & les propriétés des différentes Eaux. 310

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *Les Mémoires Littéraires ſur différens ſujets de Phyſique, de Mathématique, de Chymie, de Médecine, de Géographie, d'Agriculture, d'Hiſtoire naturelle*, &c. Traduits de l'Anglois. Fait ce 13 Mars 1749.

Signé, MALOUIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers, qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé ANDRE' CAILLEAU, Libraire à Paris, ancien Adjoint de ſa Communauté, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage qui a pour titre, *Mémoires Littéraires ſur différents ſujets de Phyſique, de Mathématique, de Chymie, de Médecine, de Géographie, d'Agriculture, d'Hiſtoire naturelle, &c.* Traduits de l'Anglois, S'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou pluſieurs Volumes & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années conſécutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à tous Libraires, Imprimeurs & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre

obéiſſance; A la charge, que ces Préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le Régiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs en bon Papier & beaux caracteres, conformement à la Feuille imprimée, attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des Préſentes, que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. Qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de Copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France; le tout a peine de nullité deſdites Préſentes, du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empéchement. Voulons qu'à la Copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement, ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles,

tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre Permission ; & nonobstant Clameur de Haro, Chartre-Normande, & Lettres à ce contraire ; Car tel est notre plaisir. DONNE' à Paris, le quatorziéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent quarante-neuf, & de notre Regne le trente-quatriéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre XII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 194. *fol.* 181. *conformement aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris, le* 27. *Juin* 1749.

Signé, G. CAVELIER, Syndic.